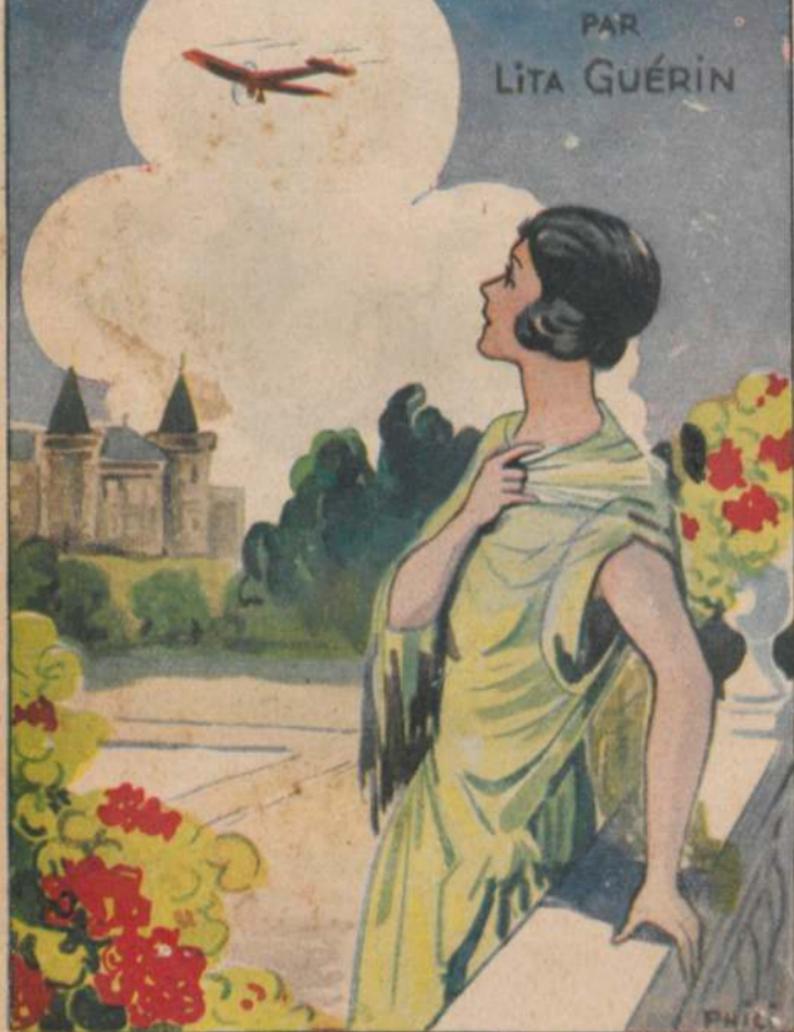


L'UNE ET ... LES AUTRES

PAR
LITA GUÉRIN



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (IX^{ème})

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroute.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alicio PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylota.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Daoril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Lita GUERIN

L'une et...
les Autres

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

L'Une et... les Autres

L'amazone avait ralenti l'allure de sa monture pour franchir la grande porte de la grille qui clôturait la cour de l'hôtel du côté du Parc Monceau. Le bruit des pas du cheval sur le gravier fit accourir un homme d'écurie. Elle lui jeta les rênes et se laissa glisser à terre.

— *Trilby* boîte à droite derrière, je l'ai senti depuis la porte du bois ; voulez-vous regarder, Loïc, ce qu'il peut avoir ?

— Oui, mam'zelle Baldine ; ça n'est ben sûr qu'un caillou dans la fourchette, j'vas arranger ça !

Elle fit un signe de tête en souriant et se dirigea vers le perron qu'elle gravit en deux bonds ; du même pas souple, elle monta le grand escalier jusqu'au premier étage et poussa vivement la porte de sa chambre.

Un flot de lumière blonde, d'où se dégageait l'odeur fraîche de la verdure toute neuve, enveloppa la jeune fille. Elle jeta sur le divan son feutre et sa cravache et étendit les bras en un geste de détente heureuse. Cette promenade, par cette belle matinée de printemps, si claire, si lumineuse, l'avait mise de bonne humeur.

Elle subissait le charme obscur et inexprimable qu'on éprouve souvent au commencement de la journée : c'est le mystère inconnu que peuvent contenir les heures prochaines, la chose inattendue et possible, l'espoir vague que le déclin du jour emporte sur les rayons du soleil couchant. Elle venait, une fois de plus, d'assister à la féerie du

Bois le matin, lorsque les cavaliers sont rares et qu'on a la possibilité de galoper à sa fantaisie dans les allées étroites, toutes voilées de brume.

Baldine s'était accoudée quelques instants à la fenêtre, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas devant un grand garçon de dix-sept ans, dont le sourire épanoui éclairait une figure ronde aux yeux clairs.

— Voyons, Guy, qu'est-ce que c'est que cette façon d'entrer sans frapper ?

— Ne grogne pas, ma petite Dine ! Je t'ai vue descendre de cheval il n'y a pas cinq minutes, alors j'ai pensé que tu étais encore présentable !

— Et si je ne l'avais pas été ?

— Eh bien ! j'aurais refermé la porte, voilà tout !

Baldine se mit à rire à cette explication pleine de logique.

— Enfin, ça va pour cette fois, mais ne recommence pas !

— Je te le promets ! Désormais, je frapperai plusieurs petits coups, espacés de seconde en seconde, comme dit M. Radio, tu sais, pour l'heure de Longines !

— Sérieusement, il faut que je m'habille ! Ce n'est pas pour me dire ces stupidités que tu es entré comme un ouragan ?

— Non ! Voilà : on t'attend en bas.

— Qui ça, ... on ?

— Un tas de gens : l'oncle Adhéaume, papa, maman... Ils ont un drôle d'air... Méfie-toi !

— Tu es bête ! De quoi veux-tu que je me méfie ?

— Je ne sais pas au juste... Ou je me trompe fort, ou ils manigancent quelque chose. Pas papa, oh ! non ! il est toujours dans ses collections de cailloux, mais les autres... Ah ! j'oubliais de te dire qu'il y a aussi un monsieur.

Baldine hausse les épaules.

Son frère, qui a trois ans de moins qu'elle, l'aime de tout son cœur et l'admire énormément. Il la trouve beaucoup plus chic que toutes les sœurs de ses amis. Elle a, en effet, beaucoup d'allure, une jolie silhouette élancée sans maigreur,

de petits pieds, des mains longues et souples aux doigts déliés et de magnifiques cheveux d'un noir bleu. Comme elle pratique tous les sports, elle n'est jamais embarrassée de sa personne et sait marcher et s'asseoir, sans avoir l'air de s'écrouler comme il est de mode aujourd'hui.

Il subit son ascendant sans vouloir en convenir et la taquine en manière d'amicale vengeance. Il répète :

— Méfie-toi!

— Non, je t'assure, ce n'est pas drôle! Ton monsieur, c'est Alain, à qui papa avait demandé des renseignements sur les engrais agricoles pour Bois-Chesnaye et qui vient sûrement les lui apporter. Tu vois que ça ne prend pas! Alors, file et laisse-moi m'habiller!

Guy ne bouge pas et continue :

— Tu n'es pas gentille avec moi! Mais je suis meilleur que tu ne penses,... aussi je te dirai tout de même, quoique tu ne le mérites guère, qu'avec les autres il y a... Pierre!

Cette fois, c'est nerveusement que Baldine répond :

— J'en ai assez de tes plaisanteries! Tu prends des airs malins pour dire des niaiseries! Allons, va-t'en!

Et elle poussa son frère par les épaules jusqu'à la porte.

Elle est un peu confuse de s'être laissée aller à ce mouvement d'humeur et d'avoir bousculé son frère. Ce n'est pas la première fois qu'il la taquine à propos de Pierre. C'est vrai qu'elle a une préférence pour lui. C'est un camarade d'enfance qu'elle a toujours admiré. Quand elle était petite, elle aimait à se mettre sous sa protection et à rester près de lui, sans bouger, pendant qu'il repassait ses leçons. Il ne s'était jamais moqué d'elle comme les autres, et, malgré leur différence d'âge, elle se souvenait de leurs conversations, qu'il savait rendre puérides, pour les mettre à la portée de ses cinq ans. Il est devenu un garçon séduisant, très distingué, et s'occupe d'art et par-

ticulièrement de peinture ; il a gardé, vis-à-vis d'elle, des rapports de très amicale et confiante camaraderie ; il n'est pas poseur et respecte tout ce dont on se moque aujourd'hui. Il est donc tout naturel que ses préférences de petite fille aient grandi avec elle et qu'elle ressente pour son ami d'enfance une très sincère affection. Mais ce sentiment est au fond de son cœur, dans un coin où dorment beaucoup d'autres reliques, et elle est toujours agacée lorsque quelqu'un s'avise de vouloir y jeter un regard indiscret.

Elle avait changé de costume et s'était assise pour remettre un peu d'ordre dans les ondulations naturelles que la course du matin avait légèrement ébouriffées. Elle approcha son visage du miroir, comme elle le faisait souvent, en un mouvement de décevante curiosité :

— Mais oui, je suis laide ! vraiment laide !

Elle avait prononcé ces mots tout haut, comme si elle avait voulu se le persuader. Elle n'en avait pourtant nul besoin, car il y avait bien longtemps qu'elle le savait. Elle se souvenait du jour où une dame, inconsciente, avait dit devant elle, croyant ne pas être entendue :

— Comment les Bois-Chesnaye, qui sont si bien de leur personne, ont-ils pu avoir une petite fille aussi laide !

Elle avait cinq ans, mais ces paroles s'étaient gravées à jamais dans sa mémoire d'enfant. Elle avait regardé curieusement tous ses petits amis : aucun d'eux n'avait ses yeux bridés de Chinoise, son nez tout rond, sa bouche trop grande. C'était ça, la laideur, évidemment ! Et elle avait passé sa petite enfance dans le sentiment de cette déchéance qui la rendait si sauvage.

Sa mère l'avait surprise devant une glace et s'était mise à rire :

— Comme cette petite devient coquette !

Oh ! non, elle n'était pas coquette ! Mais elle avait l'obscur espoir qu'un changement miraculeux s'opérerait un jour, comme dans les contes de fées dont sa nourrice la berçait. Combien de rêves

merveilleux avaient traversé son sommeil : elle était Peau-d'Ane ou Cendrillon qu'un coup de baguette embellit et revêt d'une robe étincelante ! Le matin, au réveil, elle profitait de l'absence de sa bonne pour courir pieds nus devant la glace où, chaque fois, l'attendait la même déception.

L'âge ingrat avait été pour elle un moment mystérieux et prometteur, mais cette époque bénie, qui devait la délivrer de sa laideur, n'avait en rien modifié sa physionomie.

Après les contes de sa nourrice, elle avait reçu les douces leçons de son institutrice, M^{lle} Duclos, une âme admirable dans un pauvre corps difforme.

— J'ai le cou de côté, disait-elle en souriant, pour expliquer ses épaules inégales.

Elle avait trouvé sans peine le chemin du cœur de sa petite élève, ce chemin gardé si jalousement, mais qui s'était ouvert tout grand devant la tendresse de la vieille fille.

— C'est vrai, Mademoiselle, que je suis laide ?

— Mais non, ma chérie, répondait-elle d'un air attendri, une enfant sage n'est jamais laide, et vous avez un si bon petit cœur !

— Est-ce que mon cœur a une figure ?

— Mais non, ma petite Dine !

— Oh ! c'est dommage ! J'aurais tant voulu qu'il fût joli ! Je l'aime, vous savez, mon cœur !

— Il ne faut pas trop l'aimer ! C'est un vilain sentiment qui s'appelle l'égoïsme, et c'est un grand défaut. Il faut vous servir de votre cœur pour bien aimer le bon Dieu, vos parents, vos amis...

— Ça, je veux bien ! Le prêter, oui, mais pas le donner, ... à personne !

— Pas même au Bon Dieu ?

— Oh ! non ! Il ne me le rendrait pas ! Il a pris ma petite sœur Sabine ; je lui avais demandé de me la rendre, ... il n'a jamais voulu ! Non, je veux garder mon cœur !

Elle croisait les mains sur sa poitrine comme pour le défendre.

Pourquoi tous ces souvenirs puérils revenaient-ils si nettement à sa mémoire ? Elle souriait main-

tenant en y songeant, car depuis longtemps elle avait pris son parti de n'être pas jolie. Sous la douce et bienfaisante influence de son institutrice, elle avait compris peu à peu que la beauté était un accessoire agréable, qui pouvait souvent accompagner toutes les vertus, mais de même qu'une belle gravure ne perd ni de sa finesse ni de son coloris pour ne pas être rehaussée d'un cadre doré, de même toutes les qualités du cœur et de l'esprit brillent par elles-mêmes d'un éclat discret qui en est le principal attrait.

Elle avait donc travaillé et peiné pour rendre son cœur joli, mais il suffisait quelquefois d'une parole, d'une circonstance, peu importante en apparence, pour lui faire perdre le calme acquis au prix de bien des luttés.

Elle arriva au bas de l'escalier, au moment où la porte du salon s'ouvrait pour livrer passage à Pierre.

— Bonjour, Dine! Tu as ta figure des jours de pluie! Ça ne va pas?

— Mais si! Je descendais vite, il paraît que maman me demande! Est-ce vrai qu'il y a quelqu'un au salon?

— Il n'y a qu'Alain. Ton père et lui sont plongés dans une conversation scientifique et ardue, émaillée de « virgule 06 » et autres formules rébarbatives, alors, comme j'ai horreur des chiffres et que tu n'arrivais pas, je filais sans bruit!

— Comme je te comprends! Et parrain?

— Il est en conférence avec ta mère, dans un autre coin du salon.

— Alors, je me demande ce que je viens faire là dedans? C'est une farce de Guy!

— Hé! hé! Peut-être pas! J'ai entendu ton parrain et ta mère parler de toi et...

— Ah! non, lui dit-elle en l'interrompant, pas toi! Tu ne m'as jamais taquinée, ne commence pas!

— Tu as raison, c'est bête! D'autant plus que je n'ai rien entendu de sensationnel. A bientôt!

Baldine eut un mouvement d'hésitation, mais se

décida enfin à franchir la porte restée entr'ouverte.

Sa mère, qui causait, pleine d'animation, avec son beau-frère, se précipita à sa rencontre et l'entraîna sans même lui laisser le temps de dire bonjour à Alain, qui s'était levé pour la saluer.

— Théobaldine, écoute-moi, j'ai à te parler sérieusement!

— Oh! maman, je vous en prie, ne m'appellez pas comme ça! Vous savez combien ce nom m'horripile!

— Voyons, mon enfant...

Baldine s'était tournée vers son parrain :

— Vois-tu, je t'aime bien, mais je ne te pardonnerai jamais de m'avoir affublée d'un nom pareil! Dire que la pauvre tante Philiberte a passé sa vie à se disputer avec toi et que vous avez trouvé le moyen de vous entendre le jour de mon baptême! Ça, c'est ma veine!

La tante Philiberte de Noirmont et Adhémaume de Bois-Chesnaye avaient en effet passé toute leur existence à se contredire. Pour ne pas être du même avis, ils n'avaient jamais voulu s'avouer qu'ils s'aimaient! Ils avaient vieilli, elle était morte sans avoir livré son secret, et Adhémaume était resté vieux garçon, reportant toute son affection sur sa filleule, qui le lui rendait bien et trouvait en lui une compréhension et un appui que sa mère n'avait jamais su lui donner.

— Pourquoi n'aimes-tu pas ce nom? reprit-il. Il a beaucoup d'allure et toutes tes aïeules l'ont porté!

— Oui, mais elles étaient toutes jolies! Voyons, quand je suis née, j'étais déjà laide, tout le monde le dit, il fallait choisir un nom approprié à mon genre : Eulalie, ... Cunégonde...

Sa mère l'interrompit, agacée :

— Tu es ridicule! Il ne s'agit pas de cela, mais de quelque chose de bien plus grave; écoute-moi...

Baldine a une envie folle de s'en aller. Ces préambules lui remettent en mémoire les paroles de son frère, et elle se rend compte de sa perspi-

cacité. Sans entrain, elle s'assied entre sa mère et son parrain.

— M. Dupont vient de nous demander ta main!

Elle s'était raidie, prévoyant l'attaque, mais, à ce nom, elle sursauta :

— M. Dupont! Mais il a au moins quarante-cinq ans, et il a l'air affreusement commun!

— Mais non, fait M^{me} de Bois-Chesnaye, conciliante, il n'a que quarante-deux ans!

Elle négligea adroitement la seconde remarque de sa fille et continua :

— Il t'a remarquée au Concours Hippique.

Baldine éclata :

— Quelle blague!

— Baldine!

— Je vous demande pardon, maman, mais c'est une plaisanterie, n'est-ce pas? On ne peut pas me remarquer, voyons! Ce monsieur est un fou ou il en veut à ma dot!

Sa mère baisse la voix :

— Tu n'en as plus!

— Ah! depuis quand? fait Baldine, étonnée.

M^{me} de Bois-Chesnaye est absolument abasourdie du calme de sa fille, elle qui n'a jamais vécu que pour le luxe et la toilette et pour qui l'approche de la ruine est une catastrophe pire que toutes les autres. D'origine créole et mariée fort jeune, elle n'a jamais su s'occuper ni de son intérieur ni de ses enfants. Sa vie est partagée entre sa chaise longue et ses devoirs mondains. Certains jours, elle se disait anéantie et restait étendue des journées entières, parmi les coussins, dans la pénombre. Sans transition, des heures vertigineuses suivaient, où elle accumulait les visites, les concerts, les conférences, et le soir, arrachant son mari à ses chères expériences, elle le traînait au théâtre, d'où elle revenait le sourire sur les lèvres, sans la moindre trace de fatigue.

M. de Bois-Chesnaye, très jeune aussi, s'était laissé séduire par l'éclat de ce petit oiseau des Iles; il l'avait aimée, comme un objet précieux qui contrastait par sa fragilité avec ses goûts et son

tempérament. Il s'occupait d'archéologie, et la chimie le passionnait. Il vivait complètement étranger aux choses matérielles de la vie, dont il avait abandonné le soin à sa femme, sans se préoccuper si elle était capable de remplir ces fonctions. Baldine avait remarqué depuis longtemps le gaspillage et le désordre qui régnaient dans la maison, plusieurs fois elle avait essayé d'en parler à son père, mais sans aucun résultat.

Pour répondre à la question que sa fille venait de lui poser, M^{me} de Bois-Chesnaye avait entamé une explication embrouillée sur le sort de certaines valeurs qu'elle avait confiées à un homme d'affaires, pour les faire fructifier, et qui avait trouvé bon de partir assez loin en les emportant, bien entendu. Baldine n'écoutait que distraitemment ce que lui disait sa mère ; elle n'était qu'à moitié étonnée de cette nouvelle qui lui était annoncée sans grands ménagements.

— Eh bien ! répondit-elle, pleine de calme, on va travailler, voilà tout !

— Travailler ! Tu es folle !

Le salon était immense, mais M^{me} de Bois-Chesnaye avait presque crié ces mots. Son mari, arraché à ses problèmes par les éclats de voix de sa femme, haussa légèrement les épaules et proposa incontinent à son compagnon d'aller dans son cabinet poursuivre leurs études. Aussitôt la porte refermée, M^{me} de Bois-Chesnaye reprit avec feu :

— Voyons, Baldine, tu divagues ? Tu ne veux pas me faire mourir de honte ! Songe qu'on va vendre cet hôtel, la villa de Biarritz et qu'il va falloir aller habiter Bois-Chesnaye, ce château sinistre. N'ajoute pas des idées impossibles à toutes ces catastrophes, je t'assure que ça suffit comme ça !

Baldine était étonnée, au dernier point, du manque de logique de sa mère. Quelle honte y aurait-il à ce qu'elle trouvât une occupation rémunératrice ? Si l'hôtel était vendu et qu'ils fussent obligés d'habiter la campagne, tout le monde serait

au courant de leur changement de position ! Elle répondit en riant :

— Mais je serais enchantée de vivre là-bas ! J'adore ce pays et mes vieilles tours. Je vous assure, maman, que j'aime beaucoup mieux ça que d'épouser M. Dupont !

Cette phrase agaça encore plus M^{me} de Bois-Chesnaye :

— Cela n'a aucun rapport ! Je ne t'ai pas encore dit que M. Dupont avait huit cent mille francs de rentes !

— C'est ça qui m'est égal !

— Tu n'as donc pas compris que nous étions ruinés ?

Baldine a compris ! Elle a trop compris que sa mère compte sur ce riche mariage pour tâcher de garder, au moins, l'apparence de leur luxe.

Son parrain, l'air très ennuyé, assiste muet à ce colloque ; elle se tourne vers lui, et d'un ton de reproche :

— Voyons, parrain, dis quelque chose ! Aide-moi !

— Oui, c'est bien ça, reprend M^{me} de Bois-Chesnaye, exaspérée, vous allez la soutenir, comme d'habitude ! Tenez, je vous laisse ensemble, vous vous entendez comme larrons en foire ! Quant à toi, tu n'es qu'une enfant dénaturée ! une fille ingrate ! Après tout ce que j'ai fait pour toi !...

Suffoquante de colère, elle sort violemment en tapant la porte.

Devant cette boutade, si exagérée et si injuste, Baldine a les larmes aux yeux. Est-elle vraiment si ingrate ? Elle cherche de bonne foi « tout » ce que sa mère a fait pour elle. Elle ne se souvient que de sa nourrice berçant ses chagrins d'enfant, de la douce sollicitude dont l'a entourée la chère M^{lle} Duclos, mais elle sait très bien que sa mère n'a jamais sacrifié le moindre bal ni la plus petite soirée pour rester près d'elle pendant les petites maladies de son enfance. Plus tard, quand elle était une grande fillette, elle la voit encore toute parée, toute riieuse, lui donnant un baiser distrait

avant de partir. Comme elle avait le cœur gros et combien elle avait souffert de cette indifférence ! Elle, qui passe pour être froide et distante, a un immense besoin de tendresse ; depuis la mort de son institutrice, elle a ressenti plus profondément cet isolement du cœur. Elle possède au plus haut point la sensibilité, non pas celle qui consiste à s'apitoyer sur tout, à propos de la mort d'un oiseau ou de la bête qu'on écrase, mais celle qui résonne en nous, pareille à la vibration du cristal atteint par un instrument tout proche et qui répond d'un son très pur à cette même vibration. Elle hait les démonstrations banales, les embrassades inutiles, tous ces gestes d'habitude qui ne prouvent rien. Pour elle, la tendresse n'est pas cela. Elle s'exprime par une parole, un regard qui vous enveloppe et vous réchauffe le cœur, mieux que toutes les effusions exagérées. Elle les connaît, celles-là, pour les avoir subies jusqu'à l'énervement. Elle comprend le geste excédé de l'enfant qu'une personne veut embrasser. Celle-ci peut le juger sans cœur et indifférent, mais elle ne sait pas combien ce geste si souvent répété peut, pour ce petit être, représenter de lassitude et d'ennui. Il doit déjà comprendre le peu d'importance de cette manifestation.

Baldine se planta devant son parrain :

— Pourquoi n'as-tu rien dit, tout à l'heure ? Ce n'est pas chic, tu sais ! Et papa qui s'en va aussi ! Je sais bien que vous êtes de mon avis tous les deux, alors, pourquoi n'êtes-vous pas là pour me soutenir et me défendre ? J'espère bien qu'on a dit à cet homme que je n'avais plus de dot ?

Et devant le silence d'Adhéaume :

— Non, c'est abominable, tout simplement ! Mais je suis bien tranquille, quand il saura que je n'ai plus rien, il trouvera qu'avec ma figure il n'y a aucune compensation et il filera sans demander son reste !... Mais parle donc, parrain, je t'en prie !

— Ma pauvre petite, j'attendais que tu aies repris un peu de calme ! Si je suis resté en dehors de

la question, tout à l'heure, c'est que je connais ta mère : Une fois lancée, il est inutile de vouloir se mettre en travers ! Quant à cacher à M. Dupont la perte de ta dot, je suis sûr que ton père ne s'y prêtera jamais, tu peux être tranquille sur ce point. Tu l'as dit tout à l'heure, nous sommes tous les trois du même avis. Du reste, ta mère exagère : tu auras toujours une dot, car c'est moi qui te la donnerai. Je ne veux pas que tu te sacrifies, tant pis si votre genre de vie change un peu, il n'y a rien de déshonorant à cela ; on s'habitue à tout, et ta mère fera comme les autres.

Baldine regarda son parrain bien en face :

— Tu sais bien que non ! Jamais maman ne pourra se passer du luxe auquel elle est habituée ; elle tombera malade et n'aura pas la force de réagir. Papa, qui vit au-dessus de toutes les choses matérielles, ne s'apercevra guère de ce changement, mais il souffrira de ne plus pouvoir dépenser de l'argent pour ses recherches et ses expériences ! Que faut-il faire, parrain ? Conseille-moi !

— Que veux-tu que je te dise ? Epouse M. Dupont, on le dit très brave homme, tu l'aimeras peut-être !

— Ah ! non ! Ça, jamais !

Baldine avait répondu presque avec emportement. Elle croisa les mains sur sa poitrine pour défendre son cœur, comme lorsqu'elle était petite.

Son parrain la regarda sérieusement :

— Dine, tu aimes quelqu'un ? Tu aimes Pierre ?

Elle rougit et éclata d'un rire forcé :

— Pierre ! Tu plaisantes, parrain ? En voilà une idée ! Pierre ! Mais c'est un ami d'enfance, voilà tout ! Il n'a jamais eu l'idée de faire attention à moi, pas plus que les autres, du reste. Il n'y a que ce M. Dupont, et encore c'est maman qui le dit pour les besoins de la cause ! Et puis, parrain, Pierre aime Lola, il m'en a parlé depuis longtemps, parce que moi je suis la confidente ; c'est tout ce que je peux être, n'est-ce pas ?

Peu à peu l'émotion la gagnait ; la voix enrouée de larmes, elle continua :

— Parrain,... je ne pourrai jamais épouser ce monsieur ! Je t'assure, je ne pourrai pas !

Adhéaume la regarda avec une pitié infinie et l'attira dans ses bras où elle se réfugia en sanglotant :

— Défends-moi, parrain, défends-moi, je t'en prie !

— Calme-toi, ma petite Dine. Je te promets que tu ne l'épouseras pas, tu serais trop malheureuse, et, ça, je ne le veux pas ! Tu connais ta mère, elle s'est affolée, mais je crois que le dommage est moins grave qu'elle se l'est imaginé. Il faut attendre que les affaires soient terminées et les propriétés vendues pour bien se rendre compte, mais il restera, j'en suis sûr, une fortune parfaitement acceptable et qui sera loin de la misère. Seulement, ne refuse pas tout de suite pour ne pas l'exaspérer, demande à réfléchir, ce qui est naturel, et nous gagnerons du temps, c'est le principal.

— Oh ! merci, merci ! Si tu savais de quel poids tu me délivres ! Comme j'ai eu peur ! Mais j'ai confiance à présent, tu m'as promis ?

— Et je te le promets encore !

Baldine se jeta de nouveau dans les bras d'Adhéaume :

— Je t'aime bien, tu sais ! C'est vrai ce qu'a dit maman : on s'entend bien, nous deux.

— Il paraît que je t'ai trop gâtée, on me l'a reproché souvent, mais, ajouta-t-il avec une certaine satisfaction, je ne suis pas mécontent du résultat !

Et changeant subitement de sujet :

— Je pense à ce que tu m'as dit tout à l'heure : Pierre aime Lola ?

— Oui, parrain.

— Tu crois qu'il pense à l'épouser ?

— Mais oui, parrain !

M. de Bois-Chesnaye, qui suit son idée, ne s'aperçoit pas de son inconsciente cruauté et reprend :

— Eh bien, c'est une drôle d'idée ! Elle est char-

mante, c'est vrai, mais, je ne sais pourquoi, je n'éprouve aucune sympathie pour elle. C'est peut-être la faute de son vieux cerbère de tante ! Je ne peux regarder ce visage dur, aux yeux enfoncés, ce nez crochu, sans penser immédiatement à un juge de l'Inquisition.

— Voyons, parrain, cela n'empêche pas Lola d'être ravissante et bonne. Je ne lui connais pas de défauts, et elle a, de plus, le mérite de vivre avec cette tante, depuis sa sortie du couvent, en très bonne intelligence. Mais pourquoi me parles-tu de Lola et de sa tante Inès, comme si tu ne les connaissais pas ? Tu sais bien que M^{lle} de Yrrabal était une amie de tante Philiberte ?

— Oui, mais elles ne se voyaient guère, et je n'ai vraiment connu son existence que lorsque sa nièce est sortie du couvent et qu'elles ont quitté l'Espagne pour venir vivre à Paris. Pierre aurait vraiment pu chercher à se marier en France, ajouta-t-il après un moment de réflexion.

— On n'est pas toujours maître de ses sentiments !

Baldine avait parlé d'une voix basse, et son oncle fut brusquement rappelé à la réalité par la façon si triste dont elle avait prononcé ces mots. Il la prit dans ses bras.

— Tiens, je ne suis qu'une vieille bête !

Elle n'eut pas le temps de protester, la porte s'ouvrit, et Guy entra, à son habitude, en coup de vent :

— Je tombe dans les effusions !... Alors, c'est vrai qu'on est dans la purée ? Maman a eu une attaque de nerfs là-haut. Luisa a été chercher papa qui est arrivé avec un caillou dans chaque main ; un peu plus, il s'en servait comme d'un flacon de sels ! Quelle séance ! Enfin, c'est calmé !

Et prenant sa sœur par les épaules :

— Dine, si tu veux, on va se mettre champions de tennis ! Tu sais qu'on joue assez proprement. On posera pour l'amateur, on ira à Wimbledon, mais, comme on est bien élevé, on ne fera pas attendre Sa Majesté la reine ! Et puis ça rapporte !

Quand ça ne serait que mon tailleur qui m'habillerait à l'œil, pour la réclame!

Baldine n'avait pas encore envie de rire :

— Je crois que, pour l'instant, dit-elle, tu ferais mieux de te mettre champion de baccalauréat, ce serait beaucoup plus de circonstance et plus utile pour l'avenir.

— Evidemment! Mais ce serait beaucoup moins drôle! Tiens, voilà Alain qui traverse la cour, il va encore chez papa. C'est heureux qu'il ne soit pas arrivé une demi-heure plus tôt! Je vais le pincer au demi-cercle. Il n'est pas dans le mouvement, mais c'est un chic type!

Alain de Tréguier habitait presque toute l'année sa propriété du Fresne, près de Ploërmel. Orphelin de bonne heure, il avait fait toutes ses études en vue de conserver ce domaine très étendu que son père lui avait légué et d'en continuer l'exploitation. Il venait à Paris deux ou trois fois par an, pour visiter ses correspondants et se rendre compte par lui-même de l'état du marché. Il ne manquait jamais de rendre visite à M. de Bois-Chesnaye, dont il aimait à partager les recherches archéologiques et les expériences. Le château de Bois-Chesnaye n'était qu'à deux kilomètres de Fresne, et pendant l'été ils travaillaient souvent ensemble. D'un caractère assez taciturne, Alain préférait de beaucoup passer son temps dans le laboratoire, plutôt que de se mêler à la bande joyeuse dont, pourtant, presque tous, comme Pierre et Baldine, étaient des amis d'enfance.

Cette dernière avait, en lui, un bon camarade dont elle appréciait la vie sérieuse et utile. Il ne jouait pas au tennis, ni au bridge, détestait la danse, mais avec Dine, il oubliait sa sauvagerie pour parler des choses qui les intéressaient tous deux.

Le Fresne était une grande construction carrée, très ancienne, mais sans style défini, aussi avait-il reporté son amour des vieilles pierres sur les donjons de Bois-Chesnaye. Il aimait passionnément son pays comme tous les Bretons, et Baldine,

quoique née à Paris, partageait son admiration ; ils avaient découvert dans les greniers profonds de vieux bouquins pleins de légendes, où la forêt de Brocéliande, toute proche, abritait la fée Mélusine et l'enchanteur Merlin.

Dans ce beau pays, les châteaux sont nombreux et leurs propriétaires se connaissent tous à plus de vingt lieues à la ronde. Ils ne suivaient pas l'exemple des anciens seigneurs, leurs prédécesseurs, qui, au temps de la chevalerie, n'échangeaient souvent que de belliqueuses et meurtrières visites.

Tout l'été, ce n'étaient que parties joyeuses, pique-niques, théâtres de verdure, kermesses, dont les bénéfices alimentaient largement les œuvres de la petite paroisse.

Baldine, un peu rassurée par son parrain, allait pouvoir, comme chaque année, presser le départ pour la campagne ; mais elle sentait que sa mère, qui ne tenait jamais à quitter Paris de si bonne heure, aurait, cette fois, le prétexte d'attendre que ses craintes fussent dissipées et que la question du mariage, qui lui tenait tant au cœur, fût réglée.

Guy arriva dans le salon, traînant Alain à sa suite ; celui-ci le suivait d'assez mauvaise grâce. Après la petite scène à laquelle il avait assisté en partie, il lui déplaisait d'avoir l'air indiscret :

— Je vous demande pardon, Monsieur, de me présenter ici de nouveau, mais c'est la faute de Guy, qui est insupportable. J'allais rejoindre son père quand il m'a accroché dans l'escalier. Baldine, excuse-moi aussi ?

Celle-ci se mit à rire :

— Eh bien ! en voilà une idée ! Pourquoi nous fais-tu des excuses ? Tu deviens bien cérémonieux ! Le petit conseil de famille intempestif, dont tu as eu un léger aperçu, ne se renouvellera pas de sitôt, je l'espère. Et puis, cela n'a pas la moindre importance.

— Baldine a raison, mon cher Alain, dit Adhéaume en se levant, et je serais volontiers resté avec vous, mais j'ai déjà raté un rendez-vous

à cause de ma belle-sœur, et j'en ai un autre que je ne veux pas faire attendre. Au revoir, les enfants !

— Quand repars-tu pour le Fresne ? demanda Baldine, aussitôt que son parrain fut sorti. Y a-t-il quelque chose d'intéressant là-bas ? Allons, raconte !

— Je repars à la fin de la semaine. Quant à du nouveau, en voilà : le château de la Plaine a été acheté par une famille égyptienne.

— Non ! Qu'est-ce qu'ils viennent faire là ?

— Ah ! je n'en sais rien ! Ils ont choisi cette propriété au hasard, sur une liste qu'on leur avait présentée, et probablement sans savoir au juste dans quelle partie de la France elle était située. Ils sont riches comme des princes de contes de fées. Il y a le père, la mère, un fils qui voyage toujours et sept filles !

— Chic ! s'exclama Guy, on aura au moins un choix de partenaires au tennis ! Ça nous changera de Simone qui a toujours trop chaud, de Gisèle qui a peur de se décoiffer et d'Arlette qui joue comme une mazette !

— Et puis quoi encore ?

— Eh bien ! Pierre viendra passer le mois d'août avec moi. Je voulais l'emmener, mais il a préféré ne pas quitter Paris en ce moment. Je pense qu'il a dû te faire ses confidences et que tu te doutes de la raison qui le retient dans la capitale ?

Baldine avait rougi légèrement ; elle se pencha sur la table et se mit à ranger des journaux illustrés. Elle répondit en donnant à sa voix une expression d'indifférence :

— Oui, en effet, mais je crois que ce à quoi tu fais allusion n'est qu'un projet.

— Oh ! un projet qui lui tient fort au cœur, en tout cas !

Baldine fit un signe de tête en indiquant son frère qui tambourinait sur les vitres en regardant les promeneurs.

Alain murmura :

— Oui, tu as raison.

Et plus haut :

— Au revoir, je suis en retard, ton père m'attend!

Guy était sorti avec Alain. Baldine s'assit devant le piano, auquel elle consacrait une heure avant le déjeuner, mais ses mains restaient croisées sur ses genoux. Ainsi, c'était bien vrai, pensait-elle, Pierre lui avait dit son amour naissant pour Lola, mais il avait éprouvé le besoin de confier son secret à Alain, dont il connaissait sans doute la discrétion éprouvée, et c'était pour avoir la douceur de parler d'elle! Baldine sentait son cœur douloureux, mais sans lâcheté elle en fouillait les recoins, afin de regarder en face le sentiment qui s'y cachait si profondément. Elle se répétait tout bas :

— Il ne t'aime pas! Il ne t'aimera jamais! Que demandes-tu? Le voir heureux? Il le sera avec une autre, que cela te suffise. Ne sois pas égoïste. Tout est pour le mieux. Dis-toi, pour te consoler, que de vous deux il n'y en a qu'un qui souffre, et ce n'est pas lui! Paix, mon cœur!

Baldine aurait tant voulu partir pour la campagne retrouver ses vieilles tours, la forêt, l'air pur, au lieu de l'atmosphère poussiéreuse de la capitale! Pourtant les fenêtres de l'hôtel donnaient sur le Parc Monceau, qui est vraiment un des plus jolis jardins de Paris; mais les allées étaient encombrées de promeneurs, de nounous et de marmots. Elle pouvait apercevoir de sa fenêtre les arbres, la charmante colonnade qui borde le petit étang, mais cette foule grouillante lui en gâtait tout le charme.

Il lui fallait attendre patiemment la fin des expertises innombrables qui devaient remettre au net leur situation de fortune.

Devant l'émoi sans cesse grandissant et la nervosité de sa femme, M. de Bois-Chesnaye avait dû quitter momentanément les régions enchantées où il planait d'habitude, pour partager les ennuis matériels et sans cesse renouvelés où les avait précipités le désordre de sa femme. Mais sa bonne volonté n'avait servi qu'à embrouiller un peu.

plus la situation. Il s'était naturellement tourné vers son frère, qui avait eu pitié de sa détresse et lui avait offert de s'occuper lui-même de ses questions ardues, en surveillant et pressant le travail des experts. Hubert de Bois-Chesnaye s'était jeté dans les bras d'Adhéaume, et, désormais très tranquille et la conscience en repos, il était retourné au pays des Pharaons, des Pyramides et des hiéroglyphes.

De temps en temps, lorsque la conversation arrivait jusqu'à lui, il faisait une question quelconque pour paraître s'intéresser aux travaux en cours :

— Eh bien ! Baldine, ça marche ? Où en est-on ?

Il savait que sa fille avait été obligée de se livrer à des fouilles d'un autre genre que les siennes, dans les tiroirs poussiéreux d'une grande bibliothèque, pour y retrouver des pièces enfouies depuis des années et dont il avait même oublié l'existence. Ces papiers précieux avaient pu servir de base à la laborieuse reconstitution d'une quantité de valeurs et d'immeubles composant la fortune des Bois-Chesnaye.

— Mais oui, papa, répondait-elle invariablement, ça se débrouille !

— Allons, tant mieux ! Tant mieux !

Il disait cela d'un petit air détaché qui avait le don d'agacer sa femme.

— C'est inouï que ce soit à votre fille que vous soyez obligé de demander cela ! C'est votre affaire, après tout ! Mais vous ne pensez qu'à vos pierres. Si, au moins, elles étaient précieuses !

— Mais elles le sont, ma chère amie ! elles le sont ! reprend avec feu M. de Bois-Chesnaye.

Et, saisissant avec d'infinies précautions un petit objet informe dans la grande vitrine remplie de ses collections :

— Baldine, viens voir ce que j'ai reçu ce matin de M. Gabin. Tu te souviens de lui ? C'est un ingénieur qui accompagnait M. et M^{me} Dieulafoy dans leur voyage en Susiane. Il m'avait promis un souvenir, mais c'est une merveille ! Une pure merveille ! Je ne m'attendais pas à un pareil cadeau !

Baldine, pour faire plaisir à son père, admirait de pierre grise qui affectait la forme d'une tortue.

Guy était arrivé sans bruit et se penchait sur la « merveille ».

— Mais, papa, demande-t-il, qu'est-ce que ça représente ?

— N'y touche pas, surtout, dit celui-ci vivement. Laisse ta sœur admirer les lignes délicates de ce corps de femme ! C'est une Diane d'Ephèse, tout simplement ! Regarde la grâce de ces contours !

Baldine, pour faire plaisir à son père, admirait sans conviction. Guy écarquillait les yeux :

— Mais elle n'a ni tête ni pieds !

— Malheureusement ! Gabin m'a dit qu'il y en avait très peu de complètes au Louvre. Mais, telle que, c'est un trésor ! Quelle pureté de lignes ! quelle fraîcheur !

— Comme fraîcheur, murmura Guy à l'oreille de sa sœur, c'est exagéré ! Une femme qui a quelques milliers d'années, ce n'est pas précisément la jeunesse en fleur !

M. de Bois-Chesnaye remettait avec des gestes câlins la petite statuette dans la vitrine :

— Dis donc, Guy, ton examen, ça marche ?

Il demandait cela du même ton qu'il avait pris, un instant auparavant, pour s'informer du travail des experts, et Guy répondit, comme Baldine l'avait fait :

— Mais oui, papa, ça va ! ça va !

* * *

Depuis l'arrivée de M^{lles} de Yrrabal à Paris, Baldine voyait souvent Lola. Elles avaient été attirées l'une vers l'autre par une sympathie réciproque ; une grande similitude de goûts et de pensées les avait encore rapprochées.

Baldine, peu habituée à se livrer, éloignait souvent, sans s'en douter, les confidences de Lola. Par une discrétion et une délicatesse instinctives, elle ne voulait pas avoir l'air de les provoquer, et pourtant, malgré la souffrance qu'elle redoutait,

elle aurait aimé entendre la jeune fille lui parler de son amour pour Pierre ; elle désirait le connaître pour pouvoir le mesurer au sien et, par cela même, sonder la profondeur de son sacrifice. Elle n'osait pas s'avouer qu'un secret espoir demeurait en elle : ils ne s'étaient pas encore dit qu'ils s'aimaient ! Peut-être qu'un obstacle surgirait ! Et, quand bien même ce mariage ne se ferait pas, pourrait-elle jamais remplacer dans le cœur de Pierre cette radieuse image ? Elle ! Quelle folie ! Et comme il souffrirait ! Non, elle ne le voulait pas ! Mais comme elle était sotte ! Rien ne pouvait empêcher cette union !

Combien de fois s'était-elle absorbée dans ses pensées, malgré l'existence très remplie qu'elle s'était créée pour y échapper ! C'était elle, à présent, qui s'occupait de diriger la maison ; les domestiques, habitués à la plus grande liberté, en avaient été au premier abord assez décontenancés ; pas mal de leurs petites habitudes avaient dû être modifiées ! Mais Baldine savait allier la justice et la fermeté et présenter ses observations sur un ton d'affabilité qui les faisait accepter par les plus récalcitrants. Elle avait encore des loisirs pour faire des visites de charité et ne négligeait ni la musique ni les lectures sérieuses.

Sa mère, un peu calmée et encore sous le coup de cette chaude alerte, s'était contentée de commander six robes au lieu de la douzaine habituelle et avait consenti à remettre à plus tard les goûters et le grand bal, qui clôturaient, d'habitude, les réceptions de la saison.

Baldine, un jour, avait vu Pierre entrer dans le petit salon où elle se trouvait seule ; il avait dans le regard une expression de joie si intense qu'elle en avait été frappée et que, subitement, elle avait senti son cœur se serrer. Elle savait ce qu'il allait lui dire avant qu'il eût prononcé une parole :

— Dine, si tu savais comme je suis heureux ! Jamais je ne pourrai l'être plus qu'aujourd'hui ! J'ai pu la rencontrer par hasard. Elle m'a dit qu'elle m'aimait, avec les mots que je souhaitais

entendre. Vois-tu, je l'aime d'une tendresse profonde, c'est une plénitude, un éblouissement! Tu sais que je n'étais plus croyant, eh bien! je le redeviens! Ce n'est pas la matière qui peut produire en nous cette joie immense de sentir un cœur vibrer à l'unisson du vôtre, dans l'harmonie d'un accord parfait! On ne peut nier le pouvoir suprême qui a créé cela! Ah! Dine, je suis trop heureux!

Elle ne pouvait parler. Son cœur, à elle, était gonflé de cette tendresse dont il exprimait toutes les nuances avec l'élan de sa passion, et la souffrance qu'elle en éprouvait était égale à la joie que les paroles de Lola avaient apportée à celui qui l'aimait.

Elle répondit enfin, d'une voix basse qu'elle s'efforçait de raffermir :

— Oui, tu dois être très heureux! Je comprends ton bonheur. Garde-le bien et remercie Dieu, puisque tu reconnais que Lui seul en est l'auteur! Il sait si bien ce qu'il nous faut! Remettons-nous en sa bonté et suivons notre chemin tout droit. Je le prie tous les jours pour vous deux!

Pierre, ému, lui tendit la main :

— Dine, tu es un bon camarade, et je t'aime bien! Lola aussi, t'aime! Nous serons trois amis, trois vrais amis, tu veux bien, n'est-ce pas?

— Oui, Pierre, je le veux!

— Et puis ce sera à ton tour d'être heureuse un jour.

— Oh! ça, dit-elle en souriant faiblement, c'est plus difficile!

— Oui, je sais, tu ne veux pas donner ton cœur! Mais c'est peut-être déjà fait, sans que tu t'en doutes! Allons, Dine, à bientôt!

Et il était parti emportant sa joie.

Oui, Pierre avait raison, elle ne voulait pas donner son cœur, mais elle lui en offrait tout le dévouement, toute la tendresse, en un muet et constant holocauste. Elle aurait voulu pouvoir le joindre à l'amour de Lola, comme on ajoute peu à peu des fleurs nouvelles à la gerbe épanouie,

afin d'en conserver la fraîcheur et d'en faire durer l'éclat.

A la messe matinale où elle allait presque tous les jours, dans la petite église sombre, Baldine pria de tout son cœur :

— Mon Dieu, donnez-moi la paix, celle que vous avez promise aux âmes de bonne volonté. Je voudrais tant être de celles-là ! Mais parlez-moi, montrez-moi le chemin !

M^{me} de Bois-Chesnaye ne sortait de sa chambre qu'à l'heure du déjeuner. Sa fille avait l'habitude d'aller lui dire bonjour en rentrant, sans jamais y manquer, malgré l'accueil qui lui était réservé :

— Tu es déjà sortie à cette heure-ci ! Mais c'est de la folie ! Tu te fatigues et tu te gâtes le teint !

— Mon teint est solide, maman, disait Baldine en l'embrassant.

— Et ton estomac ? reprenait-elle, tu trouves que c'est hygiénique de sortir sans rien dedans ? car, bien entendu, tu n'as encore rien pris ? Je te répète que c'est ridicule et dangereux !

— Mais non, je vous assure, j'ai une faim de loup et je vais dévorer.

Et, sans attendre la suite, Baldine s'esquiva pour retrouver son frère ; ce petit tête-à-tête était toujours pour eux un bon moment d'intimité où ils pouvaient sans contrainte échanger leurs impressions. Pendant que Guy multipliait les tartines de beurre couronnées de miel, sa sœur en profitait pour glisser dans leur conversation quelques conseils :

— Entre nous, mon petit, tu ne travailles pas assez ! Tu n'as plus que peu de temps avant ton examen. Cela me ferait tant de peine de te voir échouer ! Et puis, crois-moi, tu as quelques amis que je n'aime guère, tu devrais bien les semer. Ils sont paresseux, et tu n'as rien à gagner en leur compagnie. J'ai entendu l'autre jour une de vos conversations, ... oh ! sans le vouloir, et ce n'était guère édifiant !

Guy baissait le nez. Elle continua :

— Tu as bien assez des amis que nous connaissons sans en mener ici ce genre de jeunes voyous !

— Oh ! tu exagères, dit-il vivement. D'abord, il n'y a que Jean Frémont et Marcel Dubreil dont nous ne connaissons pas les parents, et ils ne sont pas si voyous que ça ! En tout cas, Hébert des Touches ne vaut pas mieux.

Et il ajouta d'un ton rageur :

— Il a de qui tenir, parce que Gisèle ne lui donne pas précisément de bons conseils !

— Voyons, Guy, pourquoi dis-tu cela ? Comment le sais-tu ?

— Par Hébert, parbleu ! Si je te disais tout ce qu'il m'a raconté, comme je te connais, tu serais hérissée ! Mais, ma pauvre petite sœur, ajouta-t-il d'un ton de commisération, tu ne vois jamais que le beau, le bien, le merveilleux partout ! Il n'y a que moi pour qui tu manques d'indulgence, parce que, sans me flatter, je vauds mieux qu'eux tous !

— En tout cas, ce n'est pas par la modestie ! Sérieusement, mon petit frère, fais attention et n'aie pas une aussi bonne opinion de toi. Cela vous fait souvent tomber de très haut !

— C'est entendu, je ferai attention. Mais, de ton côté, tu peux jeter un coup d'œil sur Gisèle, je crois qu'elle en a besoin !

— Pauvre fille ! reprit Baldine après un moment de silence, elle a été élevée sans mère, et c'est toujours un grand malheur !

— Oh ! ça dépend des mères, tu ne trouves pas ? Parce que maman, par exemple, a de la chance que tu soies une manière de sainte, car ce n'est pas elle qui aurait jamais pu t'empêcher de faire des bêtises !

Baldine sursauta :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Mais oui, voyons ! Ne te fâche pas ! Tu sais bien qu'avec toi je pense tout haut. Maman nous aime bien, elle nous adore, c'est entendu, mais elle ne s'est jamais inquiétée de savoir ce que nous avions dans la tête et dans le cœur ! Ni papa non plus, du reste ! Je ne leur en veux pas, ils sont

faits comme ça, c'est une remarque, tout simplement! Il n'y a qu'à toi que je peux dire tout ça, tu comprends?

Elle répondit gravement :

— Oui, mon pauvre gosse, je te comprends! Mais promets-moi, alors, de toujours tout me dire. Cette pensée t'empêchera peut-être de faire de vilaines choses. J'en aurais tant de chagrin!

— Ah! non, je n'en ferai pas! Tu n'as pas déjà la vie si rigolote! Embrasse-moi, Dine, tu verras comme je vais être un garçon sérieux!

Baldine l'embrassa tendrement, mais elle n'était pas très rassurée.

Depuis quelque temps, elle ne voyait plus guère son parrain. Celui-ci s'était attelé à la tâche qu'il avait acceptée, et il avait hâte d'arriver au but, c'est-à-dire de permettre enfin à Baldine de donner sa réponse négative à M. Dupont, formalité dont il s'était chargé avec joie.

M^{me} de Bois-Chesnaye, depuis que sa fille était devenue maîtresse de maison, avait repris son insouciance et trouvait la vie très agréable. Plus de notes en retard, plus de réclamations : c'était le rêve! Comment n'avait-elle pas songé plus tôt à cette solution si simple?

Adhéaume était arrivé un soir, triomphant :

— C'est fini! s'était-il écrié tout joyeux, j'ai les comptes en main. La vente seule de la villa de Biarritz a permis de tout liquider. Quoiqu'un peu écornée, la fortune qui subsiste est respectable ; avec de l'ordre et sans gaspillage — Baldine y veillera, — le train de vie sera sensiblement le même.

— Parrain, tu es un amour! Alors, on va partir pour Bois-Chesnaye?

— Cela regarde ta mère, mon petit ; mais, avant tout, il faut en finir avec M. Dupont, qu'on ne peut laisser indéfiniment le bec dans l'eau!

— Ah! mon Dieu, c'est vrai! s'écria M^{me} de Bois-Chesnaye. Je l'avais oublié, ce pauvre homme! Et se tournant vers sa fille :

— Eh bien ! Baldine, qu'est-ce que tu vas lui répondre ?

— Pouvez-vous me le demander, maman ? Avec une belle révérence, je lui enverrai dire par parrain qu'il aille offrir ses millions à quelqu'un d'autre !

La nouvelle apportée par son beau-frère avait mis M^{me} de Bois-Chesnaye de belle humeur ; c'est en riant qu'elle répondit :

— C'est tout de même dommage ; mais, au fond, tu as raison, il a l'air horriblement commun !

— Il n'est jamais trop tard pour reconnaître ses torts, dit Adhéaume un peu goguenard.

Mais sa belle-sœur ne l'entendit pas ; elle était déjà dans l'antichambre et allait se préparer à retrouver des amies dans un thé select où l'on mangeait en dansant et où l'on dansait en mangeant.

Adhéaume soupira d'aise et s'étala dans un fauteuil confortable :

— Je viens de rencontrer le père de Gisèle. Il paraît qu'elle se plaint de ne plus te voir et voudrait connaître la date du départ pour Bois-Chesnaye. Est-ce que tu l'emmènes ?

— Mais oui, parrain, comme tous les ans !

— Pourquoi t'occupes-tu tant d'elle ? C'est une petite rosse, tu sais !

— C'est une pauvre fille qui est trop livrée à elle-même. En la prenant avec nous, je fais, j'en suis sûre, une bonne action. Elle a de l'affection pour moi, et je peux lui donner de bons conseils !

— Quant à cela, j'en suis persuadé ; mais, pour les mettre en pratique, c'est une autre affaire !

— Enfin, j'essaye toujours...

— Oui, tu as une nature de terre-neuve, mais je me méfie toujours de ces sauvetages-là ! Heureusement que je serai là pour te repêcher !

Il avait à peine achevé sa phrase que le valet de chambre ouvrait la porte du salon devant Gisèle des Touches qui se précipita dans les bras de Baldine avec de grandes démonstrations de tendresse.

— Ma chérie, je ne savais pas ce que tu devenais, alors, je suis venue aux nouvelles... Oh! bonjour, Monsieur, je ne vous voyais pas!

Adhéaume sourit malgré lui de l'in vraisemblance de cette excuse.

— Bonjour et au revoir, Gisèle!

Baldine reconduisit son parrain; il lui glissa :

— Quand on parle du diable...

— Eh bien! Dine, dit aussitôt Gisèle, quand pars-tu?

— Tu peux dire : quand partons-nous, car je pense que tu viens avec nous à Bois-Chesnaye?

Elle répondit avec un sourire de plaisir :

— Comme tu es gentille! Remercie bien ta mère, n'est-ce pas? Papa fait son voyage au Maroc, comme tous les ans, pour les affaires; Hébert a de nombreuses occupations, et il vaut mieux ne pas approfondir; alors, tu comprends, je suis ravie d'aller avec toi! D'autant plus que la saison est close, personne ne reçoit plus! Mes flirts s'en vont l'un après l'autre, et puis ils m'ennuient tous, je les ai assez vus! Il me faut du nouveau.

— Ça t'amuse donc beaucoup, ce petit jeu qui consiste à se tromper mutuellement?

— C'est passionnant! Mais, Baldine, tu n'y entends rien! Il y en a toujours un des deux qui est de bonne foi, et tu penses bien que ce n'est pas moi!

— Eh bien! je trouve cela très vilain! Si un pauvre garçon s'éprend sincèrement de toi, il souffrira beaucoup lorsqu'il comprendra que tu t'es moquée de lui.

— Ce sera bien fait! Est-ce qu'ils se gênent, ces messieurs, pour nous faire souffrir? Quand je dis nous, c'est une manière de parler, parce que, moi, je ne m'y laisserai jamais prendre, je t'assure! Je me demande parfois si j'ai un cœur. En tout cas, je ne sais pas où il est!

— Oh! Gisèle!

— Ne te frappe pas! Et puis, si j'en avais un, je serais peut-être tentée de le donner à un type quelconque qui me le rendrait quand il aurait cessé

de lui plaire, après l'avoir tout abîmé! Et puis, ce que je te dis pour mon cœur, je le pense pour le reste! Tu fais aussi le don de toi-même, ce qui est, il me semble, un cadeau de valeur! Au fond, pour beaucoup d'hommes, il n'y a que celui-là qui compte. Ils ne s'occupent guère s'il y a un cœur dedans. Mais ils se fatiguent de cela comme du reste!

Et reprenant son sérieux tout à coup :

— J'ai une pauvre amie à qui son mari a annoncé un jour qu'il ne l'aimait plus. Oui, comme ça, froidement, entre la poire et le fromage, avec la belle et tranquille cruauté de l'égoïsme! Elle est maintenant une pauvre loque effondrée, vieillie par le chagrin, et traîne une existence pitoyable. Et tu voudrais que cela puisse m'arriver? Grand merci! Très peu pour moi!

Baldine avait écouté sans l'interrompre cette sorte de profession de foi étalée avec un inconscient cynisme. Chaque parole avait froissé en elle ses sentiments les plus intimes, ses illusions les plus chères, auxquelles elle tenait et qu'elle voulait défendre :

— Comme je te plains, ma pauvre amie, de ne plus croire à tout ce qui doit être le charme et le but de l'existence : à un grand amour confiant et partagé, au pouvoir de se dévouer à cet amour qui, peu à peu, avec les années, se changerait en profonde tendresse, cette chose exquise qui doit vous suivre jusqu'à la vieillesse et la mort sans être ridicule!

— Alors, ça, c'est du roman tout pur, reprit Gisèle en riant de nouveau. Ma petite Dine, tu planes dans les nuages! Il faut se rendre compte que la vie est une réalité, souvent pas drôle, mais que la course aux rêves et à l'idéal ne vous apporte qu'une belle déception et voilà tout! Regarde notre amie Arlette! Tu te souviens que, toute petite, elle effeuillait déjà les marguerites et s'attristait chaque fois que la pauvre fleur ne lui répondait pas le mot « passionnément »! A quoi cela l'a-t-il conduite? Elle a épousé son idéal, ou du moins

celui qu'elle croyait l'être! Bernard Letellier est charmant, intelligent, il sort de Polytechnique. Eh bien! tu dois savoir, comme moi, qu'elle n'est pas heureuse! Elle l'aime, elle l'adore, elle le boit des yeux, tandis que lui, drapé dans sa froideur et enveloppé de formules, prend en pitié ces sentiments exaltés qu'il considère comme inférieurs. Qu'est-ce qu'elle récolte aussi, celle-là? Veux-tu me le dire? Des déceptions et des chagrins!

— Mais il y a d'autres exemples, dit doucement Baldine : Simone Desgenets...

— Eh bien! parlons-en aussi de celle-là. C'est un autre genre. Elle s'est mariée pour avoir des enfants! Tu te rappelles la figure ahurie de ce pauvre Desgenets. Eh bien! elle a été servie à souhait! Depuis ce temps-là, ça n'a pas cessé, on ne voit chez elle que des nourrices, on n'entend que des piaulements de marmots! Veux-tu me dire ce qu'on fait là dedans de l'idéal amour dont tu rêves?

— Mais ils sont très heureux!

— Mais oui, puisque c'est leur manière. Du moins, Simone est enchantée; j'en suis sûr si son mari l'est autant qu'elle, mais, que veux-tu, il est bien obligé d'accepter la couvée, puisque les œufs sont en or! C'est Simone qui paye les frais!

Voyant l'air attristé de Baldine, elle reprit aussitôt :

— Allons, ne fais pas cette tête! Je me demande pourquoi nous nous sommes mises à philosopher à perte de vue? Pensons plutôt à nos prochaines vacances, ce sera plus gai. Quand partons-nous?

— Eh bien! à la fin de la semaine prochaine.

— Comme c'est loin!

— C'est impossible plus tôt. Maman a encore des essayages, et il faut que je m'occupe de faire mettre tout en ordre. Le grand branle-bas de combat! Toutes housses dehors, comme dirait Guy.

Elle avait secoué ses pensées sombres et continua presque gaiement :

— Allons, Gisèle, fais tes préparatifs, emporte beaucoup d'entrain et de bonne volonté, et, si tu veux m'aider, nous arriverons bien à découvrir où il se cache !

— Qui ?

— Ton cœur !

— Ah ! tu y penses encore ! Je te promets d'avoir de l'entrain, quant au reste, ne te donne pas tant de peine, je suis si bien comme ça !

Baldine n'insista pas et laissa partir son amie, mais elle était décidée plus que jamais à entreprendre ce sauvetage ; elle ne s'en dissimulait pas les nombreuses difficultés, mais sa nature, faite de dévouement, ne pouvait assister avec indifférence à cette noyade morale sans essayer de prévenir la catastrophe qui en serait le résultat certain.

Elle n'avait pas revu Pierre depuis le jour où il lui avait ouvert son cœur et dit toutes ses espérances. Comment la mère de celui-ci envisagerait-elle son mariage avec une étrangère ? Lui en avait-il parlé ?

M^{me} d'Arbel, mariée assez tard à un brillant officier de marine, tué à son bord au commencement de la guerre, s'était consacrée exclusivement, depuis la mort de son mari, à l'éducation de Pierre qui avait alors douze ans. Elle l'avait entouré d'une tendresse intelligente et ferme et avait su profiter de la nature droite et franche de son fils pour en faire l'homme qu'il était devenu.

Baldine, malgré ses occupations, trouvait toujours le temps de passer un long moment près de M^{me} d'Arbel, à laquelle elle avait voué une profonde affection. Elle aimait l'appartement de la rue Saint-Guillaume, aux meubles anciens, aux tentures pâlies qui s'harmonisaient si bien avec la silhouette menue de la vieille dame.

Assise dans sa bergère, vêtue de soie noire, une légère dentelle sur ses cheveux blancs, elle accueillait toujours Baldine avec le sourire charmant qui

accompagnait le doux regard de ses yeux clairs. La jeune fille s'asseyait à ses pieds, et, sous la caresse de cette main fluette, elle fermait les yeux et se laissait emporter en un rêve exquis. Comme elle se sentait à l'aise ! Elle aurait tant aimé vivre là ! Elle emportait chaque fois une sensation de bien-être et de réconfort qui la suivait jusque chez elle, mais qui se dissipait aussitôt, au contact de l'atmosphère sans tendresse qu'elle retrouvait chez ses parents.

Elle ne voulait pas quitter Paris sans faire une courte visite à sa vieille amie et sans savoir si Pierre avait eu le courage de lui avouer son amour et ses projets.

Baldine trouva M^{me} d'Arbel assise comme d'habitude dans le petit salon, un livre ouvert sur ses genoux, mais ses yeux bleus semblaient ternis par des larmes récentes.

— Chère Madame, lui dit-elle en l'embrassant, je viens vous dire au revoir !

— Oui, ma petite enfant, je sais que vous partez bientôt pour Bois-Chesnaye ; j'ai vu ton parrain hier ; il connaît la vieille affection qui me lie à ta famille, et il m'a rassurée sur l'issue de la grave affaire qui vous préoccupait.

— Oh ! je suis si contente que ce cauchemar ait pris fin, surtout pour maman ! Et, du même coup, je suis débarrassée à jamais de l'épée de Damoclès qui était suspendue sur ma tête. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, Madame, de la demande en mariage dont je vous avais parlé ?

— Oui ; mais, comme tu le dis si bien, ce n'était qu'un cauchemar. Maintenant, tu peux partir tranquille.

Elle se tut un instant et reprit, la voix un peu tremblante :

— Pierre t'a parlé ? Tu sais...

Baldine avait saisi la petite main et la serrait doucement :

— Oui, Madame, il m'a tout dit !

— Je suis si triste, si troublée, reprit la pauvre femme d'un ton de plus en plus angoissé. Je con-

nais mon fils : vois-tu, il s'est donné corps et âme et ne se reprendra plus ! Ma petite Dine, toi qui as vu souvent cette jeune fille, parle-moi d'elle ? A entendre Pierre, elle aurait toutes les qualités, mais l'amour est si souvent aveugle ! La crois-tu digne de lui ?

— Oui, chère Madame : Lola a une nature exquise, elle est pieuse, bonne et charmante !

Et elle ajouta plus bas :

— Elle est si jolie !

M^{me} d'Arbel avait posé sa main sur la tête de Baldine, en un geste familier :

— La beauté n'est pas à mes yeux une qualité : C'est un don passager qui peut séduire un moment, mais il faut autre chose pour retenir la tendresse d'un homme comme mon fils : il faut les qualités du cœur, de l'esprit.

— Lola les a toutes, Madame, sans cela Pierre ne l'eût pas aimée !

M^{me} d'Arbel caressait de nouveau les cheveux de la jeune fille :

— Que Dieu t'entende, ma chérie. Tu sais combien je souhaite le bonheur de Pierre, mais ce n'est pas cette belle-fille-là que j'avais rêvée !

Baldine s'était levée vivement ; ces dernières paroles la bouleversaient toute. Elle aurait voulu se jeter dans les bras de M^{me} d'Arbel et pleurer sur son épaule ce rêve qui avait été le sien. Elle se raidit pour cacher son trouble et dit courageusement :

— Il faut aimer Lola, Madame ! Quand vous la connaîtrez, cela vous sera facile. Et vous l'aimerez aussi, par amour pour Pierre !

— Oui, certainement. Mais elle, m'aimera-t-elle ? Je n'ai jamais été coquette, tu le sais, mais je le deviens, pour ne pas donner le spectacle si triste de la décrépitude physique. Je trouve que c'est une charité envers le prochain. On sent si bien l'intérêt des jeunes vous abandonner ! On est comme un vieux meuble qu'ils respectent encore, mais dont ils n'ont même plus la curiosité d'ouvrir les tiroirs ! Ils savent d'avance ce qu'ils contiennent.

nent : des rubans fanés, des lettres jaunies, tous ces souvenirs puérils qui les feraient sourire!

— Non, chère Madame, Lola sera attendrie et ne sourira pas de toutes les douces choses que vous savez si bien évoquer! Elle vous aimera, j'en suis sûre!

— Viens m'embrasser, ma petite Dine! Tu seras toujours la fille de mon cœur!

Baldine partit les yeux pleins de larmes, mais le cœur apaisé; elle était contente d'avoir mené le bon combat, sans se trahir, malgré les paroles si tendres de sa vieille amie. Elle pensait aussi au bonheur de Pierre; à présent, elle était sûre que du côté de sa mère il ne trouverait aucun obstacle.

* * *

Le château de Bois-Chesnaye était une très ancienne seigneurie bâtie au moyen âge. La large façade, flanquée à chaque extrémité de deux tours massives, coiffées de toits pointus, dont les fenêtres grillées s'ouvraient à une assez grande hauteur, n'était qu'un des côtés du vaste triangle que formait le château primitif, et son aspect évoquait les fossés profonds qui avaient dû l'entourer jadis. Il manquait deux côtés et une tour à l'énorme construction qui, en 1460, protégeait le petit village des vassaux, blotti à l'abri des hautes murailles, contre les incursions à main armée qui étaient si fréquentes à cette époque.

Sur la façade demeurée intacte, on avait construit une espèce de terrasse crénelée, à laquelle on accédait par un large escalier qui permettait d'entrer de plain-pied dans les vastes salles, dont on avait fait les appartements de réception.

La salle à manger immense, aux murs de granit, garnis jusqu'au tiers de la hauteur d'une boiserie en chêne sombre, possédait une cheminée monumentale, dans laquelle des troncs d'arbre brûlaient à l'aise, soutenus par de hauts landiers en fer forgé. La table longue et étroite était couverte de place en place par de courtes nappes en

vieilles broderies. A chaque extrémité, deux fauteuils élevaient leurs dossiers sculptés, surmontés d'armoiries. A la suite de cette pièce s'ouvrait la salle dite des « Gardes » et, faisant suite, une bibliothèque et un dernier petit salon.

Tous ces appartements donnaient sur un long corridor, répété au premier étage où se trouvaient d'innombrables chambres.

Derrière le château s'étendait la grande cour, bordée d'un bâtiment assez bas, fermé par de grands arceaux soutenus par des colonnes et terminé par la petite chapelle, d'une époque plus récente, mais qui s'harmonisait comme style avec l'ancienne « porterie », dont les murs conservaient encore les armes en relief du seigneur de Volvire.

M. de Bois-Chesnaye avait gardé religieusement tous ces précieux vestiges et s'était attaché à rassembler des meubles anciens de très grande valeur, afin de conserver intact le caractère de la vieille demeure. L'aspect en était, il est vrai, fort sévère et même peu confortable, mais, pour satisfaire les goûts de sa femme, il avait consenti à introduire au fond du grand salon un piano à queue et des sièges modernes, qui étaient dissimulés par une superbe tapisserie à personnages, suspendue à un grand bras en fer forgé ; cette faute de goût était ainsi masquée aux yeux des nombreux visiteurs, amenés par des voisins, ou même des touristes attirés par la curiosité, en apercevant ce château de conte de fées.

M^{me} de Bois-Chesnaye avait choisi pour ses appartements une des énormes tours, dont les dimensions permettaient d'y installer tout le confort moderne dont elle ne pouvait se passer. Malgré les observations de son mari, elle avait tenu à son style préféré, et l'on avait la surprise, en entrant chez elle, d'admirer les soies claires, les consoles légères surmontées de trumeaux du plus pur Louis XV, d'un effet aussi déplacé qu'inattendu. Le pauvre M. de Bois-Chesnaye ne pouvait supporter la vue de ce criant anachronisme et n'entraît que rarement chez sa femme. Elle avait, bien

entendu, défendu l'accès de son appartement aux touristes, et cela au grand contentement de son mari qui ne tenait nullement à ce que d'autres fussent témoins de cette hérésie.

Baldine était logée dans la tour opposée, où elle avait toujours habité avec sa gouvernante. A l'encontre de sa mère, elle avait conservé le mobilier un peu sévère de l'époque : le lit à colonnes, le baldaquin de même longueur, entouré d'une bande de toile bise brodée en rouge, au point de croix, un des quatre rideaux relevé par un gros nœud. Une porte, dissimulée dans la boiserie sombre, s'ouvrait sur un cabinet de toilette, moderne, mais invisible aux regards profanes.

M. de Bois-Chesnaye s'était réservé, au premier étage, sa chambre et son cabinet de travail, véritable méli-mélo, où les cornues de toutes dimensions voisinaient avec de vieilles statues en pierre et en bois, découvertes par lui dans les environs ; de grands lutrins surmontés d'un aigle aux ailes éployées supportaient de gros bouquins reliés d'un cuir épais, aux coins de bronze ; dans ce milieu bizarre et cet assemblage étrange, ils faisaient songer à quelques sombres traités d'alchimie.

Guy mettait la plus grande fantaisie dans ses villégiatures et changeait de chambre à chacun de ses séjours.

* * *

La première visite de Baldine avait été pour l'abbé Bertrand. Elle l'avait trouvé, revêtu d'une grande blouse noire, coiffé d'un large chapeau de paille, en train d'arroser ses fraisiers. Le presbytère possédait une minuscule pièce d'eau, dont il était très fier. En apercevant Baldine, il eut un cri de satisfaction :

— Enfin ! Vous avez tout de même lâché la capitale ! Je me demande ce que vous pouviez bien y faire, par cette chaleur !

Il avait repoussé son chapeau en arrière et épongeait son front couvert de sueur. Guy arrivait à bicyclette à la grille du petit jardin :

— Tiens, te voilà, toi! Arrive ici que je voie ta figure! Regarde-moi dans les yeux! Oui,... ça va!

Et, comme le jeune homme s'apprêtait à s'asseoir à l'ombre, aux côtés de sa sœur :

— Ah! non, tu n'auras pas le cœur de me laisser travailler tout seul! Allons, empoigne un arrosoir!

— Oui, c'est cela, Monsieur le curé, dit Baldine. Guy arrosera, et vous viendrez vous reposer et causer un peu avec moi.

— Alors, je vais retirer ma blouse, d'autant plus que je ne tiens pas à ce que les gens du pays me voient sous cet accoutrement! Entre nous, c'est différent!

L'abbé Bertrand était vraiment la curiosité du pays, comme de tous les villages environnants. Les voyageurs de commerce qui frappaient à sa porte hospitalière l'indiquaient à leurs collègues. Et il disait en riant que, si ça continuait, il allait mettre un tourniquet à sa porte.

— Ça ne serait pas si bête, ajoutait-il, cela me rapporterait de l'argent pour le pain de mes gosses, que des parents ivrognes laissent mourir de faim! Mais, au fond, les gens seraient volés, parce que, vraiment, je n'ai rien de si curieux!

Si, vraiment, c'était une figure intéressante que l'abbé Bertrand! Une intelligence ouverte, jointe à une grande érudition; il avait écrit un ouvrage très documenté, couronné par l'Académie. Une solide piété et une grande bonté, cachée par son air bourru, les éclats d'une belle humeur qu'il expliquait par l'axiome : « Un saint triste est un triste saint », sans toutefois se prendre pour tel, en faisaient un type vraiment sympathique.

Il avait passé de très dures années comme missionnaire en Chine et au Thibet, d'où il était revenu dans un état de santé si alarmant qu'il avait bien cru lui-même prendre son billet pour l'autre monde.

— Je suis un rescapé, disait-il en riant.

Et, de fait, le régime sévère auquel il s'était astreint avait fait merveille. Il avait les joues rondes, les yeux vifs, et faisait sans fatigue toutes

les tournées de son ministère sur une vieille bicyclette rouillée, sa soutane relevée par une ceinture de cuir et son chapeau, un peu verdi par les intempéries, bien enfoncé sur sa tête.

On le voyait quelquefois filer sur sa bécane, le capuchon serré autour de lui, la tête baissée dans une attitude recueillie ; on n'avait garde de l'arrêter ! Il allait porter le Bon Dieu à quelque pauvre malade très éloigné.

Lorsqu'il était arrivé dans le pays, les habitants avaient été, de prime abord, un peu déroutés par ses gestes décidés, sa parole un peu rude et sa voix claironnante, habitués qu'ils étaient aux façons timides du vieux prêtre qu'il avait remplacé. Mais bientôt ses qualités indiscutables et sa bonhomie avaient conquis tous ces braves gens, et ses ouailles l'adoraient.

— Oui, disait-il d'un air de contentement, j'ai toute ma paroisse dans la main, les hommes aussi ! Il n'y a qu'un vieux sacripant de franc-maçon qui ne veut rien entendre, mais j'en viendrai bien à bout tout de même !

Il avait retiré sa blouse et brossé sa soutane lorsqu'il vint prendre un siège près de Baldine, au bord du petit étang bordé de fleurs et semé de plantes aquatiques.

— Eh bien ! mes enfants, quoi de neuf ?

Guy avait fini son travail et était venu les rejoindre.

— Mais, Monsieur le curé, dit-il, c'est à vous qu'il faut demander ça !

Et, malicieusement, il interrogea :

— Parlez-nous de vos nouveaux paroissiens ?

— Ah ! oui, parlons-en ! dit l'abbé Bertrand en se dressant d'un bond. Ce sont des mécréants, des schismatiques, des sauvages, quoi ! Et on nous envoie ça en Bretagne ! en Bretagne ! — et il levait les bras au ciel. — Encore, s'ils étaient coptes catholiques, ça passerait encore ; mais ce sont des hérétiques qui pourrissent dans l'erreur d'Eutychès ! J'aimerais mieux des Chinois ; ceux-là, je sais par quel bout les prendre, mais cette famille-

là! Ah! tenez, quand j'y pense, j'en suis malade!

— Allons, Monsieur le curé, dit Baldine, conciliante, ne vous faites pas tant de mauvais sang. Vous m'avez souvent dit que toutes les religions étaient respectables, du moment qu'on avait foi en elles et qu'on observait leurs préceptes. Ces gens sont peut-être très convaincus!

— Évidemment! évidemment! reprit le curé en se rasseyant, mais, voyez-vous, quand j'y réfléchis, cela me fait sortir de mon caractère.

Guy était enchanté d'avoir si bien réussi à faire « monter » l'abbé Bertrand, mais il voulait varier cette sorte de plaisir et reprit négligemment :

— Gisèle n'a pas pu nous accompagner aujourd'hui, Monsieur le curé, mais...

— Tu as donc juré de me mettre en colère, espèce de polisson! Mais tu ne m'auras pas!

Et, se tournant vers Baldine :

— Ma petite enfant, vous avez encore invité ce bel échantillon d'éducation moderne. Mais ne me l'amenez pas, c'est une sottise et une écervelée! Je n'y serai jamais pour elle!

— Monsieur le curé, criait Guy qui s'était esquivé et montait les marches du perron, vous me permettez d'aller revoir votre collection, n'est-ce pas?

— Tu ne le mérites pourtant pas, garnement!

Baldine s'était levée; ils s'acheminèrent tous deux vers la maison et pénétrèrent à la suite de Guy dans le petit salon qu'enveloppait une douce pénombre, afin de mettre à l'abri du soleil les trésors qui y dormaient depuis leur arrivée à Bois-Chesnaye, il y avait bientôt dix ans.

Les murs disparaissaient sous de grands panneaux de satin noir brodés d'or et d'inscriptions chinoises; dans les angles de l'appartement, de vieux étendards en bourre de soie souple, aux teintes fanées, pendaient à des hampes de bambou. Sur toutes les tables s'éparpillaient des brûle-parfums, des vieux poignards, des pipes en bronze, des bonbonnières, des petits dieux grimaçants; tous ces bibelots de grande valeur sem-

blaient un peu dépaysés à côté des fauteuils en moquette de la place Clichy, de la bibliothèque tournante à dessus de marbre et des petits carrés montant la garde devant chaque chaise.

— Vendez donc ça, Monsieur le curé, pour avoir une *Peugeot*, lui disait toujours Guy.

— J'aime mieux ma vieille bécane, elle ne mange pas d'essence, et jamais de panne !

Sur la cheminée, un affreux guerrier, coiffé d'un casque cornu et brandissant une lance, vous regardait de ses yeux d'émeraude, au regard féroce. Un jour, une brave dame des environs, venant faire une visite au nouveau curé, avait amené son fils, âgé de quatre ans ; lorsqu'il s'était trouvé en face de ce guerrier menaçant, le marmot, d'une voix remplie de terreur, avait demandé à sa mère :

— Pourquoi M. le curé a-t-il le portrait du diable sur sa cheminée ?

Baldine et son frère avaient pris congé de l'abbé Bertrand en lui disant à bientôt.

— Sans rancune, n'est-ce pas, Monsieur le curé ? lui avait dit Guy en partant.

Un « oui » sonore lui répondit, accompagné d'une bourrade amicale.

* * *

En arrivant au château, ils trouvèrent Gisèle qui descendait les marches du grand escalier de la terrasse ; elle vint vivement à leur rencontre :

— Vous savez, les « caravanes » ont déjà commencé, et, cette fois, je vous assure que la bonne M^{me} Delaporte s'est surpassée dans son rôle de cicerone ! Tous les ans, elle ajoute, je crois, quelque chose de son cru. Aujourd'hui, elle a parlé des oubliettes et de la chambre grillée où l'on enfermait les malheureux qui devaient y être précipités ; ça, c'était dans le programme, mais il y a eu après une histoire de guerriers habillés en moines qui venaient, sous le « couvre-pot » de la religion, surprendre la bonne foi des châtelains et espionner au profit des seigneurs ennemis. Je vous assure que les visiteurs ont passé un bon moment !

— Oh ! dit Guy avec un effroi comique, si papa l'avait entendue !

M^{me} Delaporte habitait à l'entrée du château une maisonnette dont M. de Bois-Chesnaye, à la prière de Baldine, lui avait octroyé la jouissance sa vie durant. Elle aurait pu, comme tant d'autres, commencer son histoire par les paroles consacrées : veuve d'un officier supérieur... Elle l'était, en effet, mais la vie l'avait fort maltraitée, et ses ressources étaient minimes. Baldine lui avait donné l'idée de se charger de conduire les visiteurs ; elle acceptait sans honte la légère rétribution qui, tant de fois répétée, arrondissait un peu ses revenus. C'était elle qui avait baptisé ingénument les touristes du nom de caravane, sans s'apercevoir que cette désignation collective n'en réservait pas moins à chacun d'eux un nom assez déplaisant. M. de Bois-Chesnaye, qui redoutait, à juste titre, l'érudition très sommaire de la bonne dame, lui avait remis une petite brochure contenant l'histoire du château, reconstituée par lui, avec prière de ne pas s'en écarter.

Baldine écoutait d'une oreille distraite les plaisanteries de Gisèle et de son frère sur les coq-à-l'âne et les bons mots dont la pauvre M^{me} Delaporte était la mine inépuisable.

Elle s'étonnait de n'avoir pas encore vu Alain, qui devait être prévenu de leur arrivée. Celui-ci ne lui avait-il pas dit que Pierre viendrait passer le mois d'août au Fresne ? Elle était anxieuse de savoir ce qui était advenu après sa visite à M^{me} d'Arbel et surtout si celle-ci avait fait la connaissance de Lola. Comme pour répondre à sa pensée, Guy s'écria :

— Voilà Alain et Pierre !

En effet, les deux jeunes gens débouchaient de la grande avenue qui traversait la futaie toute proche et passait devant le château.

Baldine présenta Alain à Gisèle qui ne le connaissait pas encore. Depuis deux ans, il avait été absent du Fresne pendant les mois de vacances,

qu'il avait employés à voyager en diverses contrées pour étudier les différents modes de culture.

Pendant que Gisèle causait avec lui, Baldine s'était rapprochée de Pierre. Elle connaissait si bien la physionomie de son camarade que, malgré le sourire qu'il avait eu en l'apercevant, elle n'avait pas eu de peine à y démêler un sentiment de tristesse, que ce sourire ne parvenait pas à dissimuler. Elle l'interrogea presque bas :

— Eh bien ?

Il allait répondre, au moment où Gisèle se tournait vers eux :

— Baldine, si tu veux, nous irons un jour jusqu'au Fresne. M. Alain me dit que ce n'est pas loin. Cela m'amuserait de visiter cette exploitation moderne !

— Mais oui, certainement, répondit Baldine. Alain nous prévient du jour où nous ne le dérangerons pas.

— Oh ! murmura Alain assez gauchement, cela ne me dérangera pas !

Gisèle regardait d'un air un peu moqueur l'air embarrassé du pauvre garçon. Pierre vint au secours de son ami en changeant de conversation :

— Montes-tu demain ? demanda-t-il à Baldine.

— Mais oui, je monte tous les matins.

— Alors, si tu veux, je viendrai te prendre à huit heures. On galopera un peu du côté du Val-sans-Retour, puisque Alain veut bien me prêter son cheval.

— C'est entendu.

— Oui, c'est ça, murmura Alain à Baldine, secoue-le un peu, il en a besoin !

Guy taquinait Gisèle :

— Tu seras au pieu, toi, à cette heure-là ! Et puis, tu ne fais pas d'équitation, ça te décoifferait !

— En tout cas, riposta Gisèle, le Val-sans-Retour ne m'attirerait pas ! Le nom seul manque de charme !

— Je le crois bien ! Et puis, tu ne sais peut-être pas qu'il faut avoir la conscience tranquille pour

aller par là, sans ça les korrigans vous empoignent, et on n'entend plus jamais parler de vous!

Alain et Pierre s'éloignaient, après avoir pris congé des jeunes filles, au moment où l'auto stoppait devant le perron.

M^{me} de Bois-Chesnaye faisait tous les jours une longue promenade en voiture ; c'était sa seule façon de prendre l'air de la campagne. Elle détestait marcher et surtout s'asseoir dehors, de peur des moustiques, des fourmis, des araignées, toutes ces bêtes dangereuses et malpropres ; elle ne sortait que la figure enveloppée d'un voile épais, afin de protéger son teint contre les taches de rousseur ou les morsures du soleil. Elle rendait des visites nombreuses aux châtelains des environs et retrouvait, chez quelques-uns, un peu de l'atmosphère parisienne, autour de la table du thé où s'échangeaient les mêmes petites histoires, les mêmes potins qu'on se chuchotait à l'oreille et où l'on égratignait gentiment les bonnes amies qui avaient le défaut de n'être pas présentes.

La journée se passait assez vite, et M^{me} de Bois-Chesnaye rentrait se reposer dans ses appartements avant de s'habiller pour le dîner. Son mari et ses enfants lui avaient demandé, comme une grâce, de suspendre cette étiquette pendant le séjour à la campagne, mais elle les avait menacés de ne pas paraître à table ; ils avaient dû s'incliner, Baldine avec sa bonne grâce accoutumée, son père avec l'étonnement plein d'indulgence que lui inspiraient les caprices de sa femme, et Guy en maugréant, car il quittait à peine l'âge terrible où presque tous les garçons détestent la toilette et les ablutions qui en sont la conséquence obligée. La vieille négresse, Luisa, qui avait élevé M^{me} de Bois-Chesnaye et qui avait continué auprès de ses enfants son rôle de chien fidèle, rappelait le temps où Guy, tout enfant, ne voulait pas rester dans sa baignoire et se sauvait dans les corridors, vêtu plus que sommairement et armé d'une trompette. Ces souvenirs avaient le don d'exaspérer le jeune homme.

— Tais-toi, lui disait-il en riant, tu m'empêcherais de me marier!

Baldine avait aidé sa mère à descendre de l'auto et l'entraînait doucement vers le petit rond-point ménagé au milieu d'un massif, à l'ombre et à l'abri du vent, où Gisèle et Guy étaient encore assis. Celui-ci s'élança en voyant sa mère arriver :

— Oh! maman, si vous nous aviez prévenus, il y aurait un tapis de Turquie et une tente en velours frangé d'or, comme au temps du seigneur de céans!

M^{me} de Bois-Chesnaye, au grand étonnement de ses enfants, avait consenti à s'asseoir dans le fauteuil d'osier que son fils lui avait avancé :

— Figurez-vous que je suis allée aujourd'hui jusque chez les Desgenets! Voilà au moins des gens qui comprennent le confort! Tout est neuf, tout est moderne! C'est gai, toutes ces couleurs, enfin, ça change du moyen âge qui me rend neurasthénique!

— Vous avez vu les enfants, maman? demanda Baldine.

— Oh! oui, je les ai vus et entendus! Il y en a partout et de toutes les tailles. Mais, vraiment, Simone exagère! Elle ne parle que d'eux, du nombre de leurs dents, de leurs digestions, avec des détails à l'appui! Pouah!

— Et, bien entendu, dit Gisèle d'un air moqueur, son mari n'était pas là?

— Mais si, parfaitement, et il avait l'air enchanté! Que voulez-vous, tous les goûts sont dans la nature!

Et voyant Baldine qui se levait :

— Où vas-tu?

— Au garage, maman, pour qu'on n'oublie pas d'aller chercher parrain à la gare.

— Ah! oui, c'est ce soir qu'il arrive. Eh bien! je rentre avec toi, je suis exténuée!

* * *

L'oncle Adhémaume, débarrassé de la tâche ardue

qu'il s'était imposée, avait senti le besoin de reposer son esprit, plongé depuis tant de jours dans les chiffres et les calculs embrouillés. Il était parti faire un tour dans le nord de l'Italie qu'il aimait particulièrement. La région des lacs, et surtout le lac Majeur, l'avait conquis de préférence à toutes les autres. Il allait presque tous les ans y passer quelques semaines et aurait voulu en faire visiter les beautés à Baldine, mais celle-ci ne pouvait plus maintenant désertier son rôle de maîtresse de maison et abandonner sa mère, qui avait pris la douce habitude de vivre chez elle comme à l'hôtel ; Baldine se rendait compte de la nécessité de sa présence pour empêcher le retour de toutes les erreurs qui avaient failli amener une catastrophe irréparable. Elle avait donné ce prétexte très réel, devant lequel son parrain s'était incliné, mais, au fond de son cœur, elle ne voulait pas s'éloigner de Pierre au moment où elle sentait que sa présence pouvait lui être de quelque utilité.

Pauvre Baldine ! combien elle avait encore à soutenir de luttes contre elle-même, contre son pauvre cœur meurtri, auquel elle tenait tant ! Elle le forçait à franchir les étapes douloureuses qui semaient la voie du sacrifice qu'elle s'était imposé. Elle avait fait sien le bonheur de Pierre, et sa réalisation était le but qu'elle voulait atteindre, malgré les moments très cruels qu'elle redoutait et souhaitait à la fois. Personne ne pouvait se douter de la dure crise qu'elle traversait, en la voyant toujours souriante, d'humeur égale, aimable pour tous et pour toutes. Elle portait joyeusement cette croix douloureuse ; le sourire de ses lèvres masquait les larmes de son cœur.

Au dîner, l'oncle Adhéaume apparut, en tenue impeccable ; son valet de chambre, le fidèle Auguste, connaissait la consigne et avait débarrassé « en vitesse » le smoking et les escarpins vernis de son maître.

Tout le monde était heureux du retour de celui-ci, et les compliments de bienvenue étaient sincères. M^{me} de Bois-Chesnaye, en particulier, y mit

une chaleur qui ne lui était pas habituelle. Elle se souvenait de la menace que le dévouement de son beau-frère avait détournée, elle lui en gardait une véritable reconnaissance.

— Ah! mes enfants, commença l'oncle Adhéaume, après avoir dégusté un succulent potage, ils ne savent pas ce que c'est que la fine cuisine française, mais quel beau pays! Je ne me lasserai jamais de contempler ce lac aux flots bleus, ces montagnes, dont les cimes si curieusement découpées lui forment une ceinture si pittoresque. Et les fleurs, les îles, quels joyaux! On s'est moqué d'un auteur qui parlait du parfum des Iles Borromées, mais il existe, je vous en réponds! Je l'ai senti sur le lac en quittant Pallanza, en barque, pour me rendre à l'Isola Madre. Qui n'a pas été là au mois de mai ne se doute pas de ce que sont les fleurs! Les magnolias, les azalées, les camélias, c'est un paradis!

— Comme tu deviens lyrique, mon frère, dit M. de Bois-Chesnaye. Mais, dis-moi, y a-t-il quelques ruines intéressantes au milieu de toutes ces fleurs?

— Non, pas au milieu des fleurs, mais au milieu du lac : le château de Cannero, planté sur des rochers à fleur d'eau. C'est d'un pittoresque achevé. Il est en assez mauvais état, et les tours n'ont plus de toits, mais il a de l'allure et attire les metteurs en scène de cinéma. Il appartenait jadis à une famille de bandits vivant aux dépens des malheureux bateaux qui passaient à leur portée. Ils couraient après eux, pillaient les marchandises et ramenaient prisonniers leurs propriétaires, pour les pendre haut et court à la poterne du château, d'où leurs cadavres se balançaient au-dessus des eaux du lac!

— Ce sont des histoires que tu inventes, oncle Adhéaume, interrompit Guy d'un ton d'incrédulité.

— Mais pas du tout! J'en aurais jusqu'à demain si je voulais vous raconter toutes les choses curieuses et amusantes qu'on rencontre sur les routes

et dans les hôtels! J'aurais de quoi écrire un volume qui ne manquerait pas de piquant! Il y aurait bien des détails qui passeraient encore pour des inventions de ma part! Je commence par vous dire que les étrangers y figurent pour une grande partie, et quelquefois aussi de jeunes couples français parfaitement ridicules! Sans comparaison, ajouta-t-il en s'adressant à Gisèle, j'ai aperçu votre frère.

— Ah! fit celle-ci d'un air étonné, il ne m'avait pas dit qu'il allait en Italie!

— Eh bien! il y était, et je vous répons qu'il n'avait pas l'air de s'y ennuyer!

Gisèle s'était penchée vers Baldine :

— Je me demande où il a bien pu se procurer de l'argent!

Et, changeant de ton, elle reprit tout haut :

— Vous ne trouvez pas que tous les gens qui font leur voyage de nocces ont l'air bête?

— Nous verrons quand ça sera ton tour! dit Guy en éclatant de rire.

— D'abord, je n'en ferai pas, reprit-elle d'un ton pincé, et, si je voyage après, je saurai m'arranger pour ne pas être ridicule!

— Marie-toi d'abord, ça sera le plus difficile!

Gisèle était rouge de colère :

— On ne peut pas causer avec toi! Tu n'es qu'un gamin mal élevé qui finit toujours par vous dire des choses blessantes et déplacées.

Baldine avait envoyé à son frère un regard de reproche. M. des Touches était en effet sans fortune, et sa fille ne pouvait compter en aucune façon sur la dot qui, par le temps présent, facilite tant d'unions. L'ignorance où Guy devait être de ce détail atténuait un peu la cruauté de sa plaisanterie.

— Gisèle a raison, tu n'es pas poli. Fais-lui des excuses, je te prie!

On se levait de table, elle poussa son frère doucement par les épaules :

— Allons, va!

D'un geste théâtral, il s'effondra aux genoux de la jeune fille :

— Princesse, je bascule à vos pieds le tombereau de mes regrets !

— Tiens, tu es stupide ! fit-elle en lui tournant le dos.

Pendant ce débat, Adhéaume avait continué pour son frère le récit de son voyage :

— Je ne crois pas, dit-il en terminant, que, malgré les prohibitions, les Italiens puissent jamais se passer du jeu, pas plus qu'on ne se privait de boire en Amérique pendant le régime sec !

M^{me} de Bois-Chesnaye bâillait visiblement :

— Bonsoir, dit-elle, je n'en puis plus !

Cette phrase journalière amenait toujours le même sourire sur les lèvres de sa famille.



Le lendemain matin, Baldine était déjà en selle lorsque Pierre arriva sur le cheval d'Alain. Ils prirent au pas une des grandes avenues qui traversaient le bois dans toute sa longueur.

— Je n'ai rien pu te dire hier, commença le jeune homme, et pourtant j'ai bien besoin de causer un peu avec toi pour me remonter et me donner du courage.

— Du courage ? Tu me fais peur ! Est-ce que Lola...

— Oh ! non, reprit-il vivement, Lola m'aime toujours, et elle est aussi malheureuse que moi !

— Pierre, je t'en prie, explique-toi. J'avais vu ta mère avant mon départ, et j'ai compris qu'elle était prête à tout accepter pour que tu sois heureux.

— Aussi ne s'agit-il pas d'elle. M^{lle} de Yrrabal a montré un mauvais vouloir évident à se rencontrer avec ma mère, et elle a fini par refuser de la voir, sous le prétexte que Lola ne devait pas se marier avant ses vingt et un ans accomplis. C'était, disait-elle, la volonté de sa belle-sœur et tenait à ce qu'elle fût respectée.

— Mais, Pierre, c'est après tout une raison très plausible, et tu ne dois pas te désespérer! Lola t'aime, tu viens de me le dire, alors vous y arriverez avec un peu de patience. Je comprends qu'un an et demi vous paraisse un délai bien long, mais c'est peu de chose en comparaison du bonheur qui vous attend! Vous serez réunis pour ne plus vous quitter!

— Oui! Nous nous sommes répété tout cela pour nous donner du courage, mais j'éprouve un sentiment inexplicable de crainte devant le refus de M^{lle} de Yrrabal et ce délai inattendu dont Lola ne m'avait jamais parlé et qu'elle semblait, du reste, ignorer.

Tout à leur conversation, les deux jeunes gens avaient laissé leurs chevaux se diriger à leur guise, et ils se trouvaient revenus, sans s'en apercevoir, devant le chemin qui menait au Fresne.

— Tu as parlé de tout cela à Alain? demanda Baldine en immobilisant *Trilby*, qui connaissait la route et voulait l'y entraîner.

— Oui; tu sais que j'ai en lui un ami très sûr, et j'ai tant besoin d'être rassuré!

— Voyons, mon ami, reprit Baldine après un moment de silence, tu ne dois pas te laisser dominer par des craintes que rien ne justifie. Si la tante Inès a vécu près de sa belle-sœur pendant la maladie qui l'a emportée, celle-ci a dû laisser pour sa fille, alors tout enfant, un testament quelconque contenant ses dernières volontés. S'il existe, Lola l'a vu, il y a longtemps, probablement, et ne se souvient plus exactement de ce qu'il contenait.

— Oui, c'est possible!

— Et puis, reprit Baldine, si tu le permets, je vais en parler à maman. Tu sais qu'au fond elle a un cœur excellent; elle demandera à M^{lle} de Yrrabal d'amener Lola ici, comme l'année dernière; si elle accepte, tu seras sûr que la raison qu'elle invoque est bien la vraie et non un prétexte pour vous séparer!

— Oh! Baldine, comme tu sais trouver les pa

roles qu'il faut ! Oui, tu as raison, je suis honteux d'avoir été si lâche !

— Mais non, ce n'est pas de la lâcheté, et je comprends tes craintes, mais, je te le répète, elles ne reposent sur rien de sérieux. Allons, du lest ! comme dit l'oncle Adhémaume ; jette par-dessus bord toutes les pensées sombres ; un peu de patience et ce sera la joie, la lumière, le bonheur !

— Ma petite Dine, tu as un cœur d'or ! Celui que tu aimeras sera très heureux !

— Crois-tu ? dit-elle en souriant faiblement. Si cela ne dépendait que de moi, je consacrerai à son bonheur ma vie entière, mais je ne serais pas seule en cause ! Il y a Dieu qui sait mieux que nous ce qu'il faut ! Il dispense les peines et les joies pour notre bien. Il faut nous incliner devant sa volonté et avoir confiance en Lui !

— Baldine, tu es une sainte ! dit Pierre gravement.

— Ne dis pas cela, je t'en prie, j'en suis loin, hélas ! Mais j'essaye d'aimer les autres pour eux et non pour moi. Il ne faut pas, vois-tu, faire de l'amour un égoïsme à deux où chacun convoite la plus grosse part !

Une cloche tinta dans le lointain.

— Mais c'est le déjeuner qui sonne au Fresne ! Il faut que je rentre ; heureusement, ce n'est pas loin. Bien des choses à Alain et à bientôt !

La jeune fille avait rendu la main à *Trilby* qui n'avait cessé de manifester son impatience pendant toute leur conversation ; il prit le galop, et ils disparurent au détour de la route.

Le déjeuner était assez avancé quand Baldine entra dans la salle à manger. Adhémaume se pencha vers elle :

— D'où viens-tu ?

— Du Fresne où j'ai laissé Pierre, avec lequel j'avais fait une promenade.

— Qu'est-ce qu'il devient, celui-là ? poursuivit l'oncle en aparté.

— Il a du chagrin, parrain, alors, tu comprends ?...

— Oui, je comprends, murmura-t-il en haussant légèrement les épaules.

La voix de M^{me} de Bois-Chesnaye s'élevait, dolente :

— C'est la corvée, aujourd'hui ! Pourvu qu'il ne vienne pas trop de monde ! Je vous en prie, reprit-elle en s'adressant à Baldine et à Gisèle, ne vous éloignez pas, ni vous non plus, Adhémaume, parce que, ce soir, je serais exténuée !

— Mais non, maman, n'ayez pas peur, s'exclama Guy, moi aussi je serai là, parce que j'ai su par Loïc, qui le tenait des chauffeurs de la Plaine, que la famille Sekhem allait venir vous rendre visite, en masse !

— Sekhem, interrompit M. de Bois-Chesnaye, c'est un beau nom ! Cela signifie : puissance ! C'est évidemment celle de l'argent dont il s'agit en l'espèce ! Et comme elle est véritable !

Adhémaume, surpris, se retourna vers son frère :

— Tiens, tiens ! Tu le reconnais, maintenant ?

— Mais oui ! Je n'ai aucune honte à dire que mes idées ont évolué. C'est une espèce de renouvellement de l'intelligence qui se produit et qui prouve le travail de la pensée.

Guy se dirigeait doucement vers la porte ; en passant devant Gisèle et Baldine, il leur glissa tout bas :

— Vous ne croyez pas qu'on serait mieux dehors ? On a le temps de faire un tour avant l'arrivée des Egyptiens !

— Baldine — la voix de M^{me} de Bois-Chesnaye s'était raffermie, — penses-tu à la kermesse ?

— Oh ! maman, laissez-nous respirer un peu ! Nous venons à peine d'arriver. L'abbé Bertrand m'a donné jusqu'à la fin du mois. Et puis toutes ces jeunes filles, dont nous faisons la connaissance aujourd'hui, seront peut-être de bonnes recrues !

— Bien sûr ! approuva Guy qui avait entendu, est-ce qu'il n'y a pas la danse du ventre dans leur pays ?

— Guy, gronda Baldine, tu n'es pas convenable, et, de plus, tu devrais être honteux de ton igno-

rance! Les danses égyptiennes sont très jolies, très gracieuses, et ne ressemblent en rien à ce que tu dis, qui est affreux et se passe en Algérie.

— Enfin, c'est toujours en Afrique!

Ils étaient sortis tous les trois et gagnaient le petit rond-point.

— Est-ce qu'Hébert t'avait parlé de ce voyage en Italie? demanda Gisèle à Guy.

— Oh!... assez vaguement...

— T'avait-il dit, aussi vaguement, qui lui en donnerait les moyens?

— Je crois qu'il comptait sur ta générosité habituelle.

— Eh bien! cette fois, elle lui a fait défaut. Je la lui ai refusée carrément, parce que, depuis un certain temps, il en abuse.

— Tu as bien fait, approuva Baldine, c'était un bien mauvais service que tu lui rendais!

— Quand j'ai de l'argent, tu comprends, je ne peux guère lui en refuser, mais en ce moment les fonds sont bas!

— Eh bien! je crois que, tant que tu l'entretiendras de cette façon-là, il ne comprendra jamais la nécessité du travail. Et le travail est si nécessaire! Quand on en a pris l'habitude, il devient un vrai plaisir qui, plus tard, remplace toutes les illusions qu'on a perdues.

— Tu entends, Guy? dit Gisèle en riant. Prends-en de la graine, mon enfant!

Celui-ci s'était levé vivement en entendant le ronflement d'un moteur.

— Allons, voilà la caravane!

— Mais non, ce n'est pas le jour. Ce doit être les Sekhem, dit Baldine.

— Sapristi! les belles voitures! s'exclama Guy, plein d'admiration. Une *Rolls*, une *Packard*! C'est beau, la fortune!

— Dépêchons-nous, dit vivement Baldine, maman serait affolée devant cette invasion!

Ils firent un détour et se trouvèrent au salon au moment où commençait le défilé imposant. Le père, la mère et les sept filles s'avançaient en file

indienne. M. Sekhem, au grand corps maigre et voûté, au profil accentué ; sa femme, petite, gras-souillette, un teint très pâle et bistré, des yeux immenses sans expression et une mise voyante, qui préparait celle de ses filles, dont les robes bariolées étaient d'un amusant contraste avec le mobilier et l'aspect du grand salon.

Les présentations s'accomplissaient en un rite prévu et qui semblait habituel. D'une voix gutturale, M. Sekhem prononçait chaque nom comme une sentence :

— Ma femme : Sakhit Sekhem ; mes filles : Olga, Nephtys, Marguerite, Bérénice, Geb, Mâli, Loïca.

Chaque jeune fille s'était inclinée devant M^{me} de Bois-Chesnaye en un petit plongeon qui n'avait rien d'égyptien. La file indienne se déploya en éventail, Baldine et Gisèle s'avancèrent à leur tour, suivies de Guy que le fou rire gagnait au milieu de la solennité du moment. Pour eux, M. Sekhem reprit le même cérémonial, et l'étrange litanie terminée, les jeunes filles, qui n'attendaient que ce moment, se précipitèrent sur Gisèle et sur Baldine et se mirent à parler toutes à la fois, avec une rumeur de volière. M^{me} de Bois-Chesnaye n'avait pu encore articuler une parole, surprise par l'imprévu de cette cérémonie. Baldine comprit, à son air, qu'elle ne résisterait pas longtemps au tapage étourdissant dont le diapason montait de plus en plus. Elle se dirigea vers la porte, entraînant avec elle l'essaim bourdonnant et Guy, dont l'ahurissement était à son comble.

Au grand air, la rumeur s'éparpilla et s'éteignit peu à peu. Bérénice et Marguerite avaient saisi Gisèle chacune par un bras, tandis que Nephtys et Mâli entraînaient Guy dans la direction du tennis ; Olga, l'aînée, était demeurée auprès de Baldine, et la petite Loïca, qui n'avait que dix ans, s'était assise à leurs pieds. Elle avait une jolie physionomie candide, un air très doux et deux grands yeux à l'éclat humide, pleins de nostalgie. Olga possédait un teint ambré très uni, les traits

un peu forts, mais réguliers, et les grands yeux de sa petite sœur ; le kohol les allongeait encore, ombrant les paupières, sous lesquelles glissait le regard métallique où se lisaient clairement l'indifférence et le dédain.

— C'est très joli chez vous, commença-t-elle d'un ton condescendant ; la forêt est superbe et le parc me plaît. Mais pourquoi avez-vous conservé tous ces vieux meubles si sombres ? Chez nous, nous aimons les choses gaies ; ainsi, au Caire, notre maison est meublée par Mapple !

— Ah ! oui ? fit poliment Baldine. Tout dépend des goûts, n'est-ce pas ? Ici, beaucoup de meubles datent du quinzième siècle, c'est ce qui fait leur valeur.

— Qu'est-ce que ça veut dire, le quinzième siècle ?

Baldine ne put s'empêcher de sourire imperceptiblement :

— Cela signifie l'époque où fut construit ce château, en 1460.

Olga comptait sur ses doigts :

— Ça fait plus de quatre cents ans ! C'est incroyable ! Je n'aurais jamais cru que les meubles en bois puissent durer si longtemps ! Les Pyramides sont encore plus vieilles, mais elles sont en pierre !

Baldine se réjouissait, dans son for intérieur, que son frère n'assistât pas à cette petite conversation, il aurait eu certainement un nouvel accès de gaieté intempestive.

M. et M^{me} Sekhem apparaissaient à la porte du salon, au moment où les autos venaient se ranger devant l'escalier de la terrasse.

Le groupe joyeux arrivait d'un autre côté. Les joues étaient rouges, les cheveux un peu ébouriffés par la chaleur du jeu, mais tous les yeux brillaient de plaisir.

Le départ fut moins solennel que l'arrivée, seuls M. et M^{me} Sekhem avaient conservé leur aspect figé.

— Au revoir! A bientôt! criaient les jeunes filles, pendant que les voitures s'éloignaient.

M^{me} de Bois-Chesnaye se laissa choir dans un fauteuil :

— Quelle séance! Je suis morte, littéralement! Baldine, veux-tu sonner Luisa pour avoir mon flacon de sels? Et puis, fais ouvrir toutes les fenêtres, tu ne sens pas cet odeur de musc? Ils nous ont invités à goûter, mais vous irez seuls; ils sont trop ennuyeux! Ce serait au-dessus de mes forces!

— Eh bien! maman, reprit Guy, les parents sont peut-être ennuyeux, mais je vous assure que les filles sont très gentilles! N'est-ce pas, Gisèle?

— Oui, répondit celle-ci, mais bien mal élevées! Bérénice m'a demandé si mon collier était en or et s'il coûtait cher! Et quel drôle de regard elles ont toutes!

— Oui, surtout la mère; on a envie de la prévenir qu'il est passé!

— Qui? dit Gisèle.

— Le train, répondit Guy en éclatant de rire.

— Mais, remarqua Baldine, l'oncle Adhémaume a trouvé moyen de s'éclipser et papa aussi.

Quelques minutes après, elle était seule avec sa mère et vint s'asseoir à ses côtés.

— Maman, je voulais vous demander si je pouvais écrire à Lola et à sa tante Inès pour les inviter à passer quelque temps avec nous, comme l'année dernière?

— Mais oui, invite-les. Lola est charmante et si agréable à regarder! Ce n'est pas comme sa tante! On ne peut pas dire qu'elle soit positivement laide, mais elle a quelque chose d'étrange dans la physionomie. Je suis comme ton oncle, elle me fait un effet réfrigérant, on s'attend toujours à ce qu'elle vous jette un sort!

— En tout cas, elle n'est pas gênante, on ne la voit qu'aux heures des repas. Alors, maman, je vais écrire?

— Mais oui, répondit M^{me} de Bois-Chesnaye en se levant. Je vais un peu me reposer, ajouta-t-elle, je suis exténuée!

* * *

Le lendemain, dans la matinée, Baldine sortait de la petite chapelle, après avoir orné l'autel de fleurs fraîches. Chaque dimanche, l'abbé Bertrand venait y dire la messe de bonne heure, à laquelle assistaient les fermiers, leurs domestiques et ceux du château. Baldine et son père n'y manquaient jamais. Ce dernier, moins par piété que pour garder la tradition, dont il avait grand respect; il donnait l'exemple à ses gens, comme autrefois les seigneurs à leurs vassaux.

Baldine, en se dirigeant vers le château, aperçut Gisèle et Guy qui rentraient par une petite allée détournée; elle alla au-devant d'eux:

— D'où venez-vous donc, avec ces allures de conspirateurs?

Gisèle rougit légèrement:

— Mais non, je t'assure, nous n'avons aucun mauvais dessein!

Et, reprenant son assurance:

— Nous venons du Fresne, tout simplement.

— Comment, tu ne m'as pas attendue?

— Oh! c'était tout à fait par hasard! Nous avons rencontré Alain qui nous a emmenés visiter son domaine; c'est immense et les récoltes sont splendides! Mais je te laisse pour aller changer de chaussures, j'ai des pieds de laboureur!

Et, après avoir échangé un rapide coup d'œil avec son compagnon, elle disparut par la poterne qui donnait accès dans la cour du château.

Baldine semblait mécontente.

— Je trouve cette visite très déplacée, dit-elle. Pourquoi étiez-vous allés de ce côté et où avez-vous rencontré Alain? Il ne sort jamais de chez lui dans la matinée!

Guy avait un air embarrassé qui frappa sa sœur:

— Voyons, dis-moi la vérité. Tu sais combien

je déteste les cachotteries. Tu ne m'y as pas habituée!

Elle avait posé doucement la main sur l'épaule du jeune homme. Celui-ci releva la tête.

— Tu as raison, dit-il d'un ton résolu ; je ne sais pas pourquoi j'ai suivi Gisèle ; elle voulait probablement que je lui serve de chaperon ! Et puis, elle ment avec un aplomb ! Elle ne t'a pas dit que, depuis plusieurs jours, nous sortons par la poterne et la petite allée pour aller retrouver Alain, à qui elle donne rendez-vous près de la fontaine de Baranton. Alain, qui d'habitude est si sauvage, s'y trouve toujours le premier ; il change de couleur comme un caméléon quand il nous voit arriver. Ah ! je te réponds qu'il est en train de s'emballer à fond ! Elle le retourne sur le gril, il fait des yeux blancs, enfin, il est tout à fait ridicule !

Baldine avait froncé les sourcils :

— Tu as eu grand tort de ne pas me prévenir plus tôt et surtout d'accompagner Gisèle. Seule, elle n'aurait peut-être pas osé aller jusque-là. Je te prie de t'arranger pour ne plus la suivre, tu m'entends ?

— Oui, Dine, je te le promets, répondit Guy d'un air penaud ; mais ne lui dis pas que je t'ai tout raconté, elle serait furieuse après moi !

— Ne crains rien. Allons, va travailler, cela vaudra infiniment mieux. Tu devrais demander à l'abbé Bertrand une répétition tous les matins ; tu auras ainsi un prétexte tout trouvé pour ne pas continuer tes promenades ; du reste, j'y veillerai maintenant.

— Oui, j'aime mieux ça !

Et s'approchant de sa sœur :

— Pardonne-moi, Dine, veux-tu ?

Et comme elle hésitait :

— Oh ! si, embrasse-moi, je t'en prie !

Elle lui prit la tête entre ses mains et le regarda bien dans les yeux :

— Mon petit, tu n'es plus un enfant maintenant, sois un honnête homme, même dans les plus pe-

tites choses, si tu veux l'être dans les circonstances graves de la vie.

— Oui, Dine — il hésita un peu... — je te l'avais déjà promis!

— C'est très bien de reconnaître ses torts. Il faut t'attendre à buter encore bien souvent sur les pierres du chemin, mais, le principal, c'est de se relever et de repartir avec courage, comme tu le fais aujourd'hui. Allons, embrasse-moi.

Gisèle avait repris son aplomb, et ce fut sans embarras qu'elle soutint le regard de son amie. Le déjeuner fut assez morne; M^{me} de Bois-Chesnaye, exténuée, avait demandé à être servie dans son boudoir, et l'oncle Adhéaume était parti de bonne heure, à cinquante kilomètres, chez les Montmeyran, dont il avait fait la connaissance en voyage.

Lorsqu'il revint, il trouva tout le monde réuni autour de la table du thé, y compris M^{me} de Bois-Chesnaye. Pierre et Alain étaient arrivés un peu avant lui, et Baldine avait aussitôt remarqué un changement complet dans la physionomie de ce dernier. Lui, qui d'habitude causait avec elle sans embarras, lui avait à peine adressé la parole. Elle n'avait pas ajouté une foi entière aux propos de son frère, mais, à présent, elle se rendait compte que le mal était plus grave qu'elle ne l'avait cru d'abord. Gisèle, se sentant observée, ne faisait aucune attention à lui et semblait très absorbée dans la contemplation d'une revue illustrée.

— Je parie que vous ne devinerez jamais qui j'ai rencontré chez les Montmeyran, dit Adhéaume en se versant une seconde tasse de thé. J'ai une soif terrible, expliqua-t-il, on nous a servi un homard à l'américaine, merveilleux mais épicé en diable! Je boirais la mer et ses poissons!

Voyant que personne ne répondait à sa question, il réitéra :

— Voyons, essayez, au moins!... Non?... Eh bien! je vais vous le dire!... J'ai vu... M. Dupont!

— Quel Dupont? demanda Gisèle, celui des hauts fourneaux?

— Oui, lui-même. Vous le connaissez ?

— Je ne l'ai jamais vu, mais papa en parle tout le temps, avec le respect dû à ses millions.

— Eh bien ! c'est un brave homme. Il n'a pas eu l'air de m'en vouloir une miette !

M^{me} de Bois-Chesnaye venait de renverser sa tasse à propos ; Baldine poussa le coude de son parrain.

— Et de quoi pouvait-il vous en vouloir ? interrogea Gisèle.

— Oh ! d'une mauvaise plaisanterie que je lui avais faite. Il a un très bon caractère !

Et se tournant vers sa belle-sœur :

— Il m'a demandé s'il ne serait pas indiscret en accompagnant ses amis Montmeyran qui ont très envie de faire votre connaissance, ma chère Amélia.

M^{me} de Bois-Chesnaye eut un moment d'hésitation :

— Au fait, pourquoi pas ?

Baldine, étonnée, se pencha vers sa mère :

— Mais, maman...

Celle-ci lui coupa la parole :

— Puisque personne n'a été au courant de sa démarche et que ton refus ne le gêne pas, qu'est-ce que ça peut te faire ?

Gisèle n'avait prêté aucune attention à ce colloque. Elle s'était enfin rapprochée d'Alain, soudain déridé et dont les yeux exprimaient une admiration non déguisée.

Baldine fit signe à Pierre de la rejoindre sur la terrasse :

— Maman a reçu ce matin la réponse de M^{lles} de Yrrabal. Elles viendront à la fin du mois, mais pour deux semaines seulement.

Pierre avait fermé les yeux et s'était appuyé à la balustrade. Il les rouvrit, et une expression de joie intense se répandit sur ses traits :

— Ah ! Dine ! Alors ?...

— Alors, reprit-elle en souriant, tu vois que tu avais tort de te tourmenter, puisque la tante Inès

consent à amener Lola et qu'elle ne doit pas ignorer que tu es ici.

Et, se rapprochant de Pierre, elle demanda :

— Tu n'as rien remarqué de particulier du côté d'Alain ?

— Si, et je voulais t'en parler. Il a toujours l'air d'être dans la lune ; lui qui ne bougeait pas de son bureau dans la matinée, il part de bonne heure pour une destination inconnue et ne rentre qu'à l'heure du déjeuner. Est-ce que tu ne crois pas que...

Baldine l'interrompit :

— Regarde, dit-elle en se reculant un peu pour lui permettre de voir dans le salon.

— Je m'en doutais, murmura-t-il.

Alain et Gisèle étaient demeurés seuls. Elle, appuyée contre le chambranle de la haute cheminée, lui, près d'elle, si près que sa poitrine touchait l'épaule de la jeune fille ; elle souriait aux paroles qu'il lui murmurait, d'un air passionné et suppliant.

— Viens, veux-tu, dit vivement Baldine, descendons au jardin pour qu'ils ne s'aperçoivent pas que nous les avons vus.

Ils se mirent à marcher de long en large dans le parterre.

— Si j'avais pu prévoir cela ! reprit Baldine. Je l'avais amenée ici pour la mettre à l'abri de tous ses flirts malsains, et voilà qu'Alain se met de la partie. Jamais je n'aurais cru ça de lui !

— Je crains que pour lui ce ne soit pas du flirt, mais une vraie passion dont il va souffrir ; car, du côté de Gisèle, je suis bien tranquille !

— Oh ! Pierre, peut-être l'aime-t-elle aussi !

— Tant pis ! Cela ferait deux malheureux au lieu d'un ; même très amoureux, ils ne pourront jamais s'entendre ou, du moins, cela ne durerait guère.

— Je parlerai à Gisèle, dit résolument Baldine.

— Oui, tu feras bien, et le plus tôt sera le mieux.

Les deux jeunes gens descendaient les marches du perron.

— Eh bien ! cria Gisèle, c'est comme ça que vous nous lâchez !

— Je crois plutôt que c'est le contraire, répliqua Baldine assez vivement.

— Nous rentrons ? demanda Pierre à Alain.

Celui-ci, encore tout ému de l'entretien qu'il venait d'avoir, ne paraissait pas avoir entendu.

— Allons, mon vieux, quand tu voudras !

Et, prenant son ami par le bras, il l'entraîna.

Gisèle avait fait mine de s'éloigner de son côté, mais Baldine la rappela :

— Viens donc t'asseoir une minute, veux-tu, j'ai besoin de te parler.

— Oh ! oh ! fit-elle avec un rire forcé, tu m'impressionnes ! Est-ce que c'est grave ?

— Ça dépend !

Et après un silence :

— Est-ce que tu aimes Alain ?

— Ah ! mais non ! s'exclama-t-elle. En voilà une idée !

— Alors, pourquoi le troubles-tu comme tu le fais ? Je t'ai déjà dit, il n'y a pas très longtemps, que tu avais tort de jouer ainsi avec le feu !

— Mais tu prends tout au tragique, ma pauvre Dine ! Il ne s'agit que d'un petit flirt de rien du tout !

— Tu ne connais pas le caractère d'Alain ! C'est un garçon qui n'a jamais aimé encore. Son cœur tout neuf ne sait pas ce que c'est qu'un petit flirt de rien du tout ! Il s'est laissé prendre au mirage de l'amour que tu évoques devant lui ; je t'en prie, cesse ce jeu cruel qui finirait très mal, j'en suis persuadée.

Et comme Gisèle se taisait :

— J'espère que tu n'es pas allée trop loin avec lui et qu'il est encore temps de le détromper peu à peu ?

— C'est très ennuyeux, tout ce que tu me dis là, répondit enfin Gisèle. Est-ce que je pouvais penser qu'il prendrait feu comme une allumette

chimique ! Et, d'abord, poursuivit-elle, il n'a pas assez de fortune pour que je puisse prendre tout cela au sérieux. Mais je crains maintenant que, si je l'envoie promener, il ne fasse quelque bêtise !... Je ne voudrais pas avoir d'ennuis, tu comprends ?

Baldine la regardait avec une sincère pitié :

— Ma pauvre Gisèle ! Vois où ta légèreté t'a conduite ! Pourquoi t'es-tu cachée de moi ? Je t'aurais défendue contre toi-même !

— Oui ; mais, à présent, que vais-je faire ?

— Promets-moi de ne pas chercher à voir Alain à mon insu, et je vais essayer de lui parler.

— Qu'est-ce que tu vas lui dire ? demanda Gisèle d'un air effrayé.

— Je ne lui dirai pas certainement tout ce que je pense, mais, sois tranquille, je ne te chargerai que le strict nécessaire ; tu perdras quelques rayons de ton auréole, mais tant pis pour toi, ce sera ta punition.

— Oh ! ça m'est égal, pourvu que j'en sois débarrassée ! Merci, ma petite Dine.

Elle embrassa son amie qui se laissa faire sans enthousiasme, et elle partit en chantonnant, avec un air de soulagement qu'elle ne cherchait même pas à dissimuler.

Baldine resta songeuse un long moment ; elle sentait une tristesse l'envahir en constatant l'inconscience et la sécheresse de cœur de Gisèle. Elle était effrayée de découvrir petit à petit en elle les défauts qui lui faisaient le plus horreur : le mensonge, le manque de délicatesse et de droiture dans les sentiments. Jusqu'ici, elle avait cru à une légèreté superficielle qu'elle s'était flattée de pouvoir améliorer, mais les paroles de son parrain lui revenaient en mémoire : « Prends garde, c'est une petite rosse ! » Non, non, elle ne le croyait pas ; la circonstance présente allait certainement lui servir de leçon et la faire réfléchir.

— Dine ! Dine ! Où es-tu ? criait son frère. Voilà M. le curé qui arrive !

Elle quitta l'abri du petit rond-point au moment où l'abbé Bertrand sautait de sa bicyclette.

— Eh bien! Baldine, lança-t-il de sa voix sonore, vous m'oubliez complètement! Je ne vous vois plus, ni les uns ni les autres, pas même à la messe!

— Oh! Monsieur le curé, vous me voyez au moins deux fois par semaine à la petite chapelle! Mais vous savez bien que je suis trop occupée en ce moment pour aller à la paroisse!

— Mais oui, mais oui, mon enfant; ce que j'en disais, c'était pour vous taquiner, vous savez que j'aime ça! Seulement, vous comprendrez sans peine que ça ne me fait pas plaisir de voir votre banc vide pendant que l'autre est plein! Oui, reprit-il en s'animant, figurez-vous que ces oiseaux-là viennent à la grand'messe! La première fois que je les ai vus, au moment de l'*Asperges me*, j'ai failli lâcher mon goupillon et le leur envoyer à la tête sans le vouloir.

Baldine et Guy riaient de tout leur cœur.

— Ah! ça vous amuse? Eh bien! pas moi!

— Mon Dieu, dit Baldine, c'est aujourd'hui que nous devons goûter chez eux! Sans vous, Monsieur le curé, je l'aurais oublié. Guy, veux-tu dire au garage que nous partirons dans une demi-heure? et fais prévenir Gisèle.

— J'étais venu, reprit l'abbé Bertrand, pour savoir si vous pensez à la kermesse?

— Mais oui. Et vous accepterez bien que j'en parle aux Sekhem. Je suis sûre que toutes ces jeunes filles ne demanderont pas mieux que de m'aider.

Et, sans laisser au prêtre le temps de répondre :

— Vous ne pouvez pas refuser leur argent pour vos pauvres, voyons, je vous assure qu'ils sont pleins de bonne volonté. Ce n'est pas de leur faute s'ils sont nés dans cette religion-là. Et puis Lola arrive à la fin de la semaine.

— A la bonne heure! En voilà une qui me plaît, c'est un ange du bon Dieu, comme diraient mes paroissiens. Est-ce que sa tante vient aussi?

— Mais oui, vous savez qu'elle ne la quitte jamais.

— Tant pis ! Elle a une tête qui ne me revient pas !

— Décidément, fit Baldine en riant, cette pauvre tante Inès n'a pas la « cote », comme dirait parrain. Et, au fond, elle est sûrement très bonne personne, quoique peu communicative.

— Et Pierre ? demanda soudainement l'abbé au moment de reprendre sa bicyclette.

— Eh bien ! j'espère que tout ira au gré de ses désirs et qu'il sera heureux. Il le mérite tant !

— Oui ;... mais, voyez-vous, pour le bon Dieu, ça n'est pas une raison ; il en a d'autres que nous ne connaissons pas !

— Je sais, Monsieur le curé ; mais priez pour lui, priez pour elle !

— Bien sûr ! Et je prie aussi pour vous. Si les mérites étaient toujours récompensés ici-bas, vous y auriez bien droit !

— Vous allez me donner de l'orgueil, dit Baldine en rougissant.

— Non, non ; avec vous, pas de danger ! Allons, au revoir !

L'auto attendait au bas du perron. Baldine, Giséle et Guy s'apprêtaient à y monter, lorsqu'ils virent M. de Bois-Chesnaye qui descendait en hâte et leur faisait signe de l'attendre.

— Comment, papa, vous venez avec nous ? dit Baldine, étonnée.

— Oui. J'ai pensé que ce M. Sekhem pourrait me donner de précieux renseignements sur quelques inscriptions que je ne suis pas encore arrivé à déchiffrer. Il y a des Egyptiens très érudits.

Ils connaissaient tous le domaine de la Plaine, mais ils poussèrent en même temps une exclamation lorsque l'auto enfila la grande avenue :

— Mon Dieu, que c'est laid !

Ce n'était pas, à proprement parler, un château, mais une énorme villa ornée de quelques clochetons prétentieux et dont les pierres, avec le temps, avaient acquis une teinte grisaille qui donnait à cette construction un certain cachet vieillot.

Les nouveaux propriétaires n'avaient rien trouvé de mieux que de faire tout badigeonner en blanc ! Un blanc cru, inexorable, qui rappelait les marabouts d'Algérie et resplendissait au soleil comme la neige sur une montagne.

La famille, au grand complet, attendait ses invités, et le cérémonial recommença en l'honneur de M. de Bois-Chesnaye, qui appréciait en connaisseur la diversité de ces noms aux consonances bizarres, mais harmonieuses.

Aussitôt les présentations finies, M^{me} Sekhem disparut, et la bande joyeuse envahit la salle à manger, en abandonnant sans façon M. de Bois-Chesnaye assis en face de M. Sekhem et parti à sa suite au pays des Pharaons.

Le mobilier répondait en tout point à l'extérieur de la maison. C'était une cacophonie de teintes criardes, un assemblage de bibelots hétéroclites : des colonnes, des aiguières, des vases dorés d'où jaillissaient des plantes artificielles. Des peintures ultra-modernes voisinaient avec des pastels genre Latour.

Les perles de couleur ornaient à profusion les abat-jour et les petits rideaux de vitrage, tandis que les lustres et les appliques avaient l'air de pleurer toutes leurs larmes de cristal à la vue de tant d'horreurs assemblées.

Le goûter était somptueusement servi ; l'argenterie resplendissait au milieu des compotiers de porcelaine garnis d'une quantité de pâtisseries, de formes et de couleurs bizarres. Quelques grands gâteaux étaient à l'unisson des tentures et présentaient, en étages, des teintes variées. Devant l'air étonné de ses invités, Olga crut devoir les rassurer :

— Vous pouvez manger, vous savez, c'est très bon ; c'est nous qui avons tout fait. Ce sont des gelées colorées.

— Nous avons tout fait, reprirent les autres sœurs en sourdine.

— Vous savez faire la cuisine ! s'exclama Gisèle.

— Mais oui. C'est une idée de maman qui veut

que chacune de nous la fasse à son tour, un jour par semaine. Bérénice et Mâli adorent ça. Moi, je déteste! J'aimerais mieux manger des pommes de terre bouillies toute l'année plutôt que de faire la cuisine! Aussi, quand je serai mariée... — elle s'interrompit... — Ah! il faut boire à ma santé, parce que je suis fiancée.

— Tous nos compliments, dit Baldine. Et c'est pour bientôt, votre mariage?

— Quand nous rentrerons au Caire, en octobre.

— D'ici là, votre fiancé viendra-t-il vous voir?

— Mais non! Pour quoi faire? Il me verra là-bas.

— Il y a longtemps que vous vous connaissez, peut-être? interrogea Gisèle.

— Je l'ai vu une fois avant notre départ, et de loin seulement. Parce que, chez nous, on ne reçoit jamais de jeunes gens.

— Mais, alors, vous ne dansez jamais? dit encore Gisèle.

— Mais si. Nous avons beaucoup de soirées, de réunions, mais rien que des jeunes filles; nous dansons entre nous et nous nous amusons beaucoup!

— Dis donc, Gisèle, lui dit Guy tout bas, c'est ça qui ne ferait pas ton affaire!

Très intéressée, elle dédaigna de répondre et demanda :

— Dans ces conditions-là, ce doit être très difficile de trouver un mari?

— C'est très facile! Quand on est riche, dans notre pays, on est toujours sûre de se marier. Nous n'avons qu'à attendre. Après moi, ce sera Nephtys, puis Marguerite, et puis Bérénice, et ainsi de suite.

Toutes les sœurs écoutaient respectueusement les paroles de leur aînée et inclinaient la tête en signe d'approbation.

— Vous comprenez, continua Olga, que, lorsque nos parents nous font voir un jeune homme, ils ont pris tous les renseignements sur la fortune et la famille. Nous avons le droit de dire non, s'il

ne nous plaît pas, mais, si nous acceptons, nous sommes fiancés sur-le-champ.

— Alors, je pense qu'à ce moment-là, dit Gisèle, vous pouvez voir votre fiancé et causer avec lui ?

— Oui ; mais toute la famille assiste à nos entretiens. Nous n'avons jamais une minute d'intimité.

— C'est effrayant ! interrompit Baldine. Vous vous mariez comme cela, sans vous connaître ?

— On se connaît après.

— Mais si vos caractères ne s'accordent pas, si vos goûts diffèrent, si vous ne vous entendez pas, enfin ?

— Mais pourquoi ne s'entendrait-on pas ? Du reste, nous n'avons plus le droit de nous plaindre ! Nous avons choisi, comme on dit là-bas, un mari « confortable », qui est riche, qui possède une belle maison, de nombreux serviteurs, et qui nous donne de beaux bijoux et de belles robes. Que pouvons-nous demander de plus ?

— Mais, dit Baldine, de plus en plus étonnée, vous ne parlez pas de l'amour ! Est-ce qu'il n'existe pas, dans votre pays ?

— L'amour ! s'écria Olga, mais nous n'en voulons pas !

Et elle regardait ses sœurs, comme pour les prendre à témoin ; les cinq têtes eurent ensemble un mouvement de dénégation. La petite Loïca avait quitté sa place pour venir se blottir près de Baldine.

— Non, non ! reprenait Olga avec feu. Il y en a toujours un qui souffre, dans ces histoires-là ! Nous ne voulons pas souffrir !

— Non ! non ! répétèrent les sœurs avec la même énergie.

— Mais, dit Gisèle en riant, il ne vous est jamais arrivé jusqu'ici de rencontrer un jeune homme qui vous plaise ? Celui que vous auriez aimé ?

— Si ! Si ! Un blond aux yeux bleus !

Et les grands yeux noirs brillent dans un sourire.

— Alors ?...

— Mais l'amour et le mariage sont deux choses bien différentes. Le mariage c'est une affaire et l'amour en est une autre! Nous ne donnons notre cœur que bien rarement!

— Tu entends, Baldine, reprit Gisèle, ceci rentre dans tes idées!

— Oui, mais le reste...

— Evidemment, vous devez nous juger un peu sévèrement, mais nous sommes élevées dans ces idées-là, et nous trouvons cela tout naturel.

M. de Bois-Chesnaye réapparaissait, un gros bouquin sous chaque bras.

— Et la kermesse, s'écria Guy, en n'en a pas parlé!

— Une kermesse! crièrent en chœur les jeunes filles, c'est si amusant! Nous en avons aussi, là-bas!

— Alors, dit Baldine, je peux compter sur vous?

— Mais oui, mais oui! Bérénice et Mâli feront des gâteaux; moi, je vendrai des colliers! J'en ai rapporté beaucoup de Terre-Sainte, où nous sommes allées l'année dernière. J'ai aussi des cierges de Bethléem. Et Nephtys dira la bonne aventure: elle sait très bien tirer les cartes!

Baldine pensait à l'abbé Bertrand. Qu'allait-il dire de cet assemblage irrespectueux de profane et de sacré! Elle se promettait de supprimer la bonne aventure ou, tout au moins, de ne pas la faire voisiner avec les cierges de Bethléem.

— Comment dites-vous ça? demandait Guy à la petite Loïca qui le tenait par la main.

— *Salam alekoum nechouf wecho com beheur!* répétait l'enfant de sa voix musicale.

— Jamais je ne me souviendrai de ça! C'est trop difficile. Loïca, vous me donnerez encore une leçon la prochaine fois, n'est-ce pas?

L'auto attendait non loin du grand étang qui se trouvait au bas de la propriété, formé par un petit cours d'eau qui descendait en cascade sur des rochers en miniature. On entendait une sorte de mélodie étrange, sur trois notes trainantes et monotones.

— Qu'est-ce que cela? demanda M. de Bois-Chesnaye.

— C'est le chant du chadouf, répondit M. Sekhem; j'ai voulu me donner une impression de mon pays. Voulez-vous voir?

Ils arrivèrent au bord de l'eau et aperçurent un homme au torse nu qui, d'un geste lent et régulier, puisait de l'eau à l'aide d'un appareil bizarre, composé d'une antenne appuyée en bascule sur une traverse qui portait à sa pointe un seau en cuir; au milieu du feuillage et au son de ce chant original, on était transporté vraiment très loin de la Bretagne.

— C'est la seule chose intéressante que nous ayons vue aujourd'hui, remarqua Baldine quand ils furent remontés en voiture.

— Et toutes les histoires d'Olga, tu ne trouves pas ça renversant? demanda Gisèle.

— C'est triste! Elles se privent de bien des joies!

— Peut-être; mais, au moins, elles n'ont pas de désillusions.

* * *

En rentrant à Bois-Chesnaye, Baldine avait eu l'idée d'aller jusqu'au Fresne, mais il était déjà trop tard. « J'irai demain matin », se dit-elle, et déjà, dans sa pensée, se pressaient les arguments dont elle comptait se servir pour persuader Alain que Gisèle n'était pas du tout la femme qu'il lui fallait. Celle-ci était montée s'habiller pour le dîner.

— Dine, lui dit son parrain, comme elle traversait le fumoir pour se rendre dans sa chambre, les Montmeyran ont téléphoné qu'ils viendraient demain avec M. Dupont.

— Dis donc, parrain, tu ne trouves pas que ce monsieur manque de tact?

— Si, tout à fait! Mais il n'a pas l'air de s'en douter, c'en est même amusant! Et puis, ta mère a raison, ce n'est que lui qui pourrait être gêné, et comme personne ne sait rien...

— J'ai eu peur quand Gisèle t'a interrogé sur lui...

— Tu pouvais être tranquille, je n'aurais rien dit, et encore moins devant elle ; c'est une curieuse, une bavarde et, je te le répète, une petite rosse !

Baldine n'osait plus prendre sa défense. Adhémaume continua :

— Elle a déjà commencé à aguicher Alain. Ce benêt-là est capable de s'y laisser prendre !

— Ah ! tu l'as remarqué ?

— Il faudrait être aveugle pour ne pas avoir vu son manège ! Tâche donc de remettre les choses au point.

— C'est fait, parrain, du côté de Gisèle, mais il me reste Alain. Je suis un peu embarrassée pour lui parler de ça !

— Oui, je comprends, mais tu le feras avec ton cœur, et il acceptera, venant de toi ; tandis que, si je m'en mêle, cela prendrait trop d'importance.

— Oui, il vaut mieux que ce soit moi. Je trouverai bien ce qu'il faudra dire le moment venu. Je voudrais tant qu'il ne soit pas malheureux !

— Ma petite Dine — son parrain l'attirait vers lui, — tu passes ton temps à t'occuper du bonheur des autres, je voudrais bien que tu penses un jour au tien !

— Tu verras, parrain, tout s'arrangera très bien, le Bon Dieu s'en occupe pour moi !

Le lendemain, de bonne heure, Baldine partit à cheval pour le Fresne. Lola et sa tante arrivaient le soir même, et elle prenait le prétexte d'en avertir Pierre. Elle rencontra les deux jeunes gens qui rentraient à pied de la tournée matinale qu'ils faisaient, depuis peu, chaque jour. Pierre avait trouvé ce moyen de ne pas abandonner son ami qui, depuis quelque temps, semblait d'une humeur encore plus taciturne. Il l'avait vu rentrer un jour si sombre et si abattu qu'il avait conclu que Gisèle ne s'était pas trouvée au rendez-vous habituel.

— Je venais te dire, Pierre, que M^{lles} Yrrabal arrivent ce soir.

— Comme tu es bonne, Dine, de t'être dérangée pour moi!

Il lui avait pris affectueusement la main ; elle serra la sienne et la retint un court instant, en lançant du côté d'Alain un regard significatif. Celui-ci semblait à cent lieues de là, absorbé dans ses pensées. Pierre hocha la tête.

— Je vous laisse un instant, dit-il tout haut ; je vais changer de veston et je reviens.

Baldine avait accompagné le jeune homme jusqu'à la porte et revint vivement vers le bureau sur lequel Alain était accoudé ; elle lui posa amicalement la main sur l'épaule :

— Qu'est-ce que tu as ?

Il la regarda, comme s'il n'avait pas entendu sa question ; elle répéta :

— Oui, voyons, qu'est-ce que tu as ? Voilà plus d'une semaine que tu n'accompagnes plus Pierre à Bois-Chesnaye, et aujourd'hui tu n'as pas dit un mot depuis mon arrivée.

Il s'était ressaisi et répondit d'un air indifférent :

— Mais je n'ai rien ! Si je ne suis pas allé vous voir ces jours derniers, c'est que je suis très occupé par les travaux de la ferme.

— Alain, regarde-moi ! Es-tu sûr que ce sont les travaux de la ferme qui t'absorbent à ce point ?

— C'est la raison que je te donne ! Libre à toi de ne pas y croire.

— Mon pauvre ami ! Pour me parler de cette façon, tu dois être bien malheureux !

Et, comme il se taisait, elle continua :

— Tu m'as si souvent appelée sœurlette ! et tu sais bien que j'ai pour toi la même affection que si je l'étais vraiment ! Ce n'est pas une vaine curiosité qui me fait t'interroger... Tu ne veux rien me dire ?

Il avait caché son visage dans ses mains. Baldine en écarta doucement les doigts et vit qu'il pleurait. Elle s'assit près de lui et le laissa quelques instants donner libre cours à son chagrin.

« Pauvre garçon, pensait-elle, comme il l'aime ! »

Elle hésitait maintenant à parler ; ce qu'elle allait lui dire était si cruel ! Pourtant il le fallait, pour l'empêcher de souffrir davantage, plus tard !

— Alain, dit-elle résolument, tu te désolés parce que Gisèle n'est pas venue depuis plusieurs jours à la fontaine de Baranton.

Il tressaillit violemment :

— Qui te l'a dit ?

— Elle m'a tout raconté.

— Ah ! Je comprends, reprit-il vivement, c'est toi qui l'as empêchée de venir !

Et, comme Baldine restait muette, il continua avec emportement :

— Tu as dû lui étaler tes belles théories : « Il ne faut pas donner son cœur » et autres balivernes. Ça t'est facile à dire, tu n'en as pas, de cœur ! Tu planes au-dessus de toutes ces misères-là, n'est-ce pas ?

— Alain, je t'en prie...

— Non, laisse-moi parler ! Si tu ne crois pas à l'amour, n'en dégoûte pas les autres ! J'aime Gisèle, Gisèle m'aime, et tu n'as pas le droit de te mettre entre nous. J'étais bien bête de douter d'elle et de me désoler ! Tu viens de me rendre un grand service, voilà tout !

Baldine avait les yeux pleins de larmes :

— Alain, Gisèle ne t'aime pas !

— Vraiment ! Qu'elle vienne me le dire elle-même, alors je le croirai !

Et, comme Baldine se dirigeait vers la porte, il l'arrêta :

— Ne t'en va pas comme ça, dit-il, un peu honteux devant la pauvre figure tourmentée et les yeux rougis de la jeune fille. Je me suis emporté comme une brute ; pardonne-moi, Dine ?

Elle le regarda tristement :

— Je ne t'en veux pas, mais tu comprendras un jour pourquoi j'étais venue !

Elle s'enfuit en courant vers la porte du parc ; elle essuya ses yeux avant d'arriver près de l'homme d'écurie qui l'aida à se mettre en selle.

Elle laissa son cheval au pas et prit un sentier détourné afin de ne rencontrer personne, et, sans contrainte, elle se laissa aller à son découragement. Comme Alain avait été méchant et cruel! Quel aveuglement et quelle injustice! Oh! si, elle avait un cœur, qui saignait au contact de toutes ces misères morales. Elle le sentait battre dans sa poitrine à coups redoublés, comme pour se libérer de sa prison de chair. Il demandait la liberté, pauvre cœur aveugle! Où irait-il si elle le laissait s'envoler? Il tomberait dans quelques mains brutales qui l'abandonneraient, sanglant et meurtri! Elle aimait mieux qu'il fût méconnu ou ignoré des méchants et des égoïstes, et, comme lorsqu'elle était enfant, elle mit une main sur sa poitrine pour le défendre.

En regagnant sa chambre, elle rencontra Gisèle qui attendait son retour avec une certaine impatience; elle avait réfléchi à tout ce que lui avait dit Baldine et souhaitait de voir finir au plus tôt cette aventure, dans laquelle elle avait eu la bêtise de s'engager et qui prenait des proportions très capables de la gêner dans ses nouveaux projets. En entendant parler de M. Dupont, dont son père vantait sans cesse l'immense fortune, elle avait immédiatement pensé à tourner de ce côté ses batteries, et elle ne voulait pas laisser échapper la chance inespérée que lui apportait la présence de celui-ci aux environs et surtout sa visite à Bois-Chesnaye.

Aussi interrogea-t-elle Baldine avec un peu d'anxiété, qui s'accentua lorsqu'elle aperçut sur le visage de la jeune fille la trace des larmes récentes.

— Eh bien! Que t'a-t-il dit? Pourquoi as-tu pleuré?

Les larmes montèrent de nouveau aux yeux de la pauvre petite :

— Oh! Gisèle, comme tu es coupable de t'être conduite ainsi! Le pauvre garçon a confiance en toi, il t'aime vraiment et profondément!

— Tu lui as dit que je ne l'aimais pas?

— Oui ! Mais il n'a pas voulu me croire ! Il m'a dit des choses très dures.

— C'est un goujat !

— Non, c'est un homme qui souffre ! Pour qu'il arrive à croire que tu ne l'aimes pas, il veut l'entendre de ta propre bouche.

— Ah ! il commence à m'ennuyer ! Je t'assure que s'il ne faut que ça, je suis très capable de le lui dire !

— Prends garde, Gisèle !

— Ne crains rien, va ! Je trouverai bien le moyen de le détromper...

Et prenant son amie par la taille :

— Ne te fais pas de bile, j'en sortirai bien toute seule !

La cloche du déjeuner sonnait à toute volée.

— Allons, reprit-elle, va te baigner les yeux et descends avec le sourire. Dans tout ça, il n'y a pas de quoi fouetter un chat !

Baldine fit tous ses efforts pour paraître avec le sourire, mais c'était un pauvre sourire bien pâle qui ne parvenait pas à éclairer la tristesse de son regard. L'oncle Adhéaume ne s'y trompa pas.

— Qu'est-ce que tu as ? gronda-t-il tout bas.

— Ce n'est rien, parrain, fit-elle doucement. Je suis un peu lasse de ma promenade de ce matin, mais ça va passer.

Il la regardait d'un air incrédule.

— C'est bien aujourd'hui la visite des Montmeyran ? demanda M^{me} de Bois-Chesnaye.

— Oui, répondit son beau-frère qui se pencha vers Baldine. Si ça t'ennuie, mon petit, lui dit-il affectueusement, tu peux prendre ma *Citron* et aller faire un tour avec Guy.

— Je te remercie, parrain, mais maman ne serait pas contente. Qu'est-ce que tu veux, Guy ?

Celui-ci s'était approché d'elle :

— Je voudrais te dire quelque chose.

Il entraînait sa sœur vers la tourelle. Arrivés dans la chambre de Baldine, il tira une lettre de sa poche et la lui tendit :

— Tiens ! J'ai reçu ça ce matin pendant ton absence. Je suis très ennuyé ! Qu'est-ce que je dois faire ?

Hébert, le frère de Gisèle, écrivait qu'il était en panne à Monte-Carlo, retour d'Italie ; la chance au jeu l'avait quitté, et il se trouvait à l'hôtel, sans pouvoir payer sa note ni prendre son billet pour rentrer à Paris. Il demandait à Guy de n'en pas parler à Gisèle, mais de le tirer d'embarras en lui envoyant un billet de mille francs qu'il s'engageait à lui rendre au plus tôt.

Baldine regardait son frère :

— Tu savais qu'il était à Monte-Carlo ?

— Non, Dine ! répondit-il franchement.

— Lui as-tu déjà prêté de l'argent ?

— Non, dit-il encore. Je t'en donne ma parole !

— Je te crois, mon petit. Nous ne pouvons pas le laisser condamner pour escroquerie, ce qui ne manquerait pas de se produire. Sa pauvre maman, si elle était encore là, en mourrait de chagrin ! Je veux le faire en mémoire d'elle ! Tu lui enverras la somme qu'il te demande, mais je serais contente que tu ne le voies plus quand nous retournerons à Paris.

— Je n'en aurai pas le temps, parce que j'ai l'intention de travailler pour de bon, cette fois-ci, je ne veux plus être recalé ! Et puis, je ne me fais pas d'illusions sur mon compte, j'aurais trop peur de me laisser entraîner par lui !

— C'est le commencement de la sagesse, fit Baldine en l'embrassant.

Un valet de chambre frappait à la porte :

— C'est une des demoiselles Sekhem qui voudrait voir Mademoiselle !

Il s'effaça pour laisser entrer la petite Loïca qui courut vers Baldine :

— Je ne vous dérange pas ? dit-elle avec un sérieux de grande personne.

— Mais non, dit celle-ci en souriant.

Et, apercevant Guy, elle lui fit une révérence :

— *Salam alekoum !* Allons, répétez !

Le jeune homme, en riant, répéta docilement les paroles de bienvenue.

La petite reprit :

— Olga voulait vous envoyer les colliers pour que vous choisissiez les plus jolis, alors je lui ai demandé de me permettre de vous les porter, parce que — elle s'avança tout près de Baldine... — je vous aime bien !

La jeune fille l'avait entourée de ses bras :

— Moi aussi, petite Loïca, vous me plaisez beaucoup.

Et elle lui mit un baiser au front.

— Oh ! dit l'enfant, rouge de plaisir, j'allais oublier les cierges de Bethléem.

Et elle montrait une grande boîte.

— Vous êtes allée aussi à Bethléem avec vos parents ?

— Mais oui, nous étions tous ensemble pour faire ce grand voyage : la France, la Belgique, l'Italie...

— Vous avez beaucoup de chance d'avoir vu le pays où est né le petit Jésus !

La petite Loïca levait sur elle ses grands yeux ingénus.

— Le petit Jésus... ? interrogea-t-elle. Ah ! oui, on nous a montré la place de sa maison, mais il n'y était plus !

— Il y a trop longtemps de cela, dit Baldine en souriant.

— Où est-il, maintenant ? demanda l'enfant.

— Il est au Ciel !

— Au Ciel ! — elle levait les yeux vers la haute fenêtre. — A Bethléem, on vendait beaucoup d'images où il y avait un bébé si gentil ! C'était lui ?

— Oui !

Et, prenant la petite fille par la main, Baldine la mena devant une gravure représentant la Vierge et l'Enfant-Jésus.

— Oh ! le voilà avec sa maman, n'est-ce pas ? dit Loïca en battant des mains.

Et, suppliante, elle demanda :

— Racontez-moi son histoire, voulez-vous ?

— Pas aujourd'hui, ma chérie, une autre fois. Vous aimez les histoires ?

— Oh ! oui. Ici, personne ne m'en raconte ! Au Caire, il y a une des femmes de chambre qui en sait beaucoup, mais je les connais toutes.

Baldine se leva ; il fallait aller recevoir les visites annoncées ; ils descendirent tous les trois jusqu'à l'auto qui attendait la petite fille. Elle mit ses deux bras autour du cou de Baldine et l'embrassa :

— Vous voulez bien que je revienne, dites ?...

— Quand vous voudrez !...

— Elle est vraiment gentille, cette gosse, dit Guy aussitôt que l'enfant fut partie.

— Oui. Elle a pourtant les mêmes yeux que sa famille, mais au fond de son regard brille une lueur très douce qui n'existe pas chez ses sœurs.

— Voilà les Montmeyran qui arrivent ! Dis donc, Baldine, tu ne trouves pas que c'est ennuyeux, on ne peut pas rester une journée tranquille. Maman se plaint d'être exténuée, mais, au fond, elle adore les visites !

Il prit affectueusement le bras de sa sœur :

— Allons-y, va !

Et il se mit à fredonner le refrain connu en entraînant la jeune fille :

Quand on est deux
Ça n'est pas la même chose...

Il reprit son sérieux à la porte du salon où la conversation était déjà très animée. Baldine s'était dirigée vers le groupe formé par sa mère et les Montmeyran.

— Viens que je te présente, dit Adhéaume en la voyant. Chère Madame, voici ma nièce et ma filleule.

M^{me} de Montmeyran obligea Baldine à s'asseoir près d'elle.

— Je suis contente de vous connaître, dit-elle, votre oncle m'a dit tant de bien de vous !

— Mon parrain m'aime beaucoup, Madame, et son affection le rend trop indulgent!

— Dis tout de suite que je deviens gâteux! reprit gaiement Adhémaume, mais j'espère bien, Madame, que nous aurons le plaisir de vous voir encore, et vous pourrez constater que je jouis d'une assez grande lucidité d'esprit!

— Baldine, interrompit M^{me} de Bois-Chesnaye, veux-tu demander le thé?

— Oui, maman. Vous permettez, Madame?

Et elle se leva pour faire exécuter l'ordre de sa mère. Elle avait aperçu Pierre qui causait avec Guy dans l'embrasement de la fenêtre. Elle constata avec un certain soulagement qu'Alain n'y était pas. Pierre, qui s'était avancé, comprit sa pensée.

— Il est d'une humeur terrible, dit-il tout bas. Je n'ai jamais pu le décider à m'accompagner. Cela vaut mieux, peut-être!

Baldine suivit des yeux le regard de Pierre et vit Gisèle causant avec M. Dupont. Elle avait mis pour la circonstance une robe légère qui moulait soigneusement son corps souple, et son interlocuteur suivait les mouvements de ses bras nus avec un intérêt visible, si absorbé dans sa contemplation qui ne s'était pas aperçu de la présence de Baldine.

— Eh bien! murmura Guy, on peut dire qu'elle ne perd pas de temps! Sans compter que, si elle réussit, ce serait un fameux coup de filet!

— Ce serait, en effet, ce qui pourrait lui arriver de plus heureux! dit Baldine.

— Le pauvre homme! fit Pierre avec commisération, tu ne penses pas à lui!

— Mais si! Quand elle sera mariée, vous verrez qu'elle changera d'allures.

— Tu as les illusions tenaces, reprit le jeune homme en hochant la tête.

On apportait le thé, et M. Dupont vint enfin s'incliner devant Baldine qui lui tendit la main. Elle ne pouvait vraiment lui en vouloir d'avoir l'air de ne pas se souvenir de la démarche qu'il avait faite sans succès.

C'était un homme de moyenne taille, à la tournure épaisse, au teint animé ; des joues rondes accompagnaient le nez un peu court que surmontaient deux yeux aux paupières tombantes. Ses cheveux étaient clairsemés et déjà grisonnants. D'une famille très simple, habitant la petite ville de Saint-Chamond, il avait été bercé dès sa naissance par le bruit des machines. Il s'était de bonne heure intéressé à tout ce qui s'y rapportait. Les hautes cheminées, qui dans la nuit se couronnaient de flammes et crachaient des étincelles, lui semblaient mille fois plus belles que n'importe quel feu d'artifice.

Il était entré à l'Ecole des Arts-et-Métiers, bien décidé à obtenir le brevet de chef d'atelier, lorsqu'il hérita d'une petite fortune. Un oncle, parti au Maroc et mort là-bas, lui léguait une centaine de mille francs. Loin d'abandonner son idée première, il avait continué ses études, et, revenu à Saint-Chamond muni du brevet convoité, il était entré dans une grande usine métallurgique où il avait travaillé avec acharnement.

Ce n'était pas un homme intelligent, mais il était pourvu de la part d'intelligence nécessaire au métier qu'il avait adopté ; de plus, il était doué d'une ténacité qui lui avait permis d'arriver à son but.

Il avait commencé petitement, afin de tâter le degré de ses capacités et de sa chance. Il convenait sans honte de la supériorité des ingénieurs en beaucoup d'occasions, et il avait su s'appuyer sur leurs compétences et s'entourer de spécialistes éclairés. La chance lui avait souri ; une petite société formée permit le développement de l'embryon qu'il avait créé, et en fort peu de temps il acquérait une fortune colossale qui s'accroissait tous les jours.

Fournisseur de la Marine et de l'Etat, son affaire était universellement connue et reposait sur des bases solides. Cette vie si remplie ne lui avait pas laissé le loisir de penser au mariage, et il était arrivé à l'âge de quarante-deux ans, n'ayant eu

que de banales aventures. Assez sceptique pour ne s'attacher à aucune, il disait volontiers :

— Je n'ai pas d'amis ! Je suis trop riche pour croire à leur sincérité !

Son ambition était de prendre rang dans le monde, comme il avait pris rang dans l'industrie ; mais il avait tout de suite compris les difficultés qu'il aurait à s'y faire accepter, comme il rêvait de l'être. Il savait que ses millions abaisseraient bien des barrières et lui ouvriraient bien des portes ; mais il désirait mieux. Son mariage avec une jeune fille de grande famille lui assurerait d'emblée la place convoitée, et il avait été bien près de réaliser son rêve.

Baldine était la première jeune fille dont il avait osé solliciter la main. Il ne se faisait aucune illusion sur ses propres avantages physiques ; comme elle n'était pas jolie, il avait pensé que la peur de rester vieille fille l'aurait poussée à une mésalliance, compensée par la grosse fortune qu'il mettait à ses pieds. Ses espérances ayant été déçues de ce côté, il ne s'était pas tenu pour battu et s'était attaché à étendre ses relations, afin de pouvoir rencontrer la femme qui accepterait enfin ses millions en lui ouvrant les portes des salons du faubourg Saint-Germain.

Il n'avait pas négligé de tenter sa chance en suivant les Montmeyran à Bois-Chesnaye, et il avait été sur-le-champ frappé par la beauté provocante de Gisèle. M^{me} de Bois-Chesnaye, qui ne dédaignait pas les titres de noblesse, avait présenté cette dernière à M^{me} de Montmeyran, en ajoutant qu'elle était la fille du baron des Touches, un très ancien ami de son mari.

M. Dupont avait oublié soudainement sa fortune et ses quarante-deux printemps, pour ne voir que le sourire de Gisèle, qu'elle ne lui marchandait pas. Elle avait adroitement amené la conversation sur le terrain des affaires et de l'industrie ; aidée de quelques termes techniques puisés dans le Larousse, elle avait vu son interlocuteur devenir loquace et parler avec autorité des choses qu'il

possédait à fond. Elle lisait dans ses yeux la satisfaction, qu'elle avait su lui procurer, de briller devant elle et l'étonnement de rencontrer chez une jeune fille des connaissances aussi approfondies, jointes à une gaieté et à une grâce qui le plongeaient dans une admiration sans cesse grandissante.

Guy avait raison : le filet était bien près de resserrer ses mailles sur la proie si adroitement capturée.

Le goûter fini, Baldine se leva pour se mettre à la disposition de M^{me} de Montmeyran qui avait manifesté le désir de visiter le château. M^{me} de Bois-Chesnaye prétextua sa fatigue habituelle pour ne pas les suivre. M. de Montmeyran avait été entraîné par son hôte dans son cabinet. Adhéaume les avait suivis sans enthousiasme, et Guy, que les visites n'amusaient guère, s'était éclipié sans bruit.

Pierre était parti pour le Fresne, comptant y retrouver Alain de meilleure humeur.

Baldine était heureuse de faire les honneurs du château ; elle en connaissait si bien l'histoire et en contait les épisodes et les anecdotes avec une verve où l'on sentait clairement combien elle aimait cette vieille demeure bretonne. Emportée par son récit, elle ne s'était pas aperçue que Gisèle et M. Dupont ne les avaient pas suivies.

M^{me} de Montmeyran en fit la remarque en souriant :

— Je crois que notre ami Dupont est resté sous le charme ! Elle est délicieuse, cette jeune fille. Il y a longtemps que vous la connaissez ?

Baldine était désagréablement surprise de ce nouveau manque de tact de Gisèle.

— Oui, Madame, répondit-elle ; c'est une amie d'enfance.

— Cette raison suffit à me la rendre sympathique.

— Oh ! dit Baldine malgré elle en rougissant, nous n'avons pas le même caractère ni les mêmes goûts !

— Tant pis pour elle, dit spontanément M^{me} de Montmeyran.

Au moment où elles s'apprêtaient toutes deux à descendre, Guy montait en courant. Il regarda sa sœur d'un air significatif :

— Alain vient d'arriver ! Maman est allée dans sa chambre, il n'y avait en bas que Gisèle et M. Dupont... Alors, ... tu comprends ?...

Baldine avait tressailli :

— Oui, oui, dit-elle vivement, nous descendons !

En entrant au salon, elle poussa un soupir de soulagement en voyant les deux hommes qui causaient ensemble, tandis que Gisèle, assise au piano, jouait en sourdine un tango à la mode. Elle avait un air d'insouciance que démentait le rose intense de ses joues, suite probable de la pâleur qui avait dû les envahir en voyant Alain entrer si inopinément. Celui-ci, devant l'âge et le physique peu flatteur de cet inconnu, n'avait eu aucun soupçon du rôle qu'il allait jouer auprès de Gisèle. Celle-ci les ayant présentés l'un à l'autre, Alain, sans arrière-pensée, avait serré la main de M. Dupont. Elle souriait maintenant de sa stupide frayeur.

Baldine attendait impatiemment le départ des Montmeyran ; la voiture partie pour chercher Lola et sa tante devait arriver d'un moment à l'autre. Gisèle ne quittait pas son amie, bien décidée à éviter une explication qu'elle devinait être le but de la visite d'Alain. Il fut obligé de partir sans avoir pu échanger avec elle autre chose que de banales paroles, malgré les regards suppliants qu'il lui adressait.

Enfin l'auto disparut, emportant les visiteurs, au moment où celle du château débouchait de la grand'route.

La tante Inès en descendit, rigide à son ordinaire, suivie de Lola qui se jeta dans les bras de Baldine :

— Ma chérie, je suis si heureuse de vous voir !

M^{me} de Bois-Chesnaye et Adhéaume étaient descendus pour recevoir la vieille demoiselle. Les paroles banales s'échangeaient :

— Vous n'êtes pas trop fatiguées du voyage? On va vous conduire à vos appartements.

Les valets de chambre s'étaient saisis des bagages.

— Vous êtes au premier, Mademoiselle, dans la même chambre que l'année dernière, et vous, Lola, près de moi, vous savez, la petite chambre de la tour!

M^{lle} de Yrrabal prononça quelques mots de remerciements et suivit Guy qui s'était offert à la conduire jusque chez elle.

— Brrrr! fit Adhémaume, elle me donne froid dans le dos! Elle a un regard de braise qui vous fouille et vous pénètre la cervelle, mais je vous défie bien d'arriver à lire quelque chose dans ses yeux. Il y a comme un rideau métallique qui vous empêche d'aller plus loin!

— Oh! dit M^{me} de Bois-Chesnaye, je vous assure que je ne la regarde pas assez pour m'apercevoir de tous ces détails! Elle nous amène sa nièce, c'est tout ce que je lui demande.

Les deux jeunes filles s'étaient assises l'une près de l'autre, dans la chambre de Baldine.

— Ma chère amie, disait Lola en regardant autour d'elle, je suis si contente d'être ici! J'ai eu si peur de ne pas venir!

— Mais pourquoi?

— Pierre vous a dit, n'est-ce pas, l'inexplicable mauvais vouloir de tante Inès? Je l'ai priée, suppliée de bien vouloir répondre à l'invitation de M^{me} d'Arbel. Elle n'a rien voulu entendre!

— La raison qu'elle donne, reprit Baldine, quoique très pénible pour vous, est très plausible.

— Je suis persuadée que ce n'est qu'un prétexte pour me garder auprès d'elle le plus longtemps possible. Si ma pauvre maman avait exigé que je ne me marie qu'à vingt et un ans, elle eût laissé pour moi une lettre. J'ai en vain demandé à ma tante si, par hasard, un testament n'avait pas été déposé chez un notaire. Elle m'a assuré que

non, et, si j'insiste, elle se referme dans un mutisme farouche, dont rien ne peut la tirer.

— Le principal, ma petite Lola, dit Baldine en passant son bras sous celui de la jeune fille, c'est qu'elle ait consenti à vous amener ici. Pierre a été si heureux en l'apprenant ! Il vous aime tant !

— Moi aussi, je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme ! Nous nous comprenons si bien ! Nous avons les mêmes goûts, les mêmes aspirations, les mêmes pensées, et souvent nous prononçons les mêmes paroles ! Nous en avons éprouvé bien des fois un étonnement attendri.

Baldine, très émue, murmura :

— Oh ! oui, vous serez heureux ! Je vous y aiderai, Lola !

— Que vous êtes bonne ! Nous parlons souvent de vous. Pierre m'a dit quelle amie dévouée et quelle confidente discrète vous avez toujours été pour lui. Il a en vous une entière confiance !

— Il a raison. Moi aussi, j'ai confiance en lui ! Quand j'étais petite, j'étais toujours défendue par lui ! Jamais il ne m'a dit, comme les autres, que j'étais laide, et, à cette époque, cela m'était très sensible !

— Vous n'êtes pas laide, Baldine !

— Ma petite Lola, dit celle-ci en souriant, vous allez dire comme ma chère gouvernante : une enfant sage n'est jamais laide !

— Eh bien ! elle avait raison. Vous n'êtes plus une enfant, mais votre cœur en a gardé la pureté et la bonté, qui se reflètent sur votre visage. Non, certes, vous n'êtes pas laide !

— Je vous assure que j'en ai pris mon parti, puisque mes amis m'aiment comme j'en suis !

Et, changeant de conversation, elle reprit :

— Allons, ma chérie, il faut oublier, à présent, tous les soucis, les craintes imaginaires et profiter des heureux jours que le bon Dieu vous envoie. On a toujours tort de se pencher sur l'avenir, qui n'appartient qu'à Lui seul. Les malheurs que l'on redoute ne sont presque jamais ceux qui arrivent. Et puis, comme dit parrain, il n'y a

pas d'exemple qu'une chose ne se soit pas arrangée !

Elle entraîna son amie :

— Pierre ne viendra probablement que ce soir ou demain, pour ne pas laisser Alain seul.

Et elle lui expliqua brièvement les événements qui s'étaient déroulés, afin que Lola fût au courant et l'aidât, au besoin, à dénouer les situations critiques où la légèreté de Gisèle pourrait l'entraîner. Son cœur, plein de pitié pour celle-ci, ne voulait pas la faire trop mal juger, tout en se ménageant une alliée et un appui.

Adhéaume, en les voyant entrer toutes deux, se leva de la chaise qu'il occupait près de M^{lle} de Yrrabal, avec un air de soulagement qui fit sourire sa nièce.

— Eh bien ! mes enfants, dit-il plein d'entrain, avez-vous bien bavardé ?

Lola reçut de sa tante un regard que Baldine saisit au passage.

— Oui, parrain, répondit-elle avec enjouement, nous sommes décidées à beaucoup nous amuser !

— Et je vous y aiderai, reprit-il. Du reste, tout le monde va s'y mettre. J'ai revu les Montmeyran ce matin, tu as fait leur conquête, Baldine. Ils seront de la kermesse et y convoqueront de leurs amis. M. de Montmeyran, avec son air tranquille, ne parlait rien moins que de monter une baraque où il ferait le boniment avec accompagnement de grosse caisse ! Et vous, Lola, qu'est-ce que vous allez faire ?

Un nouveau coup d'œil de la tante Inès fulgura dans la direction de sa nièce.

— J'aiderai Baldine, fit-elle posément. Je pense qu'elle aura à s'occuper de tant de choses que je lui serai peut-être utile !

— Certes, dit celle-ci, je ne vous lâcherai pas de la journée !

— As-tu invité les Letellier ? demanda Adhéaume.

— Oui, mais Arlette ne veut pas laisser son mari qui est retenu à Paris une partie de l'été.

Guy descendait de bicyclette, tout essoufflé, et, s'adressant à sa sœur :

— J'ai juste le temps de m'habiller pour dîner ! Je viens du presbytère. M. le curé ne s'en fait pas ; il m'a dit que, du moment que tu t'en occupais, il était tranquille. Et puis, figure-toi qu'il m'a parlé des Sekhem sans les appeler sauvages et sans leur donner des noms d'oiseaux ! Il paraît qu'un jour il a rencontré à l'église la petite Loïca qui, sans embarras aucun, lui a demandé des nouvelles du Bon Dieu. Tu vois d'ici la tête de l'abbé Bertrand qui a commencé par prendre son air terrible, croyant qu'elle se moquait de lui ! « Mais, devant ces grands yeux candides, qui me regardaient bien en face — c'est l'abbé qui parle, — j'ai vu l'âme de cette petite venir à moi. » Tu entends d'ici notre bon curé ! Il en avait la figure toute illuminée. Et depuis, Loïca arrive presque tous les jours pour savoir l'histoire du petit Jésus !

— Qui est cette petite fille ? demanda Lola.

— Une amie à moi, dit Guy en riant ; elle a dix ans et six sœurs plus âgées qu'elle. Mais vous allez les connaître, Lola ; je vous assure que c'est une famille extraordinaire et pleine d'imprévu. Je me sauve, il est sept heures, j'ai juste le temps de me faire une beauté !

Il bouscula un peu son oncle qui entrait en même temps que Gisèle et M^{me} de Bois-Chesnaye. Celle-ci tenait une enveloppe à la main.

— Je viens de recevoir une lettre de M. Dupont, dit-elle.

— Ah ! firent-ils tous sur un ton différent.

— Il nous invite à un goûter sur l'herbe à la fontaine Baranton. Bien entendu, je n'irai pas. Il y a toutes sortes de bêtes, et je ne pourrais y rester assise cinq minutes, mais il compte sur vous ! Tous les noms y sont, y compris Pierre et Alain !

Et elle tendit la lettre à sa fille.

— Comment a-t-il pu savoir que M^{lles} de Yrrabal étaient ici ? demanda Baldine, après avoir parcouru des yeux l'invitation.

— Il aura pris ses informations, insinua Adhéaume en lançant un coup d'œil dans la di-

rection de Gisèle qui semblait très absorbée dans la recherche des mots croisés.

Baldine était persuadée que son parrain avait deviné juste. Pendant leur tête-à-tête, Gisèle avait dû certainement déployer toutes les ressources de sa coquetterie pour donner à M. Dupont le désir de la revoir, et elle devait à cette minute se féliciter d'avoir si bien réussi.

Après dîner, Baldine demanda à Lola de descendre avec elle dans le parc, mais, aux premiers mots, M^{lle} Inès avait tourné vivement la tête.

— Non, dit la jeune fille tout bas, ma tante ne savait pas que Pierre était ici, et elle m'a menacée de m'emmener sur-le-champ à Saint-Sébastien si je la quittais une seconde ! Elle est déjà furieuse que ma chambre ne soit pas près de la sienne !

— Si j'allais au-devant de Pierre pour le prévenir ? dit Baldine à voix basse.

— Non, non ; elle nous observe et comprendrait que je vous ai dit quelque chose... Du reste, le voilà !

Le jeune homme entra vivement, et son premier regard fut pour Lola ; celle-ci, très émue, n'avait pas bougé. Il baisa la main de M^{me} de Bois-Chesnaye, comme il en avait l'habitude, et s'inclina très bas devant M^{lle} de Yrrabal qui ne répondit que par un imperceptible mouvement de tête.

Adhéaume, comme par hasard, avait déployé un journal devant la tante Inès et s'exclama bruyamment :

— Allons, encore des troubles en Espagne !

Et s'adressant à celle-ci :

— Décidément chère Mademoiselle, votre pays est bien secoué par ce changement de régime !

Et, de son large dos, il masquait complètement le groupe des jeunes gens. La vieille demoiselle lui lança un regard furieux qu'il fit semblant de ne pas voir.

— L'Espagne n'est pas comme la France, répondit-elle d'un air acerbe, elle n'est pas faite pour vivre en république !

Et elle fit passer dans ses paroles toute la rancune qu'elle nourrissait contre l'importun qui l'empêchait de voir et d'entendre des choses qui l'intéressaient beaucoup plus que la politique de son pays.

Baldine avait souri du manège de son parrain, qui avait permis à Pierre et à Lola d'échanger quelques paroles ; elle s'était tournée du côté de Guy et de Gisèle qui poursuivaient ensemble la solution des mots croisés.

— Ma bien-aimée, murmurait Pierre en enveloppant Lola d'un regard tout rempli de tendresse, il y a si longtemps que j'attendais le moment béni de vous revoir !

— Oh ! mon ami, j'ai eu si peur, et, en ce moment encore, je crains tant de choses ! Tante Inès ne savait pas que vous étiez ici. Je n'avais pas osé le lui dire, car nous ne serions pas venues !

— Je m'explique son accueil ! Mais elle ne va pas vous emmener ? fit-il d'un air effrayé.

— Elle m'en a menacée. Séparons-nous, je vous en prie !

Pierre se leva en lui jetant un regard désolé. Baldine s'était retournée.

— Eh bien ! où en êtes-vous ? demanda-t-elle très haut à Gisèle et à Guy. Avez-vous trouvé la roue de poulie ou le chemin de halage, ou le nom du soleil chez les Egyptiens ?

— Eh bien ! repartit Guy, on a beau se moquer des mots croisés, cela vous apprend un tas de choses qu'on ignorait, et j'ai repassé, par la même occasion, mon alphabet grec. M. le curé m'a fait des compliments !

— Comment appelle-t-on la prison souterraine de Rome où l'on enfermait les condamnés ? demanda Gisèle.

— Un ergastule ! — Et M. de Bois-Chesnaye faillit d'un large fauteuil dont le dossier l'avait masqué jusque-là. — Mais oui, continua-t-il, ces prisons n'étaient pas toujours souterraines et...

— Oh ! fit M^{me} de Bois-Chesnaye sans attendre

la fin de la phrase, je vous dis bonsoir à tous. Je suis exténuée!

Le respect empêcha les jeunes gens de reprendre en chœur la phrase consacrée.

Pierre prenait congé. Baldine lui glissa rapidement :

— Viens du côté du « Gouffre » demain matin, vers dix heures, nous tâcherons de nous échapper!

— Dis donc, Baldine, demandait Guy, on n'a pas encore vu le fantôme cet été! Si je disais à Loïc de reprendre sa défroque le soir de la kermesse?

— Je n'en vois pas bien la nécessité, répondit-elle. Tu sais bien que maman n'aime pas ça. En tout cas, il faudrait le prévenir de retirer ses chaussures, car, à la dernière apparition, on entendait les clous de ses souliers grincer sur le gravier, et cela n'avait rien de fantastique, ajouta-t-elle en riant.

— Il ne faut pas plaisanter avec ces choses-là, dit M^{lle} Inès de sa voix gutturale, cela porte malheur!

Et elle fit un grand signe de croix.

— Elle va me donner le cauchemar, fit Gisèle à Guy quand la vieille demoiselle fut rentrée dans sa chambre; il y a déjà le portrait de Henri IV, sur le trumeau de la cheminée, qui hante mes rêves!

— Je ne peux pas te dire de frapper à la muraille pour m'avertir si, par hasard, il descendait de son cadre, dit le jeune homme en riant, parce que tu sais que la construction est solide...

Et prenant un air tragique :

— Ce sont des murs qui étouffent les sanglots, absorbent l'agonie, comme dit Marguerite de Bourgogne dans *la Tour de Nesle*! Allons, bonsoir, dit-il en laissant la jeune fille à sa porte.



Baldine et Lola s'apprêtaient à sortir, lorsque la femme de chambre vint informer cette dernière

que sa tante l'attendait pour lui faire la lecture.

— Elle le fait exprès, voyez-vous, dit-elle les larmes aux yeux, lorsque la porte se fut refermée. Quel chagrin pour moi de penser qu'il nous attend là-bas ! Nous aurions pu rester ensemble jusqu'au déjeuner !

— Ne vous désolez pas, ma chérie, lui dit Baldine affectueusement, vous aurez toute la journée de demain pour vous voir, puisque nous allons goûter sur l'herbe, et, avec l'aide de parrain, nous tâcherons de vous ménager encore un petit aparté. Allons, courez vite la trouver pour ne pas l'indisposer contre vous. Je vais avertir Pierre afin qu'il n'attende pas en vain toute la matinée.

Adhéaume descendait l'escalier presque en même temps que Baldine :

— Où vas-tu comme cela, toute seule ?

Elle lui expliqua en peu de mots le but de cette promenade matinale.

— Elle est vraiment infernale, cette vieille-là ! s'exclama-t-il, indigné. Je vais avec toi, je te lâcherai au garage... Enfin, reprit-il, pourquoi ne veut-elle pas de ce mariage ? Pierre a une très jolie fortune, il est d'une famille irréprochable. Qu'est-ce qu'elle demande de plus, cette vieille gitane ? Parce que, du côté de sa famille à elle, enfin, on n'est pas très fixé !

— Mais si, parrain. La tante Philiberte m'a souvent raconté qu'elle était restée près de trois ans au Sacré-Cœur avec M^{lle} de Yrrabal ; celle-ci recevait les visites de son frère qui était attaché d'ambassade. Elle est sortie de pension, au moment du mariage de celui-ci, pour tenir compagnie à sa belle-sœur qui était souvent seule et d'une santé délicate. Lola est née au bout de quatre ans de mariage, et sa pauvre maman est morte peu de temps après. Elle a à peine connu son père, et c'est sa tante qui s'est toujours occupée d'elle. Tu comprends qu'elle voit arriver avec chagrin le moment de s'en séparer ; c'est pour cela qu'elle est hostile à toute idée de mariage.

— Mais, sapristi, reprit Adhéaume, quand on aime les gens!...

— Ah! dit Baldine, c'est si difficile d'aimer comme on le devrait!

— Je crois pourtant que tu en as le secret!

Il la regardait avec une tendresse apitoyée :

— Allons, je te laisse. Va encore consoler celui-là!

« Pauvre petite, se disait-il en regagnant le château, comme elle se sacrifie! Elle souffre de voir souffrir ses amis, et elle oublie son pauvre cœur qui saigne! »

Il pensait maintenant à Lola sans antipathie. Son impression première, vis-à-vis d'elle, était faite, sans qu'il s'en rendit compte, d'un peu de rancune : si Pierre ne l'avait pas connue, peut-être eût-il aimé Baldine! Mais, après tout, ce n'était pas la faute de cette jeune fille, et, comme il était juste et bon, il était arrivé petit à petit à s'intéresser à elle.

Lorsque Pierre vit arriver Baldine toute seule, il s'élança vers elle.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, elle est partie!

— Non, non ; ne t'affole pas! Elle n'est pas partie, mais sa tante l'a demandée auprès d'elle au moment où nous allions partir.

Pierre s'assit sur un tronc d'arbre d'un air découragé.

— Mais pourquoi m'en veut-elle? demanda-t-il.

— Ce n'est pas à toi particulièrement, mais à tout homme qui tentera de lui enlever Lola. Du reste, elle a dit dans un an et demi, c'est une promesse que nous serons plusieurs à lui rappeler. Voyons, parle-moi de ta mère, t'a-t-elle écrit?

— Pauvre chère maman! Oui, j'ai reçu une lettre d'elle, hier ; elle se désole de mon chagrin, mais, comme toi, elle m'exhorte à la patience. Elle avait si envie de voir Lola!

— Quand nous serons à Paris, nous trouverons un moyen détourné de les faire se rencontrer. Et Alain?

— Il a l'air d'un ours en cage. L'autre soir, il

a écrit plusieurs lettres qu'il a déchirées les unes après les autres. Il a fini par me demander qui était M. Dupont. Je n'ai pas cru devoir lui cacher sa position de célibataire et sa fortune de nabab. Lorsque je lui ai demandé s'il viendrait avec nous à Baranton, il m'a répondu affirmativement, en serrant les dents. Maintenant, il pourra, j'espère, se rendre compte que tu lui as dit la vérité!

— Pourvu que Gisèle ne le pousse pas à bout et qu'il ne fasse pas un éclat! Ce serait terrible!

— Ne crains rien, j'y veillerai! Allons, à demain. Porte à Lola toute ma pensée très tendre. Sauras-tu lui dire combien je l'aime? ajouta-t-il en souriant.

— Oui, Pierre, je saurai!

Sa voix tremblait un peu, mais un courageux sourire répondit à celui du jeune homme.

Elle avait repris le chemin du château, mais son sourire s'était éteint. Oui, elle saurait redire à Lola tout l'amour de Pierre. Elle n'aurait qu'à laisser monter à ses lèvres les paroles de tendresse qui dormaient au fond de son âme. « Mon Dieu, pria-t-elle, aidez-moi comme vous l'avez fait jusqu'ici! Je voudrais tant les voir heureux! » Et Gisèle? et Alain? Pour ceux-là, que pouvait-elle faire, pour les sauver d'eux-mêmes? Favoriser le mariage de la jeune fille avec M. Dupont? Elle persistait à croire que cette solution serait la meilleure, en procurant à celle-ci la position de fortune qu'elle convoitait. Son but atteint, elle n'aurait plus à se mêler à toutes ces intrigues où elle risquait de ternir et de voir sombrer sa réputation. La conscience de Baldine, si droite, si pure, ne pouvait comprendre la perversité de ce cœur de coquette et n'accusait de ses légèretés que son désir de trouver un mari.

La tante Inès et Lola étaient assises dans le jardin à la française qui s'étendait au bas de la terrasse. Lola avait les yeux rouges, et sa tante une physionomie encore plus dure que de coutume. Guy vint apporter une diversion.

— Figure-toi, dit-il à sa sœur, que j'avais eu une idée épatante ! Je voulais mettre à Luisa un superbe foulard rouge pour la kermesse, mais maman ne veut pas. Elle prétend que les paysannes se moqueraient d'elle. Du reste, je n'ai pas pu lui essayer le foulard, elle m'a envoyé promener en m'appelant : *Muchacho del diablo!* comme quand j'étais petit. Elle est en train de confectionner des tamales, des ayacas et de la carne frita, tout ce que maman adore !

Adhéaume qui arrivait avait entendu la fin de la phrase :

— Saperlotte, dit-il en faisant une grimace, nous allons avoir un repas de ratatouilles exotiques ! Si j'avais su, je serais allé déjeuner chez les Montmeyran !

— N'aie pas peur, parrain ! Il y a un bon petit tourne-dos sauce béarnaise et des pommes de terre soufflées à ton intention. J'ai pensé à toi, dit Baldine d'un ton consolant.

En passant dans la salle à manger, Gisèle prit Baldine par le bras :

— Je t'ai cherchée ce matin. J'ai reçu une lettre d'Alain. Il est assommant ! Si cela continue, j'aime mieux m'en aller !

Baldine allait lui dire que c'était en effet le meilleur parti à prendre, mais elle reprit :

— Je ne veux pas manquer le goûter sur l'herbe, ni la kermesse où je compte beaucoup m'amuser. Et mon plaisir serait gâté par ce fou ! par cet illuminé ! Je rage depuis ce matin ! Qu'est-ce que je dois faire ?

— Partir ! osa dire Baldine.

— Oh ! non ! Je ne veux pas qu'il croie que j'ai peur de lui ! Et puis, ajouta-t-elle, je tiens à rester ici pour le moment.

Il était inutile de demander pour quoi faire, les millions de M. Dupont étant une raison suffisante pour la retenir.

Baldine avait espéré jusqu'au dernier moment qu'un changement de temps surviendrait à point, pour empêcher le fameux goûter d'avoir lieu, mais

le soleil brillait au contraire d'un vif éclat lorsque le moment de s'y rendre fut venu.

Quoique très peu éloignée du château, les jeunes gens avaient convenu d'aller en voiture à la fontaine de Baranton, à cause de M^{lle} de Yrrabal qui avait déclaré ne pouvoir marcher jusque-là.

Une file d'autos étaient rangés sur la route lorsqu'ils y arrivèrent.

Ce site charmant était vraiment digne de tenter les amoureux et les artistes ! Une large prairie, entourée de beaux arbres, dont le feuillage sombre profilait son ombre fraîche, offrait aux promeneurs le tapis moelleux d'un gazon vert tendre.

Par une échappée, on apercevait au loin la forêt de Brocéliande, dont le nom seul est une poésie ; quelques touffes d'arbustes apportaient la symphonie de leurs fleurs mauves et blanches dans ce charmant décor.

La fontaine magique se trouvait dans un angle de la prairie, ombragée par quelques saules. L'eau, d'une limpidité de cristal, laissait apercevoir les feuilles mortes qui dormaient au fond de la vasque, qu'une vieille margelle effritée entourait d'une ceinture de mousse. La légende du pays y amenait les amoureux, désireux de connaître la sincérité de leurs sentiments réciproques. Une épingle, jetée la pointe en bas, devait produire le miracle :

« Si la fontaine rit, tu trouves un mari ! »

« Si elle est muette, mets-toi la cornette ! »

disait le dicton. Alors les jeunes filles se penchaient sur l'humide miroir, pareilles au doux Narcisse qui, dans sa chère folie, cherchait à saisir l'image du bonheur ! D'innombrables petites bulles d'air venaient en dansant éclater à la surface : c'était le sourire tant souhaité. Mais quelquefois la limpidité de l'eau n'était nullement troublée, et les couples s'en allaient déçus et un peu tristes. L'impression, heureusement, s'effaçait vite, mais combien d'entre eux, quand plus tard la fidélité de l'un ou de l'autre des conjoints laissait à désirer, pensaient avec regret à l'oracle de la petite fontaine enchantée !

Les invités de M. Dupont étaient déjà nombreux dans la prairie, disséminés par groupes, et les élégantes toilettes piquaient d'une note claire l'ensemble du paysage ; il était aisé de reconnaître les demoiselles Sekhem, habillées de rouge vif, pareilles à de grands coquelicots, qui voltigeaient au hasard dans l'herbe.

Les tables de six couverts chacune, chargées de cristaux et d'argenterie, étaient recouvertes de nappes d'un jaune d'or et formaient un large demi-cercle dont une immense corbeille de fleurs était le centre. Des valets en livrée bleue à boutons d'or attendaient, immobiles, le moment de servir les glaces et les pâtisseries, qui étaient à l'abri dans une large vitrine de verre aux montants d'acier. Un orchestre, dissimulé derrière un écran de feuillage, exécutait un programme varié.

Aussitôt que M. Dupont aperçut Gisèle, il se précipita à sa rencontre. Il salua M^{lle} de Yrrabal à qui Adhéaume avait offert le bias et serra la main de Baldine qui le présenta à Lola ; mais, visiblement, il ne pensait qu'à se rapprocher de Gisèle, qui causait avec entrain, entourée de Bérénice, d'Olga et de leurs sœurs.

La petite Loïca était venue spontanément se jeter au cou de Baldine.

— J'ai un secret à vous dire !

— Vraiment, ma chérie, dit la jeune fille en souriant.

— Oui, mais pas ici ! C'est un grand secret que je vous dirai quand nous serons toutes les deux !

Et elle était partie en courant chercher son ami Guy qui revenait avec Pierre et Alain. Les tables étaient presque toutes garnies de convives ; Baldine avait attendu, avant de s'asseoir, que les deux jeunes gens fussent arrivés, pour les entraîner à la table voisine de celle où se trouvaient M^{lle} de Yrrabal et Lola, accompagnées de Guy, de Loïca et de deux de ses sœurs. Elle chercha Gisèle des yeux et l'aperçut à la table d'honneur, aux côtés de M. Dupont qui, souriant et empressé, la comblait de prévenances. Il échangeait de

temps en temps quelques paroles avec M^{me} de Montmeyran, placée à sa droite, mais on comprenait que toute son attention allait à sa jeune et jolie voisine. Il aurait voulu pouvoir proclamer, devant tous, qu'elle était la reine de la fête donnée en son honneur. Gisèle était rose de plaisir et montrait un entrain et une gaieté qui la rendaient encore plus séduisante.

Baldine suivait avec anxiété sur le visage d'Alain les sentiments que produisait en lui la vue de la jeune fille. Elle essayait en vain de lui parler et de l'obliger à en détacher ses regards, mais les yeux du pauvre garçon étaient rivés de ce côté. De temps en temps, Gisèle lui envoyait un sourire et un imperceptible signe de tête qui le faisaient tressaillir. Celle-ci comprenait, en voyant les yeux brillants du jeune homme fixés sur elle avec cette insistance, qu'elle devait manœuvrer habilement toute l'après-midi, afin d'éviter la scène qu'elle redoutait et qui mettrait à néant ses belles espérances.

Les convives quittaient leurs places et quelques couples essayaient de danser sur l'herbe ; d'autres s'étaient dirigés vers la fontaine. Tous les jeunes gens, accompagnés des jeunes filles et armés d'une épingle, attendaient en riant leur tour. Malgré leur incrédulité, ils avaient une secrète appréhension en pensant que leur orgueil allait peut-être souffrir si l'oracle ne leur était pas favorable.

Gisèle arrivait avec M. Dupont qui ne la quittait plus. L'épingle jetée par elle amena à la surface une si grande quantité de bulles d'air que l'eau semblait en ébullition. Les rires fusèrent et les compliments joyeux, sincères ou ironiques, s'échangèrent autour de la jeune fille. M. Dupont allait aussi tenter sa chance, lorsqu'une énorme pierre vint s'abattre au milieu de la vasque, déplaçant une gerbe d'eau qui monta jusqu'aux ramures et retomba en pluie sur les assistants. Une débandade générale, accompagnée de cris et de rires, emporta le groupe joyeux, les uns furieux de n'avoir pu interroger à leur tour la fontaine ma-



gique, les autres soulagés d'échapper à son oracle.

Baldine s'était retournée brusquement pour voir quel était le mauvais plaisant qui s'était rendu coupable de ce geste inélegant et déplacé. Elle aperçut Alain que Pierre tenait par le bras en l'interpellant vivement. Alain ricanait, le regard mauvais :

— Eh bien, oui ! de cette façon-là, elle ne rira pas de sitôt ! Et l'on ne savait pas, dans le déchaînement de sa fureur jalouse, s'il parlait de Gisèle ou de la petite source, dont le cristal troublé ne présentait plus qu'un amas de feuilles mortes qui flottaient à la surface.

— Elle a plutôt l'air de pleurer, répondit Baldine tristement.

En effet, de toutes les branches tombaient des gouttelettes transparentes qui tremblaient au bord des feuilles, comme effrayées par l'eau sombre qui les attirait.

— Alain, reprit la jeune fille en saisissant l'autre bras de son camarade, crois-moi, ne reste pas ici ! Pierre, je t'en prie, emmène-le !

Elle s'attendait à de la résistance de la part d'Alain, mais la réaction s'opérait en lui et l'abattement faisait place à la colère furieuse qui l'avait mis hors de lui. Il se laissa emmener par son ami, et Baldine, un peu soulagée, revint vers les tables du goûter. Les glaces et les gâteaux renaissaient comme par magie, les bouchons de champagne, en sautant, accompagnaient l'orchestre, et les couples joyeux avaient essayé de ressusciter l'ancien quadrille des Lanciers ; toute cette jeunesse riait aux larmes de la drôlerie de ces figures surannées. Les révérences profondes s'effondraient dans l'herbe, à la grande joie des spectateurs. Guy menait la boulangère avec un entrain endiablé ; les cheveux des jeunes filles, sans souci de la « permanente », voltigeaient, entraînés par le galop final.

— A la bonne heure ! approuvait une bonne grand'mère, voilà ce qui s'appelle danser ! Cela

ne ressemble pas à ces tangos funéraires ou ces shimmys épileptiques !

M. Dupont avait repris sa place auprès de Gisèle. Celle-ci avait observé de loin la scène qui s'était passée autour de la fontaine et avait poussé un soupir de soulagement en voyant les deux jeunes gens remonter en auto. M. Dupont, qui, sous son aspect bonhomme, ne manquait pas d'observation, avait remarqué l'attitude étrange d'Alain :

— Ne trouvez-vous pas que M. de Tréguier s'est conduit d'une façon peu correcte ?

— Oh ! répondit Gisèle d'un ton détaché, il a un caractère bizarre et fantasque que nous connaissons tous. Il ne faut pas attacher grande importance à ses faits et gestes.

Baldine avait choisi une place près de Lola qui, n'ayant pas quitté M^{lle} de Yrrabal, ne savait rien des événements qui venaient de se passer si rapidement. Visiblement, elle cherchait Pierre des yeux.

— Il va tâcher de revenir, lui glissa Baldine tout bas.

Et, devant le regard interrogateur de son amie, elle lui conta, sans éveiller l'attention de la tante Inès, la colère d'Alain et son geste inqualifiable.

* * *

Pierre avait pris le volant pour rentrer au Fresno, car il sentait que le pauvre garçon ne serait pas capable de les conduire jusque-là. Il était prostré dans un coin de la voiture et ne prononça pas une parole durant tout le trajet.

Lorsqu'ils se trouvèrent seuls dans le bureau d'Alain, celui-ci se jeta sur le divan et se mit à sangloter éperdument. Son ami le contemplait en silence, ému par cette douleur qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Au bout d'un instant, Alain releva la tête.

— Mon pauvre vieux, dit Pierre affectueuse-

ment, ne te laisse pas abattre ainsi ! Un peu de courage, voyons !

— Ça t'est facile à dire, reprit Alain d'une voix aigre. Tu aimes et tu es aimé !

Un sanglot lui monta à la gorge ; puis, se levant

— Ce n'est pas possible qu'elle aime cet homme ! Pierre, dis-moi que ce n'est pas possible ? répétait-il avec emportement.

— Il est plus que probable, en effet, qu'elle ne l'aime pas !

Alain se précipita vers son ami et lui prit les mains :

— Tu le crois aussi, n'est-ce pas ? — Il soupira largement. — Non, non, elle ne peut pas l'aimer ! Alors je la supplierai, je lui dirai tout mon amour ! Je n'ai pas su jusqu'ici, mais j'arriverai à la convaincre... Il faudra bien qu'elle m'aime !

Pierre regardait le pauvre garçon qui souriait presque à cet espoir entrevu. Il aurait voulu le déromper et lui dévoiler le vrai caractère de Gisèle, le but qu'elle poursuivait, qui était de se faire épouser par M. Dupont, dont les millions lui permettraient de mener cette vie de luxe à laquelle elle aspirait, et la volonté qui lui ferait renverser sur son passage tous les obstacles susceptibles de la gêner. Elle se souciait bien de l'amour ! Pierre n'avait aucune des illusions de Baldine sur la sagesse future de Gisèle ! Il n'osa en ce moment réveiller encore la surexcitation de son pauvre ami qui semblait un peu apaisée.

— Crois-tu, demanda celui-ci d'une voix plus calme, que M. Dupont reste encore longtemps dans le pays ?

— Non, répondit Pierre sincèrement. Il a dit aux Montmeyran, devant moi, qu'il partait pour le Midi la semaine prochaine.

— Tant mieux ! Parce que j'aime autant ne pas le rencontrer de nouveau.

— Tu as raison, cela vaut mieux, parce qu'il ne faut pas qu'une scène comme celle d'aujourd'hui se renouvelle ! Entre nous, mon vieux, tu as été

parfaitement ridicule ! dit Pierre en prenant le ton de la plaisanterie.

— Oui ! Je m'en rends compte à présent, reprit Alain. Gisèle aussi a dû se moquer de moi, ajouta-t-il tristement.

— Eh bien ! dit vivement Pierre pour profiter de l'état d'esprit où il voyait son ami, à ta place je n'irais pas à la kermesse. Il est probable que ce sera la dernière occasion que tu auras de rencontrer ce monsieur.

— Tu as raison, je n'irai pas !

Pierre, très rassuré par la tournure qu'avait pris l'entretien, serra la main de son ami.

— Je retourne là-bas, dit-il, je n'ai pris congé de personne. Si j'arrive trop tard, je passerai par Bois-Chesnaye avant de rentrer.

Alain le retint par la main :

— J'ai un peu honte, vois-tu, de m'être laissé emporter par cette colère stupide, mais tu es mon ami et tu me comprends, n'est-ce pas ?

Sa voix s'altérait de nouveau.

— Oui, oui, dit Pierre, qui craignait un autre accès d'attendrissement. C'est fini, n'y pensons plus !



Baldine et Lola avaient attendu le retour de Pierre avec anxiété ; elles avaient quitté la fontaine de Baranton en compagnie de M^{lle} de Yrrabal et d'Adhéaume, après avoir remercié M. Dupont. Il avait mis son auto à la disposition de Gisèle, mais elle avait compris qu'une grande réserve ne pourrait que favoriser l'admiration grandissante qu'elle lisait de plus en plus clairement dans les yeux de celui-ci et elle avait décliné son offre aimable. Elle avait donc repris, en compagnie de Guy, le chemin du château dans la petite *Citron* de l'oncle Adhéaume, qui, très héroïquement, avait de nouveau offert son bras à M^{lle} de Yrrabal, que la présence de sa nièce, auprès d'elle toute la journée, avait un peu déridée. Elle consentit même à la laisser faire un tour dans le parc avec Baldine.

Par un léger détour, elles atteignirent la grande allée et virent avec joie Pierre qui venait à elles.

— Eh bien ? dit vivement Baldine.

— Rassure-toi, il est calmé. Le pauvre garçon me fait pitié. Il a l'espoir tenace de se faire aimer de Gisèle, car il pense qu'avec le physique de M. Dupont elle ne peut être amoureuse de lui !

— Certes non ! Mais le malheureux ne pense pas aux millions qui le revêtent d'un charme bien plus attrayant !

Pierre avait pris la main de Lola :

— Comment se fait-il, ma chérie, que j'aie la joie de vous trouver ici, loin des regards de votre féroce gardienne ?

— J'en ai reçu la permission avec un étonnement joyeux, aussi nous sommes vites venues au-devant de vous !

— Lola, murmura-t-il, vous n'avez pu aller consulter la petite fontaine magique ! Elle vous aurait dit que je vous aime, que je vous aimerai toujours, quoi qu'il arrive !

— Mon ami ! Moi aussi j'ai pour vous une tendresse profonde ! Nous allons attendre avec courage, n'est-ce pas ? Peut-être qu'à Paris nous trouverons, grâce à Baldine, le moyen de nous rencontrer encore. Il faut rentrer, dit-elle en regardant autour d'elle avec effroi. J'ai peur qu'on ne trouve notre absence trop prolongée. A bientôt !

— A toujours !

Les deux jeunes filles se mirent à courir pour pouvoir contourner le château et rentrer par la petite poterne ; elles regagnèrent ainsi leurs chambres, s'habillèrent pour le dîner et, au bout de peu de temps, elles apparurent au salon, saluées par un regard satisfait de la vieille demoiselle.

* * *

Quoique très tranquille sur le sort de la kermesse, l'abbé Bertrand avait demandé à Baldine de venir au presbytère pour en parler avec elle.

Du plus loin qu'il l'aperçut, il cria :

— Arrivez vite! J'ai une nouvelle effarante à vous apprendre.

— Qu'est-ce que c'est? dit Baldine en riant. Vous avez vendu vos chinoiseries à un riche amateur?

— Je le voudrais bien, mais ça n'est pas ça! Figurez-vous que la petite Loïca veut que je la baptise!

— Vraiment! s'exclama la jeune fille.

— Je suis très embarrassé, poursuivit-il. Vous comprenez que je ne demande pas mieux! Cette enfant a un cœur adorable, une innocence de petit ange, mais je ne peux pas la baptiser sans l'autorisation de sa famille. Elle sait son catéchisme sur le bout du doigt et vient à tout bout de champ pour que je lui parle du petit Jésus!

Un bruit de moteur l'interrompit; la sonnette de la porte tinta: Olga, tenant par la main sa petite sœur, s'avançait dans le jardin.

— Ah! par exemple! dit l'abbé à demi-voix, saisi par un étonnement qui le clouait sur place.

— Bonjour, Monsieur le curé, dit la jeune fille sans embarras. Bonjour, Baldine! Voici ce qui m'amène, continua-t-elle. Loïca ne fait que nous parler de vous, Monsieur le curé, de l'église, du catéchisme, que sais-je! Elle a déclaré qu'elle voulait que vous la baptisiez, mais que vous ne pouviez le faire sans la permission de nos parents. Ils ont trouvé cela très correct, mais cela leur est tout à fait égal, et Loïca a tenu à ce que je vienne vous le dire.

— Ah! dit l'abbé Bertrand, abasourdi, ça leur est tout à fait égal?

— Mais oui, Monsieur le curé, qu'est-ce que vous voulez que ça leur fasse? Pour ces choses-là, ils nous laissent parfaitement libres!

— Pour ces choses-là! répéta encore l'abbé Bertrand.

— Mais oui, Monsieur le curé, vous pouvez faire tout ce que vous voudrez!

Et, s'adressant à Baldine:

— Alors, la kermesse est toujours pour di-

manche prochain ? Si vous saviez tout ce que nous avons préparé ! Des sucreries en masse ! Nous ferons les gâteaux la veille. Geb et Mâli ont fabriqué des petits bonshommes en cacahuètes et maman a fait venir des voiles dont les couleurs sont très jolies. Ah ! il y a aussi des peaux de chacal pour faire des tapis !

La petite Loïca avait pris la main de l'abbé :

— Vous avez des peaux de tigre, vous, Monsieur le curé, qui sont bien plus belles !

— Vraiment ! On peut les voir ?

Et, sans attendre la réponse, Olga, délibérément, monta les marches du petit perron et poussa la porte du salon.

— Mais c'est un vrai musée ! s'écria-t-elle. Est-ce que tout ça est à vendre ? Je vous amènerai mon père qui adore ces choses-là, il vous achètera tout, j'en suis sûre ! C'est ça qui fera de l'argent pour vos pauvres !

L'abbé Bertrand n'avait pas dit une parole, mais ses yeux brillaient, ses joues étaient rouges et Baldine sentait que la patience de celui-ci n'allait pas durer encore longtemps.

Heureusement Olga regardait sa montre :

— Il faut que nous partions, dit-elle, nous avons des visites et j'avais promis de ne faire qu'aller et venir. Adieu, Monsieur le curé !

Loïca avait jeté un regard de connivence triomphante à ce dernier, et, en embrassant Baldine, elle lui dit à l'oreille :

— C'était mon secret !

Et elle courut rejoindre sa sœur qui était déjà montée dans l'auto.

Alors la bourrasque se déchaîna avec une telle force que la petite chatte qui faisait sa toilette sur le rebord de la fenêtre s'enfuit épouvantée :

— Ah ! mais ! clama l'abbé Bertrand, est-ce que ça va être l'invasion des barbares chez moi ? Avez-vous entendu cette petite péronnelle, avec quel dédain elle a parlé de « ces choses-là » ! Et cette façon d'entrer dans mon salon sans y être in-

vitée!... Et elle doit m'amener son père!.. Je suis très capable de le mettre dehors!...

— Oh! Monsieur le curé, vous ne ferez pas ça?

— Mais si, je le ferai! Cette petite sottise est très mal élevée...

Et, voyant que Baldine ne disait rien.

— Est-ce vrai, oui ou non?

— Oui, fit-elle, conciliante. Elle n'aurait pas dû entrer dans la maison, mais...

Il lui coupa la parole :

— Mais j'ai eu tort de m'emporter comme je viens de le faire, c'est ce que vous alliez dire, n'est-ce pas?

Et, devant le geste de dénégation de la jeune fille :

— Si, si! Et vous auriez raison! Mais tous ces jours-ci mes fièvres sont revenues et il y a du nerveux là dedans! Que voulez-vous! Quand on a reçu ce qu'ils appellent là-bas le « coup de bambou », on est long à s'en remettre. Allons, ça va mieux!... Et puis, reprit-il d'un air attendri, ils m'ont fait un si beau cadeau que je n'aurais dû penser qu'à ça! L'âme de cette petite vaut bien qu'on supporte sa famille!

— Allons, Monsieur le curé, fit Baldine amicalement, je vous retrouve. Alors..., pour la kermesse..., avez-vous des instructions particulières à me donner?

— Non, rien du tout. Ce que vous ferez sera bien fait! Tenez, dit-il avec un bon sourire, je suis bien content! — Et changeant de ton : — Qu'est-ce que vous faites de Pierre et de Lola? Le cher garçon est venu me conter ses peines! Encore un dont l'âme se dégage! Pauvres enfants! Enfin, le Bon Dieu fait bien ce qu'Il fait. Il faut nous en remettre à Lui! Vous ne me dites rien de Gisèle! Qu'est-ce qu'elle devient, celle-là? ajouta-t-il après une petite pause.

Baldine eût préféré que cette question ne lui fût pas adressée; mais l'abbé Bertrand avait le don de comprendre encore mieux les choses qu'on ne lui

disait pas et, devant le silence de la jeune fille, il continua :

— Oui, oui, je vois ça d'ici ! Elle doit faire des siennes ! Et vous naviguez au milieu de tout ça ! Vous tendez la main à droite et à gauche pour aider celui-ci et repêcher celle-là !

— J'essaye, Monsieur le curé, répondit Baldine en souriant devant la perspicacité du bon prêtre, mais j'avoue que c'est difficile quelquefois.

— Allez, mon enfant ! Je prie pour vous !

* * *

La vie au château continuait, assez mouvementée, à cause des visites nombreuses que M^{me} de Bois-Chesnaye provoquait, tout en se plaignant chaque jour de la fatigue qu'elles lui occasionnaient. Alain n'avait pas reparu, à la grande satisfaction de Gisèle qui s'en voyait débarrassée et avait repris toute son insouciance. Baldine était moins tranquille ; elle savait par Pierre que le pauvre garçon n'abandonnait pas sa chimère ; il passait du plus morne abattement à une surexcitation passagère et vivait dans l'attente du départ de son rival. Pierre et Baldine espéraient que le départ de Gisèle coïnciderait avec celui de M. Dupont, afin que le malheureux Alain ne pût courir au-devant d'un échec certain et d'un désespoir dont ils craignaient tous deux le résultat.

Adhéaume et Guy, pour échapper aux visites et aux « caravanes », s'étaient pris d'une belle passion pour la pêche et passaient leurs journées au bord de l'étang. Baldine restait donc seule avec Lola et sa tante dont l'humeur paraissait plus sociable à mesure que leur séjour en Bretagne touchait à sa fin. Quelquefois M^{me} de Bois-Chesnaye leur offrait, ainsi qu'à Gisèle, de les emmener avec elle dans sa promenade quotidienne. Ces jours-là, Baldine était libre jusqu'à l'heure du thé. Elle en profitait pour voir Pierre qui n'osait venir souvent, de peur de provoquer la colère de M^{lle} Inès. Loïca arrivait après le déjeuner pour voir sa

grande amie qui l'emmenait avec elle visiter les paysans les plus pauvres à qui elle portait des vêtements, des vivres et de l'argent. La petite fille avait ouvert de grands yeux devant ces intérieurs où tous, bêtes et gens, habitaient la même pièce et où les lits clos abritaient parfois des vieillards et des malades. Loïca avait appris enfin l'histoire du petit Jésus, elle savait qu'il aimait les pauvres et les malheureux, et, sans dégoût, puisqu'il le demandait, elle s'occupait des marmots barbouillés et leur apportait des joujoux, des bonbons, pendant que Baldine distribuait les remèdes et les conseils. Au retour, elles s'asseyaient un instant dans le bois et c'était toujours la même demande :

— Racontez-moi une histoire ?

Et Baldine cherchait au fond de sa mémoire tous les contes dont sa nourrice avait bercé son enfance, mais la provision était bien près d'être épuisée. En passant dans la forêt, devant le précipice appelé « le Gouffre », il lui vint à l'idée d'en raconter la légende à sa petite compagne. Loïca, assise dans la mousse, aux pieds de la jeune fille, écoutait attentivement.

— Au temps où le château fut construit, commença-t-elle, il appartenait au sire de Volvire, un homme juste et charitable qui était aimé de tous ses vassaux. Il avait une fille charmante appelée Anne. Elle était blonde et menue et possédait les plus beaux yeux du monde.

— Comme Gisèle, interrompit l'enfant.

Baldine sourit et approuva d'un signe de tête.

— Elle était, par-dessus tout, bonne, douce, charitable et très pieuse.

— Comme vous !

Et Loïca vint se jeter au cou de la jeune fille qui l'embrassa, tout émue.

— Le moment était venu pour elle de se marier, et elle fut fiancée au chevalier Ghislain de Maltravers dont le château n'était pas éloigné. Les fêtes succédaient aux fêtes à l'occasion de leurs fiançailles et, dans ce temps-là, les chasses au renard

et au sanglier faisaient partie des divertissements les plus appréciés.

Un jour que la petite Anne, montée sur son cheval blanc, suivait la chasse, entourée de son père, de son fiancé et d'un groupe de seigneurs, son cheval prit peur et s'emballa dans la direction du Gouffre. Un cri de terreur s'éleva en voyant la jeune fiancée emportée dans un galop infernal vers une mort certaine. Tous s'étaient élancés à sa suite, pour tâcher de retenir la bête affolée, mais ils arrivèrent au bord de l'abîme au moment où le cheval venait de s'y précipiter.

Quel ne fut pas leur étonnement joyeux lorsqu'ils aperçurent Anne, suspendue miraculeusement, par son ample amazone de velours, à une branche d'arbre qui surplombait l'entrée du précipice. On ramena avec mille précautions la pauvre petite évanouie, mais elle reprit bientôt ses sens dans les bras de son père plein de joie. Le chevalier Ghislain était aux pieds de sa fiancée et lui baisait les mains :

— Loué soit Dieu, dit-il, de vous avoir conservée à mon amour !

Mais Anne retira sa main :

— Loué soit Dieu ! répéta-t-elle. Mais, seigneur Ghislain, je me suis promise à Lui si j'échappais au trépas. Je ne puis plus être à vous ! Oubliez-moi !

Le pauvre chevalier, désespéré, partit guerroyer en Terre-Sainte et n'en revint pas. Anne de Volvire vécut encore plusieurs années, faisant le bien autour d'elle, et mourut, pleurée de tous. Les jeunes filles des environs portèrent son cercueil couvert de fleurs jusqu'au cimetière ; elles le posèrent un instant sur la route, pour se reposer, et à la même place jaillit une source que l'on voit encore aujourd'hui.

— Oh ! que cette histoire est jolie ! Merci, Baldine, je vais l'écrire pour ne pas l'oublier. Mais... est-elle vraie ?

— C'est ce qu'on appelle une légende, ma ché-

rie, un conte si vous voulez, mais il est évident que tout est possible au Bon Dieu!

— Bien sûr, repartit Loïca avec conviction. Il a bien sauvé les apôtres qui allaient se noyer!

— Bravo! Je vois que vous devenez savante!

— Oh! j'aime tant aussi les histoires de M. le curé! Je serai baptisée dans quinze jours, il me l'a promis! avant notre départ pour Le Caire.

— Mais, là-bas, vous n'oublierez pas le Bon Dieu?

— Il n'y a pas de danger, répondit-elle fièrement. Il sera là, dans mon cœur, et personne ne pourra me le prendre!

Baldine, en écoutant la petite fille, avait croisé ses mains sur sa poitrine, en un geste familier.



On avait choisi pour la kermesse la large clairière d'où partaient, comme les rayons d'une gigantesque étoile, les avenues qui coupaient la forêt dans toute son étendue.

Depuis le matin, ce n'était qu'un va-et-vient continu de véhicules de toutes sortes; des carrioles apportaient des tables et des chaises et le matériel pour construire les baraques en planches; d'énormes tonneaux de cidre, boisson obligée de toute assemblée bretonne, alignaient déjà leur masse imposante.

Les bonnes femmes préparaient le feu pour chauffer le « galettier » sur lequel elles étendraient la pâte de farine de blé noir, pour former les crêpes savoureuses; les saucisses rissolaient dans les poêles, répandant un parfum qui réveillait l'appétit. De pauvres petits lapins, au nez mouvant et aux yeux fixes, étaient parqués, serrés les uns contre les autres, en attendant la loterie qui devait décider de leur sort.

Les binious ornés de rubans étaient accrochés aux branches, au milieu de banderoles de papier et de lanternes de couleur qui se balançaient aux arbres d'alentour. Le garde champêtre, paré d'un

baudrier tout neuf, se promenait d'un air important, bourdonnant par-ci, bourdonnant par-là, comme la mouche du coche, pour activer les travailleurs.

Guy et Loïca installaient une pêche miraculeuse dans un énorme baquet. Il s'agissait de parvenir à attraper, à l'aide d'une ligne pourvue d'un gros hameçon, un des innombrables paquets qui s'amoncelaient au fond de la cuve.

La tente multicolore d'Olga et de ses sœurs, qui était suspendue aux branches d'un gros chêne, présentait fort bien l'aspect d'un bazar égyptien, les jeunes filles ayant revêtu pour cette circonstance des costumes de leur pays. Nephtys, sur le conseil de Baldine, avait abandonné l'idée de dire la bonne aventure, mais elle vendait des colliers et des amulettes, sorte de petits objets en feuille de palmier qu'on porte dans la chevelure, pour préserver des dangers de l'âme et du corps!

Le clou de toutes les attractions était le guignol de M. de Montmeyran. Aidé d'Adhéaume, il avait composé une suite de scènes drolatiques, semées de dialogues en bas breton à la portée du public de l'endroit.

Gisèle, après bien des hésitations, s'était décidée pour le jeu des anneaux qui consiste, en les lançant adroitement, à essayer d'en coiffer le goulot d'une bouteille. M. Dupont avait envoyé, à cette intention, deux énormes paniers de champagne à Gisèle et des fleurs à profusion pour orner la petite baraque tendue d'étoffe rouge. Elle avait su par Baldine qu'Alain ne viendrait pas, et la perspective de cette journée la remplissait d'aise, car elle la voulait décisive. M. Dupont ne lui avait pas caché son désir de faire la connaissance de M. des Touches le plus tôt possible, afin de lui parler d'une affaire d'où dépendait le bonheur de sa vie! Enfin, elle allait atteindre son but : la fortune, qui la délivrerait de toutes les préoccupations mesquines de l'existence. Quel rêve enchanté! Elle avait écrit à son père pour lui annoncer la possibilité de son prochain mariage et le prier

de hâter son retour, afin de n'apporter aucun obstacle à la prompt réalisation de ce projet.

* * *

Tout de suite après le déjeuner, qui avait eu lieu de bonne heure, la moitié du personnel du château s'était rendue à la clairière. Les paysans arrivaient en foule, parés de leurs plus beaux habits ; quelques femmes avaient conservé le joli costume : la coiffe légère, la robe aux bandes de velours et le tablier brodé.

L'abbé Bertrand distribuait d'innombrables poignées de mains à tous ses paroissiens, très fiers de se montrer en sa compagnie. Il allait de boutique en boutique, assailli par les enfants à qui il jetait des bonbons et tirait amicalement les oreilles. M. Dupont était arrivé un des premiers pour jouir plus longtemps de la présence de Gisèle dont il était de plus en plus épris. Il était vêtu d'un complet gris clair et avait arboré à sa boutonnière un superbe œillet blanc. A sa vue, la jeune fille avait eu de la peine à réprimer un sourire ; il n'était pas grand, et ce costume, par son élégance et sa couleur, faisait encore ressortir ses défauts physiques et son manque de distinction. Mais que lui importait ! Elle avait évalué d'un coup d'œil la coupe du bon faiseur et le gros diamant qui scintillait au petit doigt de son admirateur. Elle n'avait déployé aucune élégance tapageuse, sa robe d'organdi rose pâle donnait à son teint une transparence de fleur, qu'ombrait la capeline aux larges bords, ornée d'un simple ruban de velours noir. Elle était vraiment ravissante ainsi, et M. Dupont ne pouvait se lasser de la contempler.

La foule augmentait sans cesse, les affaires marchaient et les billets bleus s'entassaient au comptoir des Sekhem qui avaient invité un grand nombre de leurs connaissances.

La gaieté montait en proportion des bolées de cidre consommées ; le son des binious se mêlait

aux rires des spectateurs du guignol ; l'odeur des saucisses grillées flottait autour des tables, où des jeunes filles du pays servaient des boissons variées, en échangeant des plaisanteries avec les consommateurs.

Baldine avait installé M^{lle} de Yrrabal dans un confortable fauteuil d'osier, près d'une petite table ombragée d'un parasol, et la pauvre Lola, toujours prisonnière, jetait des regards d'envie sur les jeunes filles qui, plus heureuses qu'elle, pouvaient s'amuser et circuler au milieu de cette foule pacifique et pittoresque.

Pierre, occupé près de M. de Montmeyran et d'Adhéaume à leur passer les personnages du guignol, s'échappait pendant les entr'actes et venait s'asseoir quelques instants près de Baldine et de M^{lle} de Yrrabal. Il n'échangeait avec Lola que de rares paroles, mais la sévère gardienne ne pouvait empêcher le regard du jeune homme de dire à Lola tout son amour.

La journée était avancée lorsque Baldine rentra au château pour veiller aux derniers préparatifs du grand dîner qui devait réunir tous les organisateurs et collaborateurs de cette belle journée, dont la recette allait apporter à l'abbé Bertrand la possibilité de secourir bien des misères. Il ne serait pas au nombre des convives. Baldine n'avait pas insisté, connaissant de longue date ses principes : il n'avait jamais accepté même un verre d'eau chez aucun de ses paroissiens.

— Mon régime me l'interdit, disait-il, quand on lui en demandait la raison.

Mais à Baldine il ne cachait pas le véritable mobile de ce refus :

— Vous comprenez que, si j'acceptais une fois, ça n'en finirait plus ! Il faudrait aller partout ! En avant les galettes, les saucisses ! Et si je me rendais un peu plus souvent chez l'un que chez l'autre, ça ferait des potins et des jalousies ! Non, non ! Liberté, liberté, et pas d'histoires !

Guy avait promis d'aller à bicyclette lui porter la recette, et Baldine y joindrait un pâté et des

friandises, car le bon curé recevait très bien les cadeaux que ses paroissiens ne manquaient pas de lui faire, sous forme de poulets, d'œufs frais et de pots de miel.

M. Dupont avait tenu à ramener lui-même Gisèle dans son auto. Les convenances étaient gardées par la présence de la tante Inès et de Lola. Olga et ses sœurs arrivaient de leur côté avec Guy.

Les Montmeyran ramenaient Adhémaume et Pierre. Celui-ci avait trouvé le moyen, dans le courant de la journée, d'aller jusqu'au Fresne pour se rendre compte de l'humeur d'Alain qu'il avait laissé assez calme ; mais, à sa grande surprise, celui-ci n'y était pas.

Le valet de chambre, interrogé, répondit que son maître était sorti à pied de très bonne heure. Pierre était revenu assez inquiet et s'attendait à chaque instant à le voir surgir au milieu de la kermesse, malgré sa promesse de n'y pas venir. La journée s'était passée et Pierre, ne l'ayant pas aperçu, se félicitait de n'en avoir pas parlé à Baldine qui se fût inquiétée en pure perte.

Le dîner fut d'une gaieté folle. Chacun avait une histoire à raconter sur l'étonnement des villageois, leurs réflexions innocentes ou saugrenues ; sur les bonnes femmes qui, sans le savoir, voulaient renouveler la fête du feu chez les Grecs de Terre-Sainte en emportant, tout allumés, leurs cierges de Bethléem. Loïca avait expliqué de sa voix douce qu'ils venaient du pays où était né le petit Jésus, et la piété bretonne, un peu fanatique, s'était laissé séduire ; la grande boîte avait été vidée en un clin d'œil.

Gisèle écoutait à peine les phrases de tendres sous-entendus que lui débitait M. Dupont. La fatigue de la journée jointe à quelques coupes de champagne lui procuraient une agréable torpeur où elle se complaisait ; elle adressait de temps en temps un sourire à son voisin qui l'accueillait comme une marque d'approbation.

Les fenêtres et les portes de la salle à manger

étaient restées grandes ouvertes et laissaient entrer avec la brise fraîche les rayons du soleil couchant. M. de Bois-Chesnaye avait entraîné les hommes au fumoir, pour ne pas incommoder sa femme, que l'odeur d'un cigare proche faisait évanouir, et M. Dupont avait dû, bien à contre-cœur, abandonner Gisèle ! Celle-ci en avait éprouvé un certain soulagement ; cette admiration à jet continu pendant une journée entière avait mis ses nerfs à une rude épreuve.

Elle alla s'accouder dans le coin le plus sombre de la terrasse pour respirer à l'aise, pendant que toute la jeunesse, infatigable, envahissait le grand salon et se mettait à danser.

Elle était là depuis un instant, lorsque les arbustes qui garnissaient le bas de la terrasse s'écartèrent avec précaution ; un homme en sortit et sa haute silhouette se dressa tout à coup devant elle. Elle eut un sursaut et laissa échapper un léger cri, vite réprimé :

— Alain ! fit-elle à voix basse.

— Oui, Gisèle, c'est moi !

Et comme elle avait fait un pas en arrière :

— Non, non, continua-t-il d'une voix étouffée, je vous en supplie, ne vous en allez pas ! Je viens de passer des journées d'agonie, sans vous voir, sachant cet homme auprès de vous ! J'ai erré tout le jour dans les bois pour essayer de vous apercevoir de loin ! Ayez pitié de moi, ne me laissez pas ainsi dans cette affreuse incertitude ! Je vous aime, Gisèle, vous le savez bien ! Je vous aime !

Il avait élevé la voix pour dire ces mots, en essayant de saisir la main que la jeune fille crispait sur la balustrade en un effroi grandissant.

— Taisez-vous, je vous en conjure ! dit-elle vivement. Si l'on vous entendait !

Et elle jetait des regards effrayés vers la porte du salon. M. Dupont allait certainement la chercher, il pouvait survenir d'une minute à l'autre. Elle fit encore un pas en arrière :

— Non, ne me quittez pas ainsi ! gémit-il d'une voix suppliante ; je vous assure que je ne peux

plus vivre ainsi ! Répondez-moi, ou je suis prêt à toutes les folies ! J'irai vous chercher aux côtés de cet homme que je hais !

Gisèle s'était retournée vivement, croyant avoir entendu marcher derrière elle. Dans son affolement, elle lui jeta ces mots que la frayeur faisait trembler :

— Dans le rond-point ! Attendez-moi !

Et elle s'enfuit par la porte de la salle à manger, au moment où M. Dupont arrivait sur la terrasse. Il ne put apercevoir que l'envolement d'une robe claire qui disparut avant même qu'il eût pu en distinguer la couleur.

Gisèle s'était laissée tomber sur une chaise du petit salon où elle s'était réfugiée. Elle comprimait de ses deux mains les battements de son cœur. Quelle frayeur elle venait d'éprouver ! Elle murmurait rageusement :

— Est-ce que ce fou va me poursuivre ainsi pendant longtemps ! Au moment où mon avenir se décide, c'est lui qui serait la cause d'un échec ! Ah ! non ! Il veut que je lui réponde, eh bien, tant pis pour lui !

Elle se glissa dans l'antichambre, saisit une pèlerine sombre dont elle s'enveloppa et sortit par une porte de derrière ; elle contourna les parterres et les massifs et pénétra dans le rond-point éclairé par la faible lueur des derniers rayons qui empourpraient encore le ciel du côté du couchant.

Alain, en la voyant, se précipita à sa rencontre, lui saisit les mains qu'il couvrit de baisers :

— Gisèle ! Gisèle ! Vous êtes venue ! Ah ! que vous êtes bonne ! Je savais bien que vous ne voudriez pas me désespérer !

— Je suis venue, dit-elle froidement en retirant ses mains d'un geste brusque, parce que vous me menaciez d'un esclandre qui aurait terni ma réputation à jamais ! Je vous croyais assez gentilhomme pour le comprendre !

— Gisèle, reprit-il d'une voix tremblante, pardonnez-moi, mais j'étais fou ! Maintenant que vous êtes près de moi, je comprends l'odieux de ma

conduite Ne m'en veuillez pas, ... je vous aime tant! Gisèle, ... répondez-moi... Voulez-vous être ma femme?

— Voyons, Alain, dit-elle nerveusement, vous n'avez donc pas compris que...

Au moment décisif, elle hésitait et cherchait ses mots.

Lui la regardait fixement et, tout à coup, il éclata d'un rire qui ressemblait à un sanglot :

— Ah! si, si je comprends maintenant! Je ne suis pas assez riche! Mais dites-le donc! Vous préférez les millions de cet homme! Vous n'aviez pas le droit de jouer avec mon cœur comme vous l'avez fait! Vous êtes une misérable coquette!

— Ah! mais! dit Gisèle, que la colère gagnait, j'en ai assez de vos insultes! Vous ai-je jamais dit que je vous aimais?

— Non, vous ne me l'avez jamais dit, mais tout me le laissait croire! Vos rendez-vous, les baisers que vous m'avez laissé prendre...

Gisèle allait répondre, un bruit de pas sur le gravier la fit tressaillir! Qui venait de ce côté? Une terreur folle l'envahit. Si elle était surprise, c'en était fait de son mariage! De toute sa rancune, elle le cingla de ces mots :

— Eh bien! puisque vous voulez le savoir, je ne vous aime pas! Je ne vous ai jamais aimé!

Elle se précipita dans le massif qui se referma sur elle au moment où, d'une petite allée, débouchait Baldine haletante; elle arriva près d'Alain sans pouvoir prononcer une parole. Un vertige la saisit, et elle serait tombée si celui-ci, stupéfait de sa présence inattendue, ne l'avait retenue dans ses bras.

Le promeneur qui avait si fort effrayé Gisèle et qui n'était autre que M. Dupont avait contourné l'allée et pénétra à son tour dans le rond-point; il resta pétrifié devant le spectacle qui s'offrait à lui.

— Oh! pardon! balbutia-t-il, très embarrassé, et il fit mine de se retirer.

Alain semblait anéanti et incapable de parler.

Baldine, qui s'était ressaisie, sentit le danger de cette situation, où son bon cœur venait de l'entraîner. Une idée lui traversa l'esprit comme un éclair :

— Monsieur, je vous en prie, dit-elle, ne vous en allez pas ! Vous serez le premier à connaître la nouvelle : nous sommes fiancés !

Elle tenait encore le bras d'Alain qui eut un mouvement brusque à ces mots, mais elle resserra son étreinte et ajouta vivement :

— Nous vous prions seulement de garder le silence encore quelques jours.

M. Dupont s'inclinait :

— Trop heureux, Mademoiselle, que le hasard m'amène à partager cet aimable secret ; vous pouvez compter sur ma discrétion.

Baldine entraîna Alain qui se laissait faire comme un automate, et tous trois se dirigèrent vers le château.

M. Dupont, encore abasourdi de sa découverte, avait un gros poids de moins sur le cœur ! Il avait osé soupçonner son idole ! Le fait est que beaucoup de menus incidents, presque sans importance à première vue, mais rassemblés par sa passion mise en éveil, l'avaient plongé dans une inquiétude vague, et un doute l'avait effleuré. L'absence inexplicable de Gisèle, qu'il avait cherchée en vain dans tous les salons, cette personne dont il avait surpris la fuite sur la terrasse et jusqu'à la scène déplacée dont Alain s'était rendu coupable à la fontaine de Baranton et qui lui était revenue en mémoire, tout enfin contribuait à augmenter ses craintes. Pendant qu'il était sur la terrasse, interrogeant les alentours du château et le parterre, que le crépuscule commençait à envelopper de son mystère, il avait aperçu une forme blanche qui fuyait à travers le feuillage. Un soupçon aigu le mordit au cœur et, spontanément, il suivit la trace de la robe claire qui l'amena tout droit au petit rond-point où il s'était trouvé en face d'Alain et de Baldine.

« C'est égal, pensait-il, je suis content de ne pas avoir épousé cette jeune fille ! Ces fiançailles, le soir, dans un parc, et l'attitude équivoque où je l'ai surprise dans les bras de ce jeune homme ne prouvent pas en sa faveur ! »

Baldine, de son côté, un peu remise de sa course et de l'émotion intense qu'elle venait d'éprouver, remerciait le Ciel d'être arrivée à temps pour éviter la catastrophe qu'elle redoutait depuis longtemps. L'absence prolongée de Gisèle avait commencé à l'intriguer, lorsque Lola lui avait fait signe de venir près d'elle et lui avait dit rapidement :

— Gisèle est dans le parc ! Je passais dans le salon quand j'ai entendu parler sur la terrasse. Je me suis dissimulée afin qu'elle ne m'aperçoive pas ; elle causait avec quelqu'un que je n'ai pu distinguer dans l'ombre de la balustrade ; je ne pouvais entendre distinctement, mais les dernières paroles me sont parvenues : « Dans le rond-point. Attendez-moi ! »

Baldine avait sursauté.

— Mon Dieu ! dit-elle, effrayée, c'est Alain !

Elle était partie comme une flèche dans la direction indiquée, sans réfléchir que sa robe blanche pouvait être aperçue à travers le feuillage, et, folle de frayeur, elle était arrivée au moment où Gisèle disparaissait dans le massif.

Celle-ci avait couru jusqu'au château, sans souci des branches qui accrochaient ses cheveux, serrant le vêtement sombre autour d'elle, pour ne pas laisser aux ronces la moitié de sa robe ; elle était remontée en courant l'escalier, désert à cette heure, et se laissa tomber sans souffle sur son lit. La frayeur et la colère tout ensemble la secouaient d'un tremblement.

Elle se raidit contre l'évanouissement qu'elle sentait venir et se remit debout. Il fallait à tout prix descendre et retrouver M. Dupont, le plus vite possible ! Il avait certainement remarqué son absence.

Elle se regarda dans la glace et fut effrayée de sa pâleur. Avec rapidité, elle remit en ordre ses cheveux, aviva ses joues d'un peu de rouge, fit bouffer sa robe et, domptant ses nerfs, elle redescendit s'asseoir dans le petit salon où elle attendit anxieusement la suite de cette tragique aventure.

Un bruit de voix attira son attention en éveil ; elle fit un pas vers la terrasse et faillit crier d'étonnement en voyant apparaître Baldine au bras d'Alain, accompagnés de M. Dupont.

Celui-ci, tout souriant, s'avança vers elle :

— Où étiez-vous, chère petite amie ? dit-il en l'enveloppant d'un regard où l'intérêt se joignait à son admiration habituelle déçuplée par le remords que le pauvre homme conservait au fond du cœur.

— J'étais montée me reposer un peu dans ma chambre, répondit-elle avec aplomb. Votre délicieux champagne m'avait un peu étourdie !

— Je m'en voudrai toute ma vie, reprit-il, d'avoir été la cause, même involontaire, du plus petit malaise !

Alain avait disparu.

Gisèle souriait triomphalement. Tout s'était terminé de la façon la plus heureuse pour elle. Mais par quel concours de circonstances Baldine se trouvait-elle en compagnie d'Alain et de M. Dupont, et quelle part avait-elle prise à ce dénouement inespéré ?

M^{me} de Bois-Chesnaye, selon son habitude, s'était retirée la première, et tous les invités partaient les uns après les autres. Baldine, malgré la fatigue et l'énervement causés par la secousse morale qu'elle avait subie, restait bravement près de son père, pour recevoir les adieux et les remerciements de chacun, pour cette agréable et joyeuse journée.

A la faveur du brouhaha des départs, Pierre et Lola avaient pu enfin échanger quelques paroles :

— Plus que deux jours, avait dit tristement la jeune fille, et nous nous sommes si peu vus ! Quand nous retrouverons-nous maintenant ?

— Bientôt, mon aimée, j'en ai la conviction. Ayez du courage, cette pensée me soutiendra dans l'épreuve de notre séparation. Je garde votre amour, ma Lola, c'est ma force et mon espoir ! Si vous le pouvez, écrivez à Baldine, elle me dira votre retour !

— Oui, Pierre, j'aurai du courage, je vous le promets !

Elle voulait sourire, tandis que deux larmes brillaient dans ses yeux ; elle murmura :

— Je vous aime !

Ils furent brusquement séparés par la famille Sekhem ; le groupe bariolé des jeunes filles descendait l'escalier de la terrasse et s'engouffrait dans les autos avec des cris et des rires.

Baldine n'en pouvait plus. Elle regagna rapidement la tour et trouva Gisèle qui l'attendait à la porte de sa chambre. Elle eut, en l'apercevant, un mouvement d'humeur qu'elle ne put réprimer.

— Je te demande pardon, dit la jeune fille d'un air dégagé, mais tu comprends que j'ai trop envie de savoir le mot de cette énigme, pour pouvoir m'endormir ! Comment te trouvais-tu en compagnie de M. Dupont et d'Alain ? Que s'est-il passé ?...

— Des choses très graves, répondit Baldine. Tu en connais une partie mieux que moi, reprit-elle en la regardant fixement ; mais ce que tu ignores, c'est que cette fois-ci ta légèreté et ton imprudence ont dépassé les bornes. Pour te sauver, je me suis trouvée dans une situation effroyable d'où je n'ai pu sortir qu'à l'aide d'une comédie et d'un mensonge qui me répugnent et dont tu es seule responsable.

Et, comme Gisèle la regardait sans comprendre, elle lui raconta en détail toutes les péripéties qui s'étaient déroulées depuis sa fuite du rond-point :

— Je t'assure, ajouta-t-elle, que j'ai passé un moment terrible que je n'oublierai de ma vie ! Il est grand temps que tu te rendes compte de la portée de tes actes ! Je ne serai pas toujours là

pour te tirer d'un mauvais pas comme celui-là !

Gisèle se jeta au cou de son amie :

— Ma pauvre Dine, dit-elle en l'embrassant, je te demande pardon !

« C'est vrai, j'ai été folle et inconséquente, mais je te promets de ne plus recommencer. Tu m'as sauvée, ajouta-t-elle sincèrement, je ne l'oublierai pas ! Une fois mariée, crois-moi, je serai sérieuse, tu verras ! »

— Que Dieu t'entende, ma pauvre petite, et qu'il te pardonne comme je le fais. Mais laisse-moi, veux-tu ? Je suis à bout !

— Oui, oui, je m'en vais, dit Gisèle qui souriait de nouveau, et encore merci !

* * *

Le lendemain, tous les hôtes de Bois-Chesnaye ne parurent qu'à l'heure du déjeuner. Gisèle avait écrit de nouveau à son père de venir à Bois-Chesnaye sous le prétexte de la ramener à Paris avec lui, mais afin que la demande en mariage pût avoir lieu sans retard. Une autre lettre pour Hébert lui annonçait l'heureuse nouvelle ! Celui-ci, qui vivait chichement avec le peu d'argent qui restait du billet de mille francs emprunté à Guy, fut transporté de joie ! Il connaissait les libéralités de sa sœur et, devant ce Pactole tout proche, il se remit délibérément à faire de nouvelles dettes, assuré qu'il était de les payer avec l'argent du cher beau-frère !

Baldine, après quelques heures d'un sommeil agité, s'était mise à réfléchir sur ce qu'elle avait à faire pour que ses prétendues fiançailles soient rendues officielles avant le départ de M. Dupont. Elle se leva de bonne heure et fit seller *Trilby* pour se rendre au Fresne. Elle redoutait, non sans raison, le nouvel accueil d'Alain, mais il fallait à toutes forces qu'elle l'amenât à accepter la situation dans laquelle elle l'avait entraîné malgré lui.

Elle arriva à la porte du cabinet de travail ; un

moment d'hésitation l'arrêta sur le seuil. Le jeune homme était assis devant son bureau et se leva en la voyant entrer.

— Alain, dit-elle, je suis venue... Il faut que je te parle,... que je t'explique...

Il s'était avancé vers elle. Ses yeux brillants et creusés trahissaient une nuit d'insomnie, mais ses traits étaient calmes, et c'est d'une voix qui ne tremblait pas qu'il l'interrompt :

— Non, Dine, tu n'as pas besoin de m'expliquer, et il lui avait pris les mains par un mouvement spontané, pour la faire asseoir sur le divan à côté de lui. Depuis hier, j'ai fait du chemin ! La montée a été rude, mais je suis parvenu au faite ! Si tu savais, continua-t-il, combien j'avais lutté avant de me laisser aller à l'amour que je sentais gagner mon cœur comme une marée envahissante ! Gisèle a joué auprès de moi le rôle d'une de ces petites mouches cantharides, frôlante, irritante, enfiévrante, à la physionomie étrange, aux ailes étincelantes qui sème derrière elle une pernicieuse et irrésistible ivresse, mais, si on peut se ressaisir, il ne vous reste plus que la tentation de l'écraser pour échapper à son sortilège !

« Si le bruit des pas de M. Dupont sur le gravier ne l'avait fait fuir, je ne sais vraiment à quelle folle extrémité j'aurais pu me laisser aller ! »

Baldine avait eu un mouvement d'effroi.

— C'est fini, bien fini, reprit-il vivement. Le dégoût et le mépris ont tué mon amour d'un seul coup. Le voile que j'avais devant les yeux s'est déchiré subitement et j'ai compris le geste sauveur que tu avais accompli !

— Oh ! mon vieux camarade, si tu savais comme tes paroles me font du bien ! dit-elle en souriant. Je n'étais pas fière en arrivant tout à l'heure !

— Ma pauvre Dine ! Tu te souvenais de mon odieuse conduite envers toi, lorsque tu étais venue si charitablement me mettre en garde contre les menées de cette fille sans cœur ! Dire que je t'ai accusée de n'en pas avoir ! Pourras-tu me pardonner ?

— Je ne t'en ai pas voulu ! Maintenant tu sais que j'en ai un, c'est toujours ça de gagné ! Je dois aussi, du reste, te demander pardon de t'avoir entraîné dans cette aventure, parce qu'il va falloir annoncer sans tarder la nouvelle que M. Dupont a été le premier à recueillir !

Elle riait franchement :

— Nous jouerons un peu aux fiancés pour la forme et, après le mariage de Gisèle, nous nous apercevrons, comme par hasard, que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, et voilà ! Ris un peu, voyons !

— Baldine, dit-il sérieusement, tu as un cœur incomparable ; tu as raison de vouloir le garder. Je ne connais personne digne de le posséder !

— Oh ! dit-elle, riant toujours, si tu continues, tu seras très bien dans ton nouveau rôle !

Elle reprit sérieusement :

— Alors, quand viens-tu, pour que je prépare la famille ?

— Demain si tu veux ; mais tu comprends que je ne tiens à rencontrer ni lui, ni elle !

— J'arrangerai cela, n'aie pas peur.

Et Baldine se sauva retrouver *Trilby*. Elle se sentait le cœur léger, dégagé de l'effroyable poids qui l'oppressait depuis tant de jours ; elle laissa le petit cheval galoper à sa guise à travers les grandes allées, la poitrine dilatée par l'air pur du matin.

— Comment, te voilà ? lui cria Adhéaume, lorsqu'elle arriva dans la cour. Je te croyais encore endormie !

Il l'aida à descendre de cheval :

— Et tu en as, une mine ! s'exclama-t-il. Tu es rose comme une fraise !

— Comme tu es galant, parrain ! C'est que je suis contente, expliqua-t-elle.

Il la regarda d'un air d'amicale défiance :

— Tu viens de faire encore un mauvais coup !

— Pt'êt' ben ! dit-elle en imitant l'accent breton.

Et elle s'enfuit en riant pour changer de costume avant déjeuner.

Délivrée des préoccupations qui avaient troublé

tout le commencement de son séjour à Bois-Chesnaye, elle se sentait renaître ; sa gaieté naturelle reprenait le dessus et prêtait à sa physionomie la mobilité d'expression qui en faisait tout le charme. Elle n'était plus attristée que par le prochain départ de Lola ; celle-ci, mêlée, sans le vouloir, aux derniers événements, en connaissait tous les détails ; l'affection qu'elle portait à Baldine s'en était encore accrue. Qu'était-ce que tout cela, en comparaison du sacrifice qu'elle ignorait et qu'elle ignorerait toujours : l'offrande d'un amour qui s'oubliait au point de ne penser qu'au bonheur de Pierre et au sien !

Gisèle, rayonnante et apaisée, avait annoncé à M^{me} de Bois-Chesnaye l'arrivée de son père qui, disait-elle, devait l'emmenner le soir même. Elle savait d'avance qu'on ne manquerait pas de les retenir quelques jours et elle en avait prévenu M. Dupont, qui attendait avec impatience le moment de faire sa demande.

Les Montmeyran avaient fourni à M. des Touches d'excellents renseignements sur leur ami ; ils appréciaient sa bonhomie et surtout la source parfaitement honorable de sa grosse fortune. M^{me} de Montmeyran disait à M. Dupont, en manière de plaisanterie, qu'il avait la cervelle d'un moineau, lorsque par hasard il parlait d'art ou de littérature, ce qui arrivait rarement ; il craignait ces sortes de sujets et ne se laissait aller que pour traiter les questions qu'il connaissait. Malgré son scepticisme en matière d'amitié, son amour lui faisait oublier complètement ses théories habituelles ; il croyait alors aux sentiments désintéressés de Gisèle avec cette grâce d'état des gens qui s'imaginent réussir, par leur propre mérite, où d'autres ont échoué.

Il oubliait aussi son âge, sa tournure, en déployant devant la jeune fille toutes ses élégances vestimentaires pour la séduire. Il avait la peur du ridicule sans en connaître le sens et obtenait souvent un résultat tout opposé. Mais Gisèle souriait toujours, d'un sourire énigmatique, qui répondait à sa joie intérieure devant l'avenir doré

qui l'attendait, mais pas du tout aux louables efforts du pauvre homme pour lui plaire et aux hommages touchants dont il l'entourait.

Baldine, fidèle à sa promesse, avait arrangé, pour ce jour-là, une visite aux Sekhem où Guy et Gisèle allèrent seuls ; elle avait saisi un prétexte quelconque au dernier moment pour ne pas les accompagner.

Alain trouva donc le chemin libre pour se rendre d'abord auprès de M. de Bois-Chesnaye. Il était assez embarrassé de son personnage et se demandait avec appréhension quelle formule il devait employer. Baldine, qui le guettait, lui glissa rapidement :

— Allons ! un peu de courage ! Avec papa, ça ira tout seul !

Le jeune homme pénétra dans le laboratoire où il n'avait pas mis les pieds depuis plusieurs semaines.

M. de Bois-Chesnaye, en l'apercevant, lui envoya un bonjour amical :

— Te voilà revenu ! Ça me fait plaisir ; j'ai justement besoin de ton aide !

Il était en train de transvaser dans une cornue un liquide rougeâtre.

— C'est pour une réaction, expliqua-t-il ; prépare-moi la lampe à alcool, veux-tu, et prends la cornue.

Alain avait docilement exécuté les ordres reçus. Il cherchait encore les paroles appropriées, lorsque M. de Bois-Chesnaye leva la tête :

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il d'un air étonné. Tu ne vois donc pas que la mèche n'est pas allumée ?

Alain balbutia quelque chose d'inintelligible et tout à coup se décida :

— Je viens vous demander la main de Baldine ! articula-t-il, et il poussa un profond soupir, comme un homme qui vient de libérer ses épaules d'un pesant fardeau.

— Eh bien ! mon ami, répondit M. de Bois-Ches-

naye sans la moindre émotion, c'est à elle que tu devrais dire ça!

— Elle consent, Monsieur!

— Oui? Alors, moi, je n'y vois absolument aucun inconvénient, au contraire. Tiens, prends la cornue et vide le contenu dans le récipient! Je me demande ce que ça va donner, dit-il avec intérêt.

— Monsieur, dit Alain timidement, puis-je aller retrouver Baldine?

— Tu as quelque chose à lui dire?...

— Mais... Monsieur...

— Ah! oui! C'est vrai! J'avais oublié! Va, va, mon enfant!

Alain se précipita vers la porte. La jeune fille l'attendait dans l'antichambre et se mit à rire en apercevant son camarade, la figure congestionnée et l'air ahuri.

— Ne te moque pas de moi, supplia-t-il d'un air penaud, ça n'est pas drôle! Et dire que c'est pour cette...

— Pas du tout! dit Baldine en lui coupant la parole, c'est pour moi!

Et, le prenant par la main, elle l'entraîna dans l'escalier.

— Allons chez maman maintenant! Mais chacun son tour! Tu as pris la moitié de l'ambassade, je prends la dernière partie, et tu sais que je t'ai laissé la meilleure!

— Tu crois qu'il y aura du tirage? demanda-t-il d'un air effrayé.

— Mais non! Maman va être enchantée pendant un certain temps de me croire casée. Pense donc, avec ma figure, ça n'est pas commode!

Alain allait protester :

— Chut! dit-elle. Nous y voilà!

Ils entrèrent en se donnant la main. Le petit boudoir Louis XV était dans une douce pénombre. La voix de Mme de Bois-Chesnaye s'éleva, dolente :

— Qui est là?

— C'est Alain et moi, maman! Nous venons vous annoncer que nous sommes fiancés.

Le couvre-pieds de dentelles glissa de la chaise

longue et s'écroula sur le tapis ; la voix, très nette cette fois, reprit :

— Théobaldine, tu as une façon d'agir qui manque absolument de correction !

— Je vous prie de nous pardonner, maman, mais que voulez-vous ! c'est la manière moderne !... Alors ?...

— As-tu vu ton père ? demanda-t-elle après un instant de silence.

— Oui, maman. Il consent.

— Eh bien ! cela suffit ! Allez, mes enfants, je suis exténuée !

Les deux jeunes gens avaient déjà disparu.

Avant de retrouver son sommeil interrompu, la mère de Baldine avait réfléchi. Après tout, ce parti était très acceptable ; cela ne valait pas les millions de M. Dupont, mais sa fille, en compensation, pourrait orner ses voitures et son argenterie d'un tortil de baron, ce qui comptait pour quelque chose. Baldine n'était pas jolie, elle l'avait toujours déploré, mais puisqu'elle plaisait à Alain, tout était pour le mieux, et elle reprit sa sieste en toute tranquillité.

Les prétendus fiancés étaient descendus dans le jardin et le jeune homme se préparait à reprendre le chemin du Fresno.

— Eh bien ! à la bonne heure ! lui dit Baldine en riant, tu ne t'es pas fatigué ! Tu aurais pu tout de même, par politesse, ajouter un mot aimable à ce que j'ai dit à maman !

— Non, répondit-il, je t'assure que je n'ai pu trouver une parole ! Ce que nous faisons là n'est pas bien ! C'est une espèce de sacrilège !

— Tu exagères un peu ! Il y a du vrai dans ce que tu dis, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement ! N'aie pas peur, nous ne le ferons durer que le moins possible ! Merci encore et à bientôt !

— Au revoir, Dine !

* * *

Lola partait le soir même avec sa tante pour Saint-Sébastien. L'auto qui les conduirait à la sta-

tion devait ramener au château le père de Gisèle.

— Ma chérie, disait Lola à son amie, comme les jours ont passé vite! Pourtant vous avez trouvé le moyen de faire du bien à tous, même à celle qui ne le méritait guère! et de lui éviter la juste punition de ses légèretés!

— J'ai eu pitié d'elle au dernier moment, et il y avait aussi Alain à sauver! Quant à sa punition, Dieu agira s'il le trouve bon!

M^{lle} de Yrrabal attendait sa nièce au bas du perrou. Pour la première fois un vague sourire éclaira un moment cette sombre physionomie. Pierre, qui était venu dans l'espoir de dire à Lola quelques paroles d'adieu, ne put que lui envoyer un dernier regard où il mit toute son âme.



L'annonce des fiançailles de Baldine et d'Alain au milieu du dîner provoqua un étonnement simulé chez les uns, mais très sincères chez les autres. Guy regardait sa sœur avec curiosité; quant à Adhémaume, il semblait frappé de stupeur.

Le repas terminé, il avait entraîné sa nièce sur la terrasse :

— Veux-tu m'expliquer un peu ce que c'est que cette histoire-là?

— Mais, parrain, ce n'est pas une histoire!

— Allons, allons! reprit Adhémaume, les autres peuvent gober ça, mais pas moi!

— Écoute, parrain.

Elle lui avait pris le bras et lui dit tout bas :

— Je t'en prie, fais comme si tu le croyais! Tu as confiance en moi? Tu sauras tout un peu plus tard, mais ne me demande rien maintenant; c'est un secret qui ne m'appartient pas!

— C'est bon! dit-il en bougonnant, je me doutais bien qu'il s'était encore passé quelque chose! Tu as fait le terre-neuve?

— Oui, murmura Baldine — et elle ajouta comme pour elle-même : — mais cette fois-ci j'ai bien failli me noyer aussi!

Le lendemain, après le déjeuner, aussitôt que les convenances le lui avaient permis, M. Dupont arrivait en grande pompe avec M^{me} de Montmeyran. Il avait prié celle-ci de l'accompagner dans son ambassade et elle y avait consenti, tout en pensant que l'âge de leur brave ami l'aurait parfaitement autorisé à y aller seul.

Celui-ci était pomponné, calamistré, magnifique ! M. des Touches, tout en constatant qu'il n'était pas absolument le type du gendre qu'il avait rêvé, l'accueillit fort aimablement. Il avait au même degré que sa fille le respect et l'amour de l'argent, et ce petit homme replet et sans grande distinction n'en représentait pas moins une valeur devant laquelle il s'inclinait.

Le mot d'ordre avait été donné et le petit boudoir laissé à la disposition des visiteurs. La demande faite dans toutes les règles, Gisèle apparut, dans la joie du triomphe, plus ravissante que jamais, et M. Dupont, ébloui et plein d'illusions, ne voyait dans le rayonnement des jolis yeux bleus que la satisfaction de la jeune fille à la pensée de devenir sa femme.

Le gros diamant passa du petit doigt, légèrement boudiné, de M. Dupont à l'annulaire de sa fiancée, en attendant, lui dit-il, qu'elle pût choisir une bague digne d'elle.

Les compliments s'échangèrent autour de la table du thé, servi sur la terrasse. M^{me} de Bois-Chesnaye n'était pas fâchée d'annoncer les fiançailles de sa fille avec le baron de Tréguier !

— Mes félicitations bien sincères, Mademoiselle, dit M. Dupont en lançant à Baldine un regard complice.

Gisèle embrassait son amie.

— Je te remercie encore, tu sais, lui dit-elle tout bas. Tu m'as rendu un service que je n'oublierai jamais !

— Où est donc l'heureux mortel ? demanda M^{me} de Montmeyran.

— Il a été appelé à Rennes pour une grosse ad-

judication de fourrage, répondit Pierre qui venait d'arriver. Il sera là demain.

M. des Touches se levait :

— Je n'ai plus qu'à vous remercier, mes chers amis, dit-il en s'adressant à M. et M^{me} de Bois-Chesnaye, de votre aimable hospitalité pour ma fille et pour moi. C'est à vous que nous devons l'épilogue heureux du roman ébauché sous ces ombrages, termina-t-il dans un sourire.

Le même sourire effleura les lèvres de Gisèle.

— Je vous emmène par la route, n'est-ce pas ? dit M. Dupont rayonnant ; les bagages suivront en chemin de fer.

Quand l'auto eut disparu au tournant de la grande allée, Guy se mit à rire :

— L'affaire est dans le sac !

— Je te prie de ménager tes expressions ! dit sa mère sévèrement.

Baldine avait fait les gros yeux à son frère.

— Oui, ton appréciation manque d'élégance, lui dit-elle ; mais au fond, je suis bien contente qu'ils soient partis tous les trois. La petite course aux millions est terminée !

— Que veux-tu ! reprit sa mère, Gisèle comprend que la vie n'est pas une romance !

— Ah ! non, répliqua Adhéaume à demi-voix ; avec elle ce sera plutôt un rigodon !

Baldine se dirigeait vers la porte.

— Où vas-tu ? lui dit son frère en la prenant par le bras.

— Au presbytère. Il faut bien que j'aie à porter la nouvelle à l'abbé Bertrand, qu'il doit savoir déjà, ajouta-t-elle en haussant légèrement les épaules.

— Je vais avec toi ; j'ai oublié mes livres ce matin. Je prends ma bécane, et toi ?

— Moi, la *Citron*.

— C'est parfait, parce que je te lâcherai, pour aller chez les Sekhem faire une partie de tennis.

— Eh bien! vous ne me gêtez guère, depuis quelque temps! dit l'abbé Bertrand en venant ouvrir son portail.

Il regardait Baldine en fronçant les sourcils :

— C'est vrai, ce que j'ai appris? Vous allez épouser Alain?

Guy sortait de la maison avec ses livres sous le bras :

— Au revoir, Monsieur le curé! A ce soir, Dine!

— J'attendais pour vous répondre que nous fussions seuls, pour ne pas me rendre coupable d'un mensonge inutile, dit-elle. J'ai une vraie confession à vous faire, Monsieur le curé, parce qu'au fond du cœur je suis un peu troublée!

— Ah! bah! Eh bien! allons nous asseoir près du bassin, nous ne serons pas dérangés.

Quand ils furent assis à l'ombre, Baldine commença la longue narration, interrompue par les exclamations de son interlocuteur, depuis le goûter à la fontaine de Baranton jusqu'aux événements qui l'avaient amenée à accepter la situation actuelle.

— Ma foi, dit l'abbé, quand elle eut fini, j'avoue que cette fois votre bon cœur vous a menée dans des petits chemins tortueux où je n'aime pas vous voir. Il n'y a rien de mieux que la grande route, toute droite. Peut-être eût-il été préférable de laisser cette péronnelle se dépêtrer toute seule, et si elle avait raté ses millions, ç'aurait été bien fait!

— Peut-être, Monsieur le curé... Mais... il y avait Alain!

— Ah! oui! il y avait encore ce nigaud-là! Evidemment, vous ne pouviez faire autrement! Allons, tranquillisez-vous, la charité fait pardonner bien des fautes, et c'est en son nom que vous avez agi. Maintenant que les gêneurs sont partis, continua-t-il, nous allons nous occuper des choses sérieuses. Nous baptisons Loïca dimanche après vêpres, si vous voulez? Elle a demandé à Guy d'être son parrain avec vous. Et elle a ajouté en lui prenant la main : « Quand je serai

grande, nous nous marierons tous les deux!»

Baldine riait :

— Elle a une nature délicieuse, cette petite, elle fera certainement une femme charmante.

— Mais, en attendant, elle m'a déclaré qu'elle irait cet hiver au couvent du Sacré-Cœur, au Caire! C'est une idée que j'approuve complètement, parce que le bagage d'instruction religieuse de cette enfant est bien mince! Quand je lui parle du Bon Dieu, elle ouvre ses grands yeux qui semblent s'emplier de lumière; mais, s'il faut du mysticisme, pas trop n'en faut! Dans le milieu où elle va vivre, elle a besoin d'autre chose. La foi du charbonnier a du bon, mais, bien étayée sur des connaissances solides, elle est meilleure! Il faut que cette petite puisse répondre pourquoi elle croit. — Et, changeant de sujet : — Envoyez-moi donc Alain! Je serais curieux de connaître son état d'âme, à celui-là!

— Oh! tout à fait calme, et j'en suis si contente!

— Oui, mais voyez-vous qu'à présent il prenne goût à vos fiançailles?

— Vous pouvez être tranquille de ce côté-là. Le pauvre garçon n'avait déjà pas beaucoup « d'attitudes » pour le mariage, comme dit cette bonne M^{me} Delaporte; mais, à présent, je crois qu'il n'en aura plus jamais!

— Tant mieux pour lui! conclut l'abbé Bertrand.

* * *

Guy revint de la Plaine en annonçant pour le lendemain la visite de toutes les Sekhem.

Baldine aspirait de tout son cœur à un peu de calme et de repos. Elle envisageait, contre son ordinaire, le départ pour Paris comme un moyen d'y arriver. M^{me} de Bois-Chesnaye avait fait déjà plusieurs allusions à ce sujet; Adhéaume avait offert d'emmener Guy, mais elle avait répondu de son ton d'enfant gâtée :

— Non, non ! Nous partirons tous ensemble ! Ce château vide est un tombeau !

* * *

La bande joyeuse et toujours bariolée des demoiselles Sekhem descendit de leurs autos et toutes se précipitèrent sur Baldine pour la féliciter.

— Mes compliments ! Mes compliments ! répétaient-elles les unes après les autres.

— Tout le monde se marie ! disait Olga en riant. Où est Gisèle ?

— Partie avec son père et M. Dupont !

— Il est laid, M. Dupont, murmurait Loïca.

— Qu'est-ce que ça fait, puisqu'il est riche ! répliquait Bérénice.

— A quand son mariage ?

— Je ne sais pas encore, dit Baldine ; peut-être en décembre.

— Je serai mariée avant ! Mais, dites-moi, demanda Olga, est-ce que vous allez à l'église pour vous marier ?

— Certainement !

— Chez nous, c'est à la maison que se fait la cérémonie, à cinq heures de l'après-midi. Il y aura toutes les demoiselles d'honneur, habillées en vert, souliers verts, gants verts, chapeaux verts...

— Elles auront l'air d'une nuée de sauterelles ! dit Guy d'un ton moqueur.

— Pas du tout, ce sera très joli ! Ma robe vient de chez Lanvin, je l'ai essayée en passant par Paris. Après la cérémonie, nous monterons tous dans les voitures fleuries pour faire le tour de la ville. Alors on me mènera dans la maison de mon mari. Devant la porte se trouvera un boucher qui tranchera la tête d'un mouton ou d'un agneau.

— Oh ! Mais c'est affreux ! interrompit Baldine écoeurée.

— C'est la coutume ! Il faut que le sang coule et que je le franchisse pour entrer dans ma nouvelle demeure. C'est un sacrifice obligatoire pour écarter les esprits malfaisants.

M. de Bois-Chesnaye, qui avait entendu, dit à son frère :

— Ces coutumes sont tout à fait curieuses, je vais en chercher les origines.

— Cette robe de chez Lanvin, au milieu de ces rites sauvages, est vraiment une chose inouïe ! Vois-tu cette petite fête sur les marches de la Madeleine ?

— Et vous, Baldine, à quelle époque vous marierez-vous ?

— Pas tout de suite... A Pâques, peut-être...

— Comme c'est loin ! dit Mâli.

Guy apportait à sa sœur une assiette de gâteaux ; il lui fredonna à l'oreille :

— « La Trinité se passe, mironton, mironton, mirontaine... »

— Tu es insupportable ! dit-elle en souriant légèrement et sans se retourner.

— Nous ne nous verrons plus cette année, reprit Olga. Il faut nous souhaiter mutuellement beaucoup de bonheur !

— Pour vous, Nephtys, dit Baldine, un mari « confortable ». Et vous, Olga ?

— Un flirt ! C'est comme cela que vous dites, n'est-ce pas ? Un flirt avec des cheveux blonds et des yeux bleus !



Le château de la Plaine avait fermé ses portes. Le chadouf pendait, solitaire, sur l'étang ; l'homme qui le faisait mouvoir était parti avec ses maîtres vers le chaud soleil de son pays. Le paysage avait repris le calme un peu triste de l'automne breton. Le baptême de la petite Loïca avait eu lieu, et elle avait quitté, les yeux pleins de larmes, son cher abbé Bertrand. En embrassant Baldine, elle lui avait dit sérieusement :

— Mairaine, si je vous écris, vous me répondrez, n'est-ce pas ?

— Certainement, ma chérie !

Et à Guy :

— Tu n'oublieras pas : *Salam alekoum* ?

— Non, non, je te le promets ! avait-il dit en l'embrassant aussi.

* *

M^{me} de Bois-Chesnaye frissonnait dans les vastes pièces où tous les meubles, sous la direction de Baldine, avaient revêtu leurs toilettes d'hiver. Il avait fallu presser le départ, car la vue des feuilles jaunissantes plongeait la pauvre femme dans une neurasthénie aigüe. Elle aurait dû éprouver la même impression à Paris en voyant les arbres du parc Monceau, mais, là, le temps lui manquait pour les regarder. Toujours exténuée à la campagne, elle retrouvait à la ville des jarrets d'acier et une force de résistance qui lui permettait de se coucher à des heures indues sans la moindre fatigue.

Guy s'était mis à la besogne courageusement. Il avait confié à sa sœur ses nouveaux projets :

— Vois-tu, Dine, après mon bachot, je vais entrer à l'École des pilotes. L'aviation m'attire et, de cette façon, je serai occupé. Tu te souviens de ce que je t'ai dit ? Je ne veux pas me laisser entraîner. J'ai revu Hébert, sans le vouloir, je l'ai rencontré en sortant de la boîte ; il m'a promis de me rendre l'argent que je lui ai prêté après le mariage de sa sœur ! Crois-tu qu'il a eu le toupet de m'avouer que pour aller en Italie il avait chipé les bijoux de sa mère pour les mettre au clou !

— Oh ! tu peux dire « volé ». Ne t'habitue pas, mon petit, à masquer les vilaines actions par des paroles qui en diminuent la portée. C'est affreux ce qu'il a fait là !

— Oui, ça m'a dégoûté tellement que je suis parti très vite sans lui serrer la main ! Gisèle est dans le Midi avec son père et M. Dupont.

— Tant mieux, dit Baldine avec soulagement.

* *

Les lettres de Lola lui apportaient toujours une petite feuille détachée pleine de tendresse pour Pierre.

La tante Inès, disait-elle, souriait plus souvent.

C'est bien la crainte de me quitter qui la rend si peu sociable. Pauvre femme, je ne puis lui en vouloir ! Bientôt, je pense, nous quitterons Saint-Sébastien et la vieille demeure où j'ai passé ma petite enfance. J'y retrouve le souvenir déjà bien effacé de ma pauvre maman. Un beau portrait de mon père est accroché dans la chambre de tante Inès ; j'aurais voulu le ramener à Paris, mais elle n'y a pas consenti. Il est vrai que ses traits ne peuvent éveiller en moi aucun souvenir. Je l'ai à peine connu. Comme il est triste de n'avoir plus de famille ! Mais je suis ingrate de me plaindre, puisque j'ai en vous une amie incomparable et, bientôt, un bonheur qui me tiendra lieu de tout.

Baldine avait lu cette lettre à M^{me} d'Arbel :

— Pauvres enfants ! avait-elle dit. Quelle cruauté de les séparer si longtemps ! La pauvre demoiselle ne connaît pas la joie de se sacrifier pour ceux qu'on aime !

La mère de Pierre avait souffert toute son existence de l'éloignement presque continu de son mari ; mais les femmes de marins ont l'âme vaillante et savent, en l'acceptant, que leur vie n'est qu'un perpétuel renoncement et une solitude souvent renouvelée.

Pierre relisait passionnément les courtes missives que lui remettait Baldine. Il cherchait un but à son activité que la peinture n'arrivait plus à satisfaire. Il ne pouvait garder sa pensée enchaînée au travail de ses pinceaux.

— L'inspiration me fuit, disait-il à Baldine, tout ce que je fais est détestable ! Je ne pourrai rester ainsi pendant dix-huit mois ! Guy m'a raconté ses velléités d'aviation, je crois que je vais en faire autant.

— Ta pauvre mère serait dans une angoisse perpétuelle, dit Baldine, y as-tu songé ?

— Oui, mais tu la connais ! Je lui en ai parlé et elle a compris que dans ce métier-là je ne pourrai pas laisser mon esprit vagabonder à la recherche de cette question qui me tourmente sans cesse ;

pourquoi la tante de Lola éloigne-t-elle le plus possible le mariage de celle-ci ?

— Lola elle-même t'en a donné la raison. Voyons, Pierre, reprit Baldine, ne te tourmente pas de craintes chimériques. N'expose pas ta vie pour une utopie !

— On n'expose pas plus sa vie à présent en avion qu'en automobile. Et puis je suis persuadé que si je dois vivre, il ne m'arrivera rien, malgré tout ce que je pourrai entreprendre. Dans le cas contraire, rien ne me préservera du sort auquel je suis voué d'avance !

— C'est trop de fatalisme pour un chrétien, dit vivement la jeune fille.

— Non, je t'assure. Je t'ai déjà dit que je redevais croyant ; alors appelle cela, si tu préfères : confiance en Dieu.

— Nous ne devons en aucune manière attendre à nos jours, et je pense qu'en ce moment tu n'en as pas envie ?

— Non, certes ! Et j'ai promis à maman d'être prudent. Du reste, je ne suis pas un novice ; tu te souviens que j'avais fait de l'aviation avec mon cher camarade Guilbaud ?

— Pauvre garçon ! murmura Baldine en frissonnant.

— Ne dis pas cela ! Il a eu une mort magnifique ! C'est un sort enviable de pouvoir donner sa vie pour essayer de sauver celle de ses semblables !

— Oui, oui, dit la jeune fille qui essayait de sourire ; mais je t'assure que Lola préférera ne pas être la veuve d'un héros !

— Je te l'ai dit : je serai prudent.

* * *

Guy avait enfin passé son baccalauréat avec succès. Il avait profité de la satisfaction générale pour présenter sa requête : la permission d'entrer dans l'aviation. M^{me} de Bois-Chesnaye avait commencé par pousser des cris aigus et, pour conjurer une attaque de nerfs, il avait dû lui assurer qu'il

ne volerait pas tout de suite. Son père l'avait regardé pendant un bon moment :

— Après tout, si c'est ton idée, je n'y vois pas d'inconvénient! C'est un genre de recherches comme un autre! J'ai fouillé la terre, toi, tu exploreras le ciel! Tâche de ne rien te casser! Tue-toi, mais ne t'estropie pas, c'est tout ce que je te demande!

Baldine, la première informée du projet de son frère, n'avait pas voulu l'en détourner. Elle était si heureuse de l'avoir vu abandonner peu à peu ses mauvais camarades, puis, délivré des mauvais conseils et des mauvais exemples, travailler sérieusement et se tourner vers une carrière pleine de périls, il est vrai, mais où les caractères se trempent au creuset du dévouement et du sacrifice.

Loin des conseils de l'abbé Bertrand, Baldine retrouvait ceux du vieil aumônier du couvent de Sion, où sa chère institutrice la menait souvent quand elle était enfant. Il avait souri aux confessions innocentes et candides de la petite fille. Plus tard, il avait soutenu et consolé le pauvre cœur aimant et troublé. Lui seul en connaissait tous les replis et avait constaté de jour en jour l'éclosion de ses qualités exceptionnelles de délicatesse et de sensibilité qui avaient fait de la jeune fille une âme d'élite, taillée pour la souffrance et pour la lutte.

La récompense de ses patients efforts lui était venue. Elle avait enfin la paix du cœur, celle à laquelle elle aspirait. Sans amertume et sans révolte, elle aimait Pierre et Lola d'une égale tendresse. Elle souhaitait ardemment leur prochaine réunion.

Pourtant le retour de Lola se faisait attendre. La tante Inès inventait à plaisir les prétextes les plus futiles pour retarder leur départ. Pierre souffrait de plus en plus, mais la nouvelle vie qu'il avait embrassée, en remplissant ses journées, lui permettait de supporter avec plus de patience cette longue séparation.

Il surveillait les premiers pas de Guy, dont 16

jeune enthousiasme croissait au fur et à mesure des connaissances acquises. Il avait voulu que sa sœur visitât les hangars, les ateliers. Adhémaume lui avait fait cadeau de sa petite voiture que le vieux Loïc avait à peine le temps de nettoyer et d'en remplir d'essence le réservoir, que les nombreuses allées et venues du jeune homme vidaient avec rapidité. Pierre modérait son ardeur :

— En attendant, lui disait-il, trempe tes doigts dans l'huile, nettoie les moteurs, apprends à bien les connaître : c'est tout ce que tu peux faire pour le moment. Je l'ai promis à ta mère.



La petite Loïca était entrée en pension chez les Dames du Sacré-Cœur, au Caire ; elle écrivait à sa marraine combien elle y était heureuse. Elle pressait Guy de devenir un aviateur distingué, pour qu'il pût venir la voir et l'emmenner avec lui faire un voyage dans le ciel. Olga était mariée. C'était le tour de Nephtys d'être fiancée. Son futur mari n'était pas beau, il ressemblait à M. Dupont ! « Je trouve Guy bien mieux, mais, ajoutait la petite fille, il ne faut pas le lui dire ! » Baldine répondait toujours à sa filleule, comme elle le lui avait promis. Celle-ci trouvait dans ces lettres, au milieu d'histoires amusantes, de tendres conseils, qui tombaient dans cette petite âme toute neuve comme le grain de sénévé pour y produire l'arbre merveilleux où viendraient s'abriter les oiseaux du ciel.

Un soir, pendant le dîner, le valet de chambre remit une dépêche à Baldine.

— Oh ! mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

Adhémaume ramassa le papier bleu que la jeune fille avait laissé tomber de saisissement. Il lut tout haut :

Tante Inès morte subitement. LOLA.

— Je pars, dit-il spontanément. On ne peut laisser cette petite se débattre seule au milieu des for-

malités qui vont l'accabler dans un si triste moment!

— Oh! parrain, comme tu es bon! dit Baldine en l'embrassant. Je pourrai t'accompagner?

— Ne t'en va pas, je t'en prie! gémit M^{me} de Bois-Chesnaye. Puisque ton oncle se dévoue, ta présence ne serait pas utile, tandis qu'ici...

— Oui, évidemment, c'est un point de vue, dit ironiquement Adhéaume... — Et se tournant vers sa nièce : — Ne t'inquiète pas, mon petit, je ferai le nécessaire et Lola comprendra très bien. Tu peux compter sur moi pour te ramener ta pauvre amie, le plus tôt possible.

— Il serait bon de préparer une chambre, suggéra M^{me} de Bois-Chesnaye dont le bon cœur se faisait jour aussitôt que ses intérêts personnels n'entraient pas directement en jeu.

— Cela va de soi, répartit son beau-frère. Dine, téléphone à Pierre immédiatement; moi, je me sauve pour essayer de prendre un train ce soir.

Il embrassait sa nièce et lui dit tout bas :

— Maintenant qu'elle est morte, j'ai un petit remords de l'avoir trouvée si rébarbative et de l'avoir traitée de vieille gitane!

Baldine restait songeuse. Elle ne ressentait aucun chagrin de cette mort; elle n'avait jamais eu beaucoup de sympathie pour M^{lle} de Yrrabal, mais elle n'osait se réjouir de cet événement qui allait pourtant permettre à ses chers amis la réalisation plus prochaine de leur rêve. Sans s'en rendre compte, elle éprouvait un vague malaise en pensant que leur bonheur serait dû à la disparition subite de celle qui y mettait obstacle avec une farouche obstination.

La voix de sa mère la tira de sa rêverie :

— Qu'est-ce que devient Alain? Ne devait-il pas nous rejoindre sous peu?

— Si, maman, mais il est parti pour l'Algérie où il doit demeurer trois semaines.

— Entre nous, je trouve qu'il a une étrange manière de faire sa cour!

— Oh! maman, je pense que vous savez ce qu'on

appelle « se faire la cour » ? C'est essayer mutuellement de se parer de toutes les qualités ! Alain et moi connaissons parfaitement les nôtres, et depuis notre tendre enfance nous nous sommes servis de tous nos défauts sans dissimulation, aussi nous sommes bien renseignés et il n'est nul besoin de nous livrer à cette petite comédie.

— Enfin les usages sont complètement bouleversés ! dit M. de Bois-Chesnaye qui, par hasard, avait prêté attention à la réponse de sa fille. De mon temps, continua-t-il, la tradition était observée...

— Et ta bague ? interrompit sa femme.

— C'est moi qui n'en ai pas voulu, dit vivement Baldine. Vous savez bien, maman, que je ne porte jamais de bijoux !

— Et pourtant cet usage remonte à la plus haute antiquité, continuait son père...

Sa femme lui coupa la parole sans cérémonie :

— Baldine, veux-tu sonner Luisa ? Je ne sors pas ce soir.

Pierre était venu le lendemain. Lui non plus n'avait pas osé se réjouir devant cette mort inattendue. Il connaissait assez Lola pour comprendre que la disparition de la tante Inès ne pourrait effacer dans l'esprit de la jeune fille le doute qui pouvait y subsister encore. Mais il allait avoir la possibilité de venir tous les jours passer près d'elle de si douces heures, que cette pensée lui faisait oublier tout le reste.

Baldine était en paix avec son cœur, mais combien il saignait encore à la vue de toutes les misères physiques et de toutes les souffrances morales qu'elle frôlait chaque jour !

Son amie Arlette Letellier était venue la féliciter à l'annonce de ses fiançailles, mais, par un sentiment propre à tant de gens, elle était arrivée à ne parler que d'elle-même. Sans se rendre compte que ses paroles n'étaient pas du tout adaptées à la situation, elle avait déversé dans le sein de son amie toutes ses propres douleurs :

— Vois-tu, Baldine, mon mari ne m'aime plus ! Pour que deux êtres pussent se dire heureux, il faudrait que leurs tempéraments, leurs caractères, leur éducation, leurs goûts et surtout leurs croyances fussent semblables. Faute de cette entière similitude, deux amours également sincères meurent côte à côte, séparés par un obstacle invisible, mais infranchissable. Ils meurent d'inanition, d'incompréhension, sans que rien puisse les sauver ! Cette incompréhension est faite de mille petites choses, futiles en apparence, mais qui sont autant de fissures par lesquelles s'échappe la flamme intérieure, et, un jour, on se trouve en face du vide de son cœur, sans presque s'être aperçu de la ruine qui se préparait lentement !

— Voyons, dit Baldine, essayant de sourire et de détourner la conversation, je crois que tu t'analyses trop !

— Non, mais je souffre, tu comprends ? Car j'ai constaté tout cela.

« Alors ce sont les regrets, les tentatives maladroites qui aggravent au lieu d'améliorer. On voit apparaître le devoir austère, qu'on accomplissait amoureusement et gaiement ! Là encore l'incompréhension se fait jour ! Il n'y a qu'une façon de comprendre le devoir, quand on est chrétien et qu'on a la foi ! Il est si facile pour un homme de se persuader qu'il l'accomplit au mieux de sa satisfaction et de ses intérêts ! Les hommes ne savent pas se plier aux circonstances de la vie ! Ils ne veulent pas souffrir ! Et, quand ils n'aiment plus, ils deviennent d'une cruauté invraisemblable. Dans le mariage, il y en a toujours un qui aime plus longtemps que l'autre, et je sens bien que ce sera moi ! »

— Allons, reprit Baldine qui avait écouté sans l'interrompre la fin de cette longue tirade, tu te forges de la souffrance, tu fais trop de psychologie !

— Non ! Tout ce que je t'ai dit est la vérité ! Tiens, Gisèle a raison : elle n'aura pas de désillusion sentimentale, celle-là ! Simone, au moins, a des enfants. Et toi, Baldine, prends garde à ton cœur !

Et, lorsque celle-ci se répétait les paroles de son amie si désabusée, elle n'éprouvait plus de crainte. Elle sentait son cœur tout rempli de tendresse et de pitié pour les misères humaines, mais en même temps si léger. Elle croisait encore les mains sur sa poitrine d'un geste familier, mais elle n'avait plus peur. La porte était grande ouverte, son cœur attendait l'heure de prendre son essor.

* * *

Adhéaume avait mis tout en œuvre pour hâter et simplifier les formalités qui auraient pu retarder le départ de Lola.

Celle-ci était arrivée dans les bras de Baldine brisée de fatigue et d'émotion.

— Ma chérie, lui avait-elle dit, quels moments atroces j'ai passés ! Lorsque je suis entrée le matin dans la chambre de tante Inès, comme je le faisais chaque jour, elle était étendue sur son lit, rigide et si pâle ! Ses yeux fixes n'avaient plus de regard, mais ses traits semblaient encore empreints d'une angoisse affreuse ! Pauvre tante Inès ! Elle n'a même pas eu la force de m'appeler, et j'étais si près d'elle !

— Il faut espérer qu'elle s'est éteinte sans s'en apercevoir, dit Baldine d'un ton de profonde commisération.

— Je ne le crois pas ! Je n'oublierai jamais l'expression de sa physionomie !

— Mon amie, il faut, pour vous consoler, penser qu'elle était prête à paraître devant Dieu ! Vous me parliez souvent de sa piété ?

— Oui, de ce côté-là je n'ai pas d'inquiétude. Elle allait à la messe et communiait tous les matins. Mais sa piété était aussi farouche que sa bonté, et jamais elle ne m'a priée de l'accompagner ni de partager ses dévotions. J'ai laissé, en souvenir d'elle, toute la vieille maison dans l'état où elle aurait aimé la voir ! J'ai seulement rapporté ici les quelques bijoux qui venaient de ma

mère et le vieux coffret auquel elle tenait tant et qui était une des convoitises de mon enfance.



Adhéaume, après ce triste voyage à Saint-Sébastien, se préparait à repartir pour Cannes assister au mariage de Gisèle. Il s'était offert encore pour remplacer la famille ! Sa belle-sœur avait déclaré énergiquement qu'elle ne quitterait pas Paris et Baldine ne voulait pas laisser Lola seule.

Gisèle avait décidé que son mariage aurait lieu dans le Midi, et M. Dupont, enthousiasmé à cette idée, avait loué à leur arrivée deux luxueux appartements dans le plus bel hôtel de la Croisette. Il possédait un yacht splendide aménagé avec tous les raffinements du confort moderne et d'une dimension qui dépassait celle de tous les bateaux ancrés dans le port. Le *Cypris* était connu de tous les yachtmen qui, chaque année, le retrouvaient à leurs côtés pendant les mois d'hiver, soit à Cannes, soit à Monte-Carlo.

Hébert était venu rejoindre son père et sa sœur, ravi de l'aubaine qui lui permettait de quitter l'appartement désert et les repas médiocres auxquels l'état de sa bourse le condamnait. Il avait retrouvé avec joie l'atmosphère qu'il aimait : la roulette, le baccara et la fréquentation d'étrangers plus ou moins recommandables qui abondent toujours sur la Riviera.

L'annonce du prochain mariage de M. Dupont avec M^{lle} des Touches avait placé celle-ci au rang d'une personnalité mondaine très enviée. Nul n'ignorait la fortune colossale du hancé, et la beauté de la jeune fille avait attiré sur-le-champ la sympathie des nombreux hivernants de la société française et étrangère.

Gisèle vivait des jours tissés d'or et de soie, qui dépassaient tout ce que sa convoitise avait pu rêver de plus merveilleux. M. Dupont, complètement transformé, acceptait avec enthousiasme les idées les plus modernes et les plus extravagantes

de son idole. M. des Touches, très digne, servait de chaperon à sa fille, mais souhaitait dans son for intérieur que ce rôle fût de courte durée.

* *

A Paris, la vie s'écoulait doucement pour Lola et pour Pierre. Leurs fiançailles, à eux, avaient été annoncées discrètement, en raison du deuil récent, et c'était dans le vieil appartement de la rue Saint-Guillaume que la réunion familiale avait eu lieu. M^{me} d'Arbel et Baldine jouissaient d'un bonheur sans mélange : Pierre et Lola étaient allés le matin même à Notre-Dame-des-Victoires. Baldine avait amené son cher camarade au vieil aumônier qui avait su faire jaillir l'étincelle qui sommeillait au fond de l'âme du jeune homme et que le bonheur avait ranimée en un élan de reconnaissance envers Dieu.

La douce figure de Lola avait conquis M^{me} d'Arbel.

— Vous serez la fille chérie que j'ai tant désirée, lui dit-elle dans un élan affectueux. Et, se tournant vers Baldine, elle avait ajouté : Ne crains rien, tu auras toujours ta place dans mon cœur, il est assez grand pour vous contenir tous !

* *

Alain était enfin revenu d'Algérie.

— Ecoute, mon vieux, lui avait confié Baldine, dans peu de jours Gisèle sera mariée, tu pourras reprendre ta liberté !

— Oh ! pour ce que j'en fais, tu sais, ça ne me gênait pas beaucoup !

— Oui, je sais bien ! Mais maman m'a déjà exprimé son étonnement de ne pas te voir plus souvent à mes pieds ! Alors, tu comprends qu'il vaut mieux lui porter le coup fatal et profiter de ton absence prolongée. Tu aurais réfléchi pendant ce temps-là, moi aussi ; comme prétexte, nous ne trouverons pas mieux !

— Mais alors, dit Alain effrayé, il va falloir que j'aie à raconter ça à ton père et à ta mère ?

— Non! J'ai pitié de toi, dit-elle en souriant. Je m'en charge. Tu peux retourner tirer tes lièvres et tes bécasses en toute tranquillité. Mais j'avais voulu te prévenir d'abord, pour qu'il ne te prenne pas, par hasard, la fantaisie de m'envoyer des fleurs, une fois la rupture consommée!

— C'est vrai, pourtant, que j'ai été au-dessous de tout! Je ne t'en ai jamais envoyé! Que veux-tu, je ne savais pas! C'est égal, ajouta-t-il, je trouve ça mélancolique! Il me semblait presque que j'avais une famille! Me revoilà orphelin, fit-il avec une grimace si comique que Baldine éclata de rire.

— Mais non, voyons! Tu oublies que, si tu perds une fausse fiancée, tu as toujours une vraie sœur qui t'aime bien.

La porte s'ouvrait devant M^{me} de Bois-Chesnaye :

— Eh bien! mon enfant, dit-elle à Alain d'un air pincé, il me semble que tu te fais bien désirer!

— Je ne pense pas..., balbutia-t-il en lançant vers Baldine des regards désespérés.

— Je ne te retiens pas, dit-elle gaiement. File! Tu vas manquer ton train!

— Comment! il s'en va encore! s'exclama M^{me} de Bois-Chesnaye quand le jeune homme eut refermé la porte sur lui. Mais c'est invraisemblable! Voyons, veux-tu m'expliquer?...

— Eh bien! voilà, maman! Alain et moi, nous venons de nous rendre mutuellement notre parole!

— C'est inouï! Et pourquoi, s'il te plaît?...

— Parce que nous nous sommes aperçus que nous faisons une bonne paire de camarades, mais que cela ne suffit pas pour faire des époux assortis!

— C'est inouï! inouï! répéta M^{me} de Bois-Chesnaye. — Et changeant subitement de ton : — Alors, tu n'as plus besoin de continuer à mettre au courant la pauvre Luisa, puisque tu ne t'en vas plus. Au fond, vois-tu, j'aime mieux ça!

— Moi aussi, maman, mais Luisa est très capable maintenant de tenir la maison à ma place.

— En tout cas, sous ta direction, j'y tiens!

Baldine était allée trouver son père et lui avait servi la même phrase. Celui-ci, comme à son habitude, avait froncé les sourcils et s'était mis à regarder sa fille avec persistance :

— C'est très fâcheux, très fâcheux ! Alain m'était on ne peut plus commode pour mes préparations...

— Mais, papa, vous ne le perdez pas pour ça ! Il viendra comme par le passé !

— Tu crois ?... Alors il est évident que...

Il n'osa pas finir sa phrase. Baldine la compléta :

— Mais oui, papa, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes !



Adhéaume était revenu du Midi encore tout éberlué des excentricités dont il avait été témoin :

— Vous ne pouvez vous imaginer la vie qu'ils mènent là-bas ! C'est une farandole et une mascarade continuelles !

— Et le mariage ? s'informa Baldine. Allons, parrain, raconte vite ! C'est le plus intéressant !

— Ah ! mes enfants ! Il faut l'avoir vu pour le croire ! Je ne sais pas par quels moyens ils avaient obtenu qu'un adjoint vint les marier à bord de leur yacht. Ce bateau est une merveille, sans contredit, mais il y avait là un assemblage de gens des plus hétéroclites. Des personnalités connues, des artistes, des gens de lettres, des chanteurs ! Les femmes costumées de la façon la plus ridicule, toutes en pyjamas parsemés de fleurs, d'oiseaux, de zigzags, enfin quelque chose d'ahurissant ! A côté d'elles, les hommes semblaient presque trop corrects en jaquette et en veston !

— Et Gisèle ? demanda Lola.

— Parbleu, elle aussi avait son pyjama ! Mais, pour cette journée qui réclamait un symbole, l'affreux pantalon était en satin blanc ! Elle avait sur la tête une petite chose qui tenait de la résille espagnole, du béret basque et du tur-

ban hindou. Un paquet de feuillage d'argent, dans lequel se dissimulaient de vagues fleurs d'oranger, lui pendait sur l'épaule en une gracieuse dégringolade! Tous ces gens-là avaient l'air de trouver ça naturel et délicieux!

— Mais, dit M^{me} de Bois-Chesnaye, elle n'a pas été à l'église dans ce costume-là?

— Non! Je ne pense pas que cette mascarade eût été autorisée par le clergé, mais, du train où on va, ça arrivera prochainement! Je ne sais pas si elle avait conservé le pyjama, mais il était dissimulé par une housse de dentelle avec une traîne immense. On avait ajouté au petit toquet, pour lui donner un peu de sérieux, une longue pointe de tulle, qui tenait compagnie à la fleur d'oranger, ces deux vestiges d'un autre âge!

— Sais-tu, parrain, que tu devrais faire la chronique mondaine dans un journal humoristique et signer « Folleville ». Ce que tu viens de nous raconter ferait un article fort bien troussé!

— Ils n'ont pas besoin de moi, je t'en réponds! Dans toutes les feuilles on voit la photographie de Gisèle et de M. Arsène Dupont! Car il s'appelle Arsène! Ils sont pris de face, de profil, dans toutes les poses! C'est pis que pour l'élection présidentielle! Il ne manque plus que leurs biographies!

— Ah! mais, dit Guy en riant, Arsène ne serait peut-être pas flatté qu'on divulgue ses quarante-deux printemps?

— Avez-vous été au moins jusqu'à Juan-les-Pins? demanda Pierre.

— Mais oui, naturellement. J'ai été à Juan! Quant aux pins, il n'y en a plus guère! On ne voit que des bâtisses! Des espèces de constructions pareilles à de larges armoires plates à sept ou huit tiroirs, couleur moutarde! Elle me monte au nez quand je vois ça!

— Comment se fait-il, interrompit M. de Bois-Chesnaye, que les municipalités ne se préoccupent pas plus de l'esthétique de leur pays?

— Elles ont l'air de s'en moquer parfaitement.

Tu comprends que, plus il y a de tiroirs, plus on peut mettre de gens dedans ! C'est le plus clair de l'affaire. Tout de même, on ne voit pas de ces constructions-là au bord du lac Majeur !

— Et la plage ? continua M. de Bois-Chesnaye.

— Ah ! ça, c'est un autre genre, tout aussi attrayant ! C'est le naturisme en marche ! Je t'assure que, si tu veux te rendre compte des progrès de la race, tu reviendras un peu défrisé ! Comme dans toutes les expositions, à côté de très jolies choses, il y a des tas d'horreurs que les propriétaires exposent avec une inconscience effarante ! J'ai vu un brave petit monsieur et une brave petite dame, déjà mûrs tous les deux, exposer au soleil, qui devait les regarder avec autant d'étonnement que moi, l'un son petit ventre ballonné et l'autre une paire de mollets en baguettes de tambour, et je ne mentionne pas les autres accessoires !

Tout le monde riait de la verve d'Adhéaume.

— A l'heure de l'apéritif, continua-t-il, pour vous donner de l'appétit vous pouvez admirer, en face du Casino, les exercices physiques auxquels se livrent des gens de tout âge, en costume léger. Les plus vieux, sans souci de leur anatomie croulante, gesticulent et ne se préoccupent pas des effets désastreux produits par leurs mouvements désordonnés. Non, voyez-vous, quand on sort de là, on est végétarien pour le restant de ses jours !

— Raconte encore, mon oncle, demanda Guy. Je m'amuse comme au cinéma !

— Je crois que j'ai tout dit ! reprit Adhéaume. Ah ! non ! J'oubliais que j'ai failli écraser un enfant de Simone. Ils étaient tous là, maintenus par les deux gouvernantes et la nounou ! Simone, qui se faisait remarquer parce qu'elle était vêtue, regardait sa progéniture grouiller comme des vers dans le sable !

— Parrain, tu deviens méchant, dit Baldine avec reproche.

— Mais non, voyons ! C'est pour plaisanter et vous faire rire. Tu sais que j'adore les nombreuses familles !

— Oui, repartit M. de Bois-Chesnaye, seulement tu les regardes de loin, comme les gens qui voient passer les voitures en se garant sur le trottoir!

— Très bien répondu! lança Adhéaume. Mais j'ai tout de même des enfants, puisque tu me prêtes les tiens! Et vous, Lola, continua-t-il, me confierez-vous la chronique de votre mariage?

— Moi, dit doucement la jeune fille, je suis de l'avis du petit grillon : pour vivre heureux, vivons cachés!

*
*
*

Il avait été convenu que le dernier vœu de la pauvre tante Inès serait respecté; le mariage, qu'ils désiraient fort simple, aurait lieu à Bois-Chesnaye, à la fin de l'été suivant. Mais, en attendant, Lola et Pierre jouissaient délicieusement de ce temps béni des fiançailles, si doux, si calme, où l'esprit n'est encore troublé par aucun souci ni aucune des préoccupations que la vie apporte malheureusement dans le ménage le plus uni.

Lola n'avait pas voulu que Pierre abandonnât la nouvelle carrière qu'il avait choisie et pour laquelle elle s'était prise d'enthousiasme. Elle le suivait souvent, avec Guy, sur le terrain d'aviation et assistait sans trembler aux vols qu'ils effectuaient, car ce dernier, à force de supplications, avait arraché à ses parents la permission d'accompagner Pierre de temps en temps.

Un jour, Lola était rentrée les joues roses, les yeux brillants :

— Dine! Si vous saviez! avait-elle dit à son amie, Pierre m'a emmenée avec lui!

— Oh! ma chérie, fit celle-ci avec un mouvement de frayeur involontaire, vous n'avez pas eu peur?

— Non, pas du tout! D'abord, j'ai une entière confiance en Pierre; il est si calme, si maître de lui! Et puis, la femme doit suivre son mari, n'est-il pas vrai? Alors il faut que je m'habitue! Je fais comme M^{me} Lindbergh! Vous ne pouvez vous imaginer, continua-t-elle, la sensation merveilleuse

qu'on éprouve en plein ciel! On est grisé d'être vraiment devant l'infini! Se sentir ainsi tous deux seuls, dans l'espace, c'est effrayant et délicieux! J'ai prié, Dine, de tout mon cœur, Celui qui nous a donné le bonheur de nous connaître et l'espoir de ne plus nous quitter!

— Qu'il vous protège et vous bénisse, murmura la jeune fille.

* * *

Le printemps était revenu, éveillant la sève qui faisait éclater les bourgeons et pointer les premières pousses des lilas. Dans le parc Monceau, les jolis palmiers avaient été débarrassés de leur maillot de paille; les enfants, de nouveau, s'ébattaient au soleil. Baldine ne montait plus à cheval, *Trilby* était resté à Bois-Chesnaye. Elle partait de bonne heure entendre la messe dans la petite chapelle de la rue Notre-Dame-des-Champs et faisait de fréquentes visites à son cher aumônier. Elle vivait de plus en plus d'une vie intérieure dont le rayonnement donnait à son regard un éclat si particulier que son parrain, qui l'observait souvent, en avait été frappé :

— Tu as l'air d'être partie aussi dans l'azur! lui avait-il dit avec un affectueux intérêt.

— Voyons, parrain, tu ne dois plus craindre que je fasse un mauvais coup, comme tu me l'as dit un jour! Tout le monde est heureux autour de moi, alors je suis contente!

* * *

Baldine était une après-midi seule dans le petit salon, lorsque la porte s'ouvrit violemment devant Guy, la figure bouleversée, les yeux hagards. Il se précipita vers sa sœur et tomba la tête sur les genoux de celle-ci, le corps secoué de sanglots.

— Mais qu'y a-t-il? demanda-t-elle, épouvantée. Parle, je t'en supplie!

— Un accident..., bégaya-t-il. Pierre..., Lola...

La jeune fille s'était dressée, éperdue :

— Ils sont blessés?... Tous les deux?...

Guy ne pouvait plus articuler une parole.

Elle comprit soudain et jeta un cri :

— Morts?...

Il fit un signe de tête.

— Mon Dieu! gémit-elle en cachant dans ses mains son visage inondé de larmes.

Guy avait fait un effort, il était venu près de sa sœur et l'entoura de ses bras :

— Dine! Ma petite Dine! Si tu savais! C'est atroce, épouvantable! J'ai assisté impuissant à toutes les phases de ce cauchemar. Ils étaient partis, tous les deux, pleins de gaieté, continua-t-il d'une voix tremblante; je regardais l'avion qui filait bien droit et je les enviais, quand tout à coup il m'a paru secoué de soubresauts. Il prit un virage pour la descente, mais il glissa sur une aile et ce fut la chute tragique, rapide, effrayante! Je crois que j'ai poussé un cri, car tous les hommes sont sortis des hangars. Lorsque l'appareil est arrivé à terre, il flambait comme une torche qui s'est écrasée sur le sol avec un bruit terrible. Nous nous sommes tous élancés pour essayer de leur porter secours, mais la chaleur du brasier nous a empêchés d'approcher! Du reste, dit-il en sanglotant de nouveau, tout était fini! On n'a pu que noyer les décombres.

— Et eux? murmura Baldine en frissonnant.

— Je n'ai pas eu le courage de regarder plus longtemps! Je me suis enfui comme un fou pour venir te trouver! L'oncle Adhéaume doit être là-bas!

La jeune fille pleurait silencieusement :

— Et M^{me} d'Arbel, dit-elle, au milieu de ses larmes, il ne faut pas qu'elle apprenne cette horrible nouvelle trop brusquement! J'y vais; charge-toi de l'annoncer à papa et à maman.

Lorsqu'elle arriva rue Saint-Guillaume, la pauvre femme savait déjà! Elle était prostrée devant son crucifix, sanglotante, anéantie. Elle leva sur Baldine son visage ravagé par la douleur et se jeta dans ses bras.

— Pauvre chère Madame!

Les deux femmes s'étreignirent en pleurant.

— Mon Dieu! Vous me l'aviez donné, vous me l'avez repris, que votre volonté soit faite! dit-elle enfin.

— Baldine, reprit-elle doucement, ils sont partis, tous les deux!

Et son regard voilé de larmes se fixait sur les portraits de Pierre et de Lola. Celui de son mari souriait à leurs côtés; après de si longues absences, celui-ci l'avait laissée seule pour toujours.

* * *

Lorsque Baldine revint chez elle, sa mère était couchée malade d'émotion. Adhéaume apportait les dernières nouvelles à sa filleule :

— Les pauvres petits! — et sa voix tremblait d'émotion. — Tout ce qui reste d'eux a été réuni dans le même cercueil! Tous les assistants pleuraient! On les avait vus partir une heure auparavant, si jeunes, si heureux!

Baldine sanglotait dans les bras de son parrain.

— Ah! tiens, dit-il brusquement, il y aurait de quoi se révolter contre la Providence!

— Oh! parrain, ne parle pas ainsi! Nous ne pouvons comprendre les desseins de Dieu! Il agit, Lui, en connaissance de cause, et nous ne pouvons que nous incliner devant sa volonté!

— Tu ne peux pas m'empêcher de penser qu'ils étaient à la veille de leur bonheur terrestre et que, tout à coup, il leur est arraché!

— Oui! mais le bonheur terrestre, parrain, c'est si fragile et ça dure si peu en comparaison de l'autre!

— Tu as raison, répondit celui-ci; mais, moi, je raisonne comme un pauvre homme qui tient encore à cette vie!

— Et tu as raison d'y tenir. J'ai besoin de toi, ajouta-t-elle très sérieusement.

Il la regarda longuement :

— Ah! C'est encore un de tes coups que tu prépares, dit-il tristement.

— Chut, parrain! Cette fois, tu m'y aideras!

* * *

Depuis longtemps Baldine était décidée à entrer au couvent des Dames de Sion. A l'ombre de la petite chapelle elle s'était sentie attirée invinciblement :

— Mon Dieu, avait-elle murmuré tout bas, quand j'étais enfant je ne voulais pas donner mon cœur. Je ne savais pas qu'il vous appartenait déjà tout entier. Vous l'avez pétri et façonné à votre guise. Pardonnez-moi d'avoir été si longtemps sourde à votre appel. Aujourd'hui j'ai entendu votre parole et je l'ai bien comprise. Elle me dit, ô Maître adoré, que désormais nous prierons à deux, nous nous réjouirons à deux, nous souffrirons et nous mourrons à deux !

* * *

Adhémaume et Guy avaient été informés les premiers de sa résolution.

— Je m'en doutais ! s'exclama Adhémaume tout ému. Quand tu m'as dit que tu avais besoin de moi, j'ai compris que tu allais nous quitter !

— Parrain, je ne vais pas loin, pour le moment !

— Oui, pour le moment, dit Guy en pleurant, mais si on t'envoie loin, très loin ?

— Mes chéris, je serai toujours près de vous par la pensée et la prière !

— Je t'assure que pour moi ce n'est pas la même chose ! Et papa ? Et maman ? Qu'est-ce qu'ils vont dire ?...

— Je le leur apprendrai bientôt. Je ne pars pas tout de suite, ils s'habitueront peu à peu à cette idée.

* * *

La pauvre M^{me} de Bois-Chesnaye n'avait pas compris tout d'abord que la résolution de sa fille était définitive :

— Comment ? Tu veux nous quitter ? Mais, malheureuse enfant, tu ne peux pas me laisser seule !

— Chère maman, lui avait répondu affectueuse-

ment Baldine, vous n'êtes pas seule! Vous avez près de vous papa, Guy, l'oncle Adhémaume et... Luisa, ajouta-t-elle avec une pointe de malice.

— Heureusement! Sans elle, qu'est-ce que je deviendrais! Mon enfant, continua-t-elle avec persuasion, on peut très bien faire son salut en restant dans le monde!

— J'en suis persuadée, maman; mais vous savez que le monde ne m'a jamais attirée, et maintenant moins que jamais!

— Oui. C'est un peu d'égoïsme de ta part, car enfin tu me prives de mes petits-enfants!

— Pardon, maman, intervint Guy, moi, je suis là! Je compte bien me marier un jour!

— Il a déjà une fiancée qui l'attend, n'est-ce pas? dit Baldine en souriant à la pensée de la petite Loïca.

M. de Bois-Chesnaye avait lâché son éprouvette pour embrasser sa fille avec une tendresse inaccoutumée :

— Va, mon enfant, avait-il dit, puisque c'est ta vocation. Je serai triste de ton départ, mais... je n'y vois aucun inconvénient!

Baldine employait les derniers jours à mettre en ordre ou à détruire tout ce qu'elle ne voulait pas laisser derrière elle. Personne ne se doutait à quel point elle avait eu le culte de tous ces petits riens, dont chacun représentait une phase de sa vie d'enfant et de jeune fille. Les souvenirs qu'elle destinait à ses amies étaient rangés avec soin et elle avait chargé son parrain de les distribuer après son départ.

Elle pénétra dans la chambre de Lola pour accomplir le même pieux devoir. C'était la première fois qu'elle en franchissait le seuil depuis la mort de la pauvre petite.

Elle prit, comme elle l'avait fait pour elle-même, les bibelots, les lettres, tout ce que son amie avait rapporté de Saint-Sébastien au moment de la mort de la tante Inès. Pieusement, elle y joignit les portraits accrochés près du lit et mit le tout dans vâtre sur un léger feu de brindilles. Elle avait

oublié le vieux coffret en bois des Iles dont Lola lui avait parlé si souvent. Elle leva le couvercle avec précaution : toutes les croix, toutes les reliques, les amulettes dont M^{lle} de Yrrabal était toujours couverte reposaient sur un coussin de velours ; elles les déposa sur les autres choses qui ne formaient déjà plus qu'un tas de cendres.

Une lettre se trouvait au fond du coffret. Elle lut avec émotion ces mots tracés d'une encre déjà jaunie :

Pour Lola, quand elle aura vingt et un ans.

L'enveloppe tremblait dans ses doigts :

« L'écriture de sa mère, pensa-t-elle. Pauvre femme ! partie aussi en pleine jeunesse, abandonnant la petite orpheline. Celle-ci ne devait jamais connaître les paroles de tendresse que lui adressait celle dont elle avait gardé un souvenir si doux. »

Baldine se penchait déjà sur la flamme pour brûler la lettre, mais un sentiment brusque la retint. Les dernières volontés de la mourante, que sa fille n'avait pu accomplir, peut-être lui serait-il possible de le faire en un pieux hommage à la mémoire des pauvres disparues.

Elle déchira lentement le papier et brisa le cachet de cire noire. Ah ! la triste missive ! Le douloureux testament ! La trace des larmes qu'il avait dû coûter se voyait encore, l'encre était délayée par endroits.

M^{me} de Yrrabal demandait pardon à sa fille et pendant de longues pages lui révélait le secret de sa naissance.

Il y aura longtemps que je n'existerai plus quand tu liras ces lignes, ma chérie, écrivait-elle en terminant. Peut-être te souviendras-tu de ta pauvre maman qui t'a si souvent bercée dans ses bras et serrée sur son cœur en pleurant. Pense à elle sans colère et pardonne-lui la faute qui va rejaillir sur ton avenir et peut-être le briser. Mais, cette faute, elle l'a durement expiée par la souffrance, le repentir et la mort. Prie pour elle !

Baldine, les larmes aux yeux, songeait à la suite des événements qui s'étaient déroulés depuis l'arrivée à Paris de Lola et de sa tante Inès. La figure de cette dernière s'éclairait dans son esprit d'une clarté singulière! Quelles angoisses avait-elle endurées depuis la maladie et la mort de sa belle-sœur! Elle avait gardé cette enfant qui ne lui était rien par le sang, le cœur lourd de ce terrible secret, jusqu'au moment où elle avait vu avec effroi la possibilité d'un mariage qui, fatalement, dévoilerait à la pauvre petite sa naissance irrégulière.

Baldine comprenait maintenant la signification des regards étranges dont la vieille demoiselle enveloppait souvent la jeune fille. Elle y démêlait à présent la tendresse jalouse, la colère impuissante, mêlées à une rancune inavouée. Elle n'avait pas voulu que le portrait de son frère quittât la vieille demeure de Saint-Sébastien pour être à Paris dans la chambre de Lola! La mort était venue apporter la paix à cette pauvre âme tourmentée.

Les lettres qui avaient contenu dans leur enveloppe fragile tant d'amour, de remords et de larmes achevaient de se consumer lentement. Baldine regardait, songeuse, la légère fumée qui s'en échappait encore :

— C'est bien peu de chose que ce qui passe avec le temps, murmura-t-elle ; l'éternité seule compte!

Elle était allée le lendemain pour trouver M^{me} d'Arbel.

— Ma chérie, lui avait dit la pauvre femme, tu as choisi la meilleure part. Prie pour nous! Prie pour eux!

Alain avait quitté le Fresnoy pour venir dire adieu à sa camarade d'enfance :

— Comme tu vas nous manquer, Dine, disait-il tout ému. Le château sans toi sera lugubre!

— Je n'irai plus! je n'irai plus! répétait M^{me} de Bois-Chesnaye, avec la rancune obstinée d'un enfant.

— Alain, tu remettras ma lettre à l'abbé Ber-

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.

ALBUM N° 5. *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 8. *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.

ALBUM N° 11. *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.

ALBUM N° 11 bis. *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.

ALBUM N° 13. *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

ALBUM N° 14. *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AUBRE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1).

TRICOT CROCHET (Album n° 2).

NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).

LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).

TRICOT et CROCHET (Album n° 5).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger.

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, UN RELIEUR MOBILE cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection "STELLA"

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

